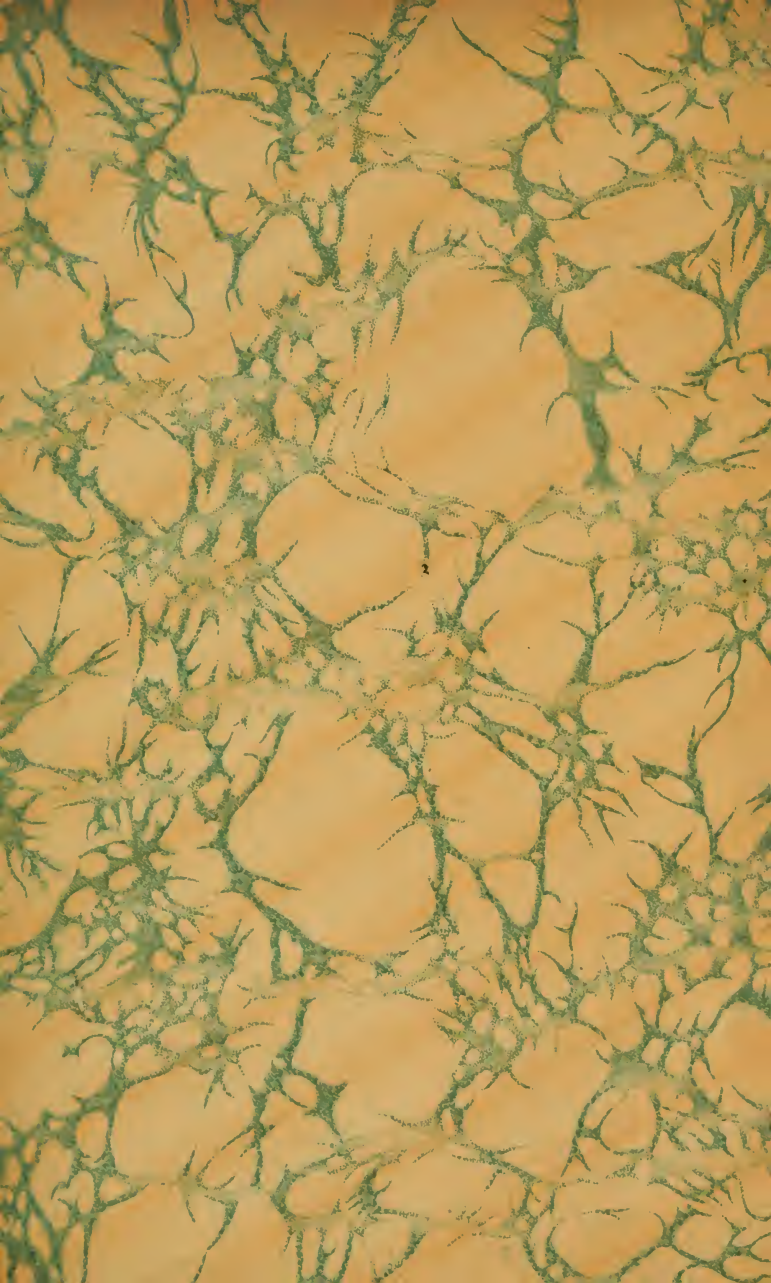
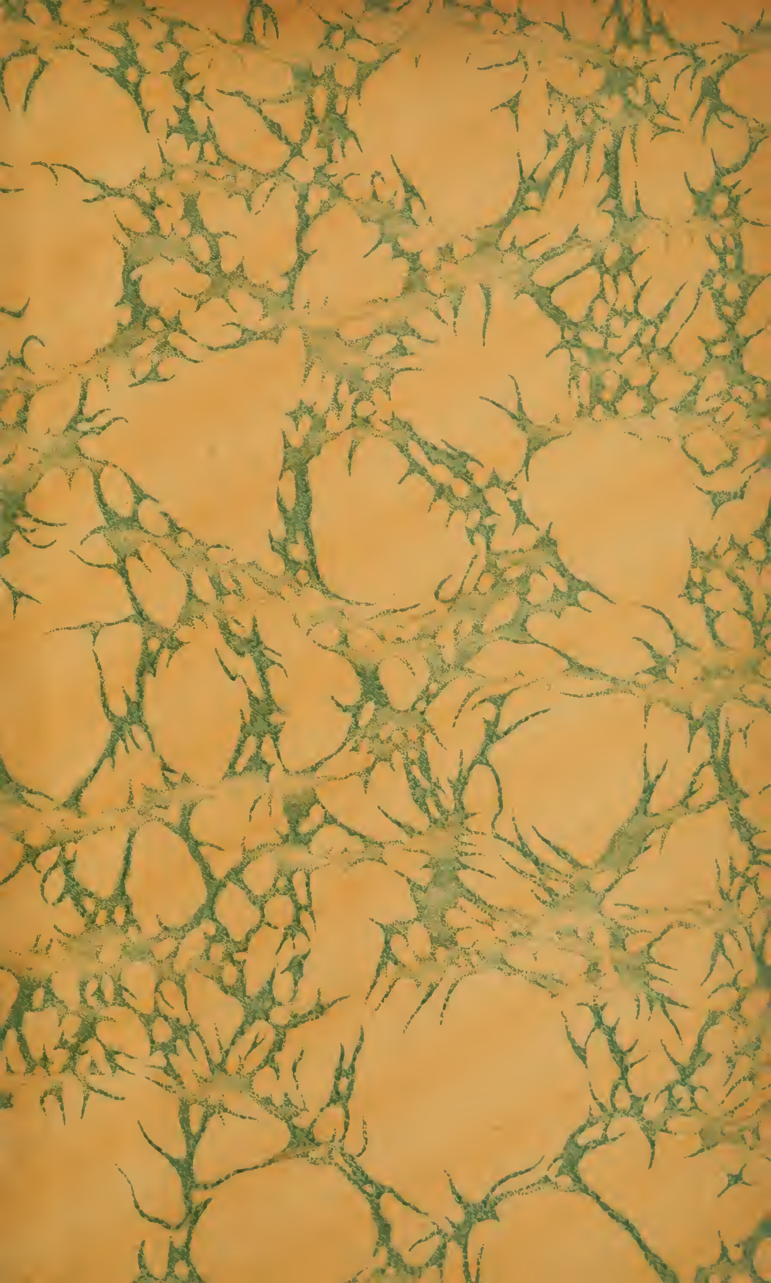

CERCLE
A 000 433 991 7
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY





très rare

VERS LES STEPPES ET LES OASIS

RENÉ FAGE

Vers les Steppes et les Oasis

ALGÉRIE-TUNISIE

PRÉFACE
DE
JULES CLARETIE
de l'Académie Française

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906





PREFACE

PRÉFACE

Quand on a beaucoup voyagé à travers les livres, on éprouve le besoin de voyager à travers la nature et la vie. C'est la très simple et agréable aventure qui est arrivée à M. René Fage, le plus aimable des érudits et le plus averti des chercheurs. Après nous avoir promenés à travers le vieux Tulle, décrit la tour de la Motte et les portes Chanac, étudié les curieuses institutions des Appeaux de Ségur et des Etats de Turenne, ou conté les exploits des bataillons de volontaires du Limousin, étudié en bénédictin laïque le cardinal Guillaume Sudre ou le grand lettré Baluze, notre

compatriote s'est senti emporté par le démon du voyage et poussé, comme un Marilhat ou un Dinet, vers les pays de la lumière. Il a voulu, comme don César, contempler

> *« ... Des lieux du ciel bénis,*
> *» Alger, la ville heureuse et l'aimable Tunis, »*

où l'on ne voit plus, comme au temps de Ruy-Blas,

> *« ... tant les Turcs ont des façons accortes,*
> *» Force gens empaillés, accrochés sur les portes, »*

mais au contraire une ville civilisée avec le pittoresque encore des costumes et des coutumes.

Il a laissé là les livres, les chers livres, les manuscrits, les vieux textes, les inédits, *comme nous disons, pour courir le monde, aller, libre d'esprit et riche de souvenirs, vers les* Steppes et les Oasis *; et il a bien fait. Les palmiers de Figuig valent bien les beaux châtaigniers de*

notre Limousin, et Kairouan fait un moment oublier l'abbaye de Saint-Martial.

J'ai plaisir à saluer mon compatriote René Fage et à souhaiter bon voyage à travers les bibliothèques au voyage entrepris par lui à travers les sables.

Ce nom de Fage est deux fois cher à notre Limousin. L'auteur de Vers les Steppes et les Oasis *a pour père un lettré dont s'honore notre coin de terre et que les Lettres françaises honorent à leur tour comme un de leurs fervents. M. Emile Fage a conté, dans ses* Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, *ses années d'études à Tulle et de travail à Paris. Historien d'Etienne Baluze, admirateur et critique de Michelet, Emile Fage est un de ces hommes qui, comme Eugène Noël à Rouen, méritent le buste que souhaitait Sainte-Beuve dans la bibliothèque de sa ville natale ; c'est un érudit, comme son fils, et c'est un poète. Il a connu*

Louis Ménard et Leconte de Lisle. Il les a aimés. Il en fut aimé. Ses Portraits du Vieux Temps *resteront, et on relira ses vers.* Sur mon Chemin. *Il servait l'idée décentralisatrice lorsqu'il fonda, en 1860, la* Revue du Limousin *et créa son petit Musée de Tulle qu'il dirige. Il a toujours écrit, toujours combattu pour les lettres, comme sous l'Empire, du temps de Latrade et Ferdinand de Lasteyrie, il avait toujours combattu pour la liberté.*

Je sais que M. René Fage sera touché de voir le nom paternel évoqué à propos de ce livre. M. Edmond Perrier, le savant directeur du Muséum d'histoire naturelle, me disait hier : « Emile Fage, c'est la parure de Tulle, et l'octogénaire si charmant et si bon est de ceux qui m'attirent quand je retourne au pays. La joie de mes vacances, c'est une causerie avec l'auteur des Mélanges et Portraits *et des* Petits Echos du passé de Tulle. »

Et je paye, en ces pages cursives, une dette

de cordialité à deux écrivains sympathiques, à deux esprits distingués, à deux Limousins éminents à la fois.

M. René Fage, pour m'en tenir au présent volume, n'a pas voulu écrire un Guide, *pas même un récit de voyage. Il n'a pas étudié le pays. Il a flâné. Il a erré. Il a vu, comme il le dit très simplement, des choses qu'il n'avait pas encore vues, et ressenti des impressions toutes nouvelles pour lui. Et il a noté, pour lui-même, pour les siens, ses sensations et ses visions. Voilà son livre.*

Et nous passons, avec lui, de Biskra et du désert à Constantine et aux gorges du Rummel, d'une soirée chez les Ouled-Naïls, chères à Dinet, à un soir dans les rues bleues d'une ville arabe, de Tébessa et des murailles de Salomon au palais du Bardo, et de Zaghouan à Kairouan, la ville sainte. Archéologue, M. Fage n'a garde de manquer la visite des ruines de Carthage.

L'image funéraire d'une prêtresse de Tanit nous fait songer à Salammbô, et le voyageur rêve, ce qui est tout simple, au seuil de l'oratoire de saint Louis.

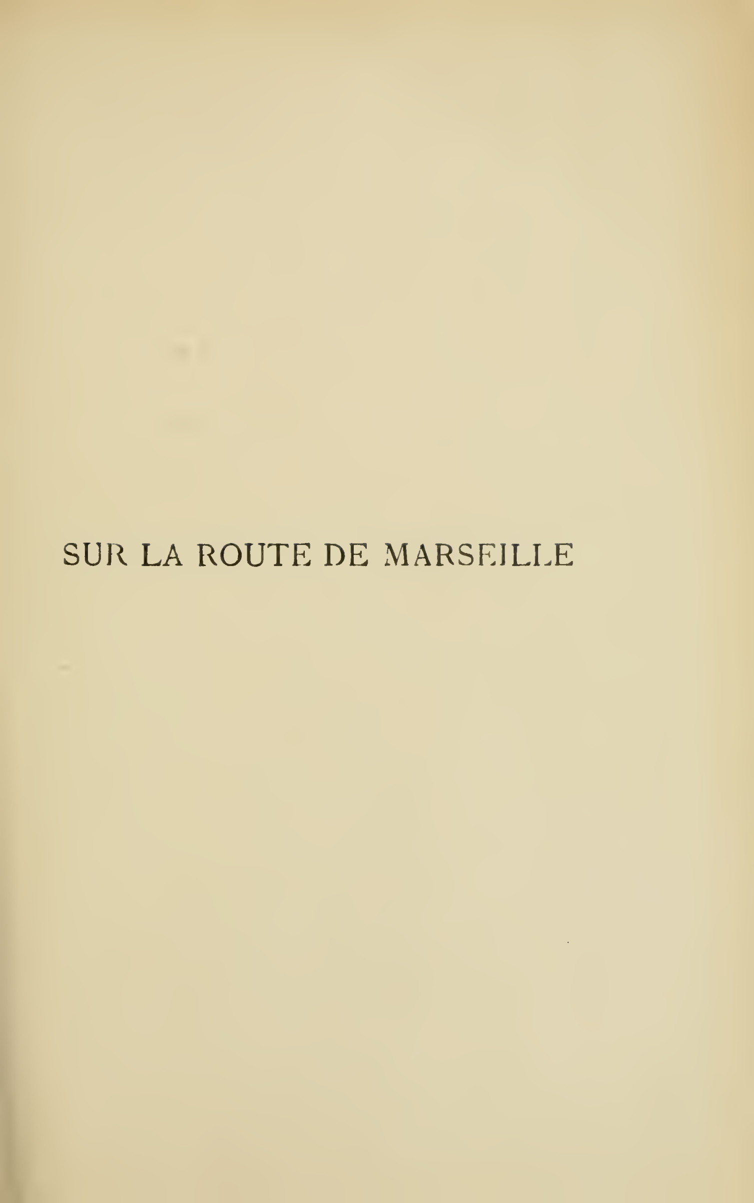
Ce qui me plait dans ce voyage de Marseille à la Goulette, c'est la simplicité, la netteté, la franchise, le charme qui se dégage d'une sincérité parfaite. Ainsi procède M. Fage avec les documents. Il aime le vrai dans les paysages comme dans les textes. Et c'est parce qu'il aime le vrai qu'on aimera son livre et qu'on aura plaisir à refaire avec un compagnon de choix ce voyage, ce beau et attirant voyage vers les Steppes et les Oasis. *Comme je partirais pour ce pays de lumière si je pouvais, si j'étais libre.*

M. René Fage me console (il en consolera bien d'autres) de ne pouvoir voyager aux terres féeriques que du fond d'une maisonnette de Seine-et-Oise.

C'est l'Algérie dans un rocking-chair, — une féérie dans un fauteuil.

JULES CLARETIE.

Viroflay, 7 juillet 1906.



SUR LA ROUTE DE MARSEILLE

I

SUR LA ROUTE DE MARSEILLE

En route pour Marseille ; et puis, avec les amis qui m'attendent, je prendrai le bateau d'Alger. Notre terre d'Afrique doit être si belle en cette saison de printemps !

Le train file en pleine nuit, me berçant de son roulement monotone, endormant un à un mes compagnons de voyage.

Nous traversons les faubourgs de Lyon. La grande ville apparaît comme en un rêve, dans une lueur voilée. On distingue vaguement ses larges rues et ses places, ses gibbosités toutes couvertes de maisons, le fleuve où se reflètent les innombrables petites lumières des quais et des ponts. La lueur décroît peu à peu et l'apparition se perd dans le lointain, dans l'obscurité profonde.

La lune est cachée. On aperçoit une ligne de coteaux dont nous longeons la base ; c'est une masse sans couleur, plus noire que le ciel, une ombre dans la nuit. Quelques maisonnettes claires sont blotties dans des trous de la montagne : vues à cette distance, elles paraissent si petites, si pressées les unes contre les autres, qu'on les prendrait pour des ruches. Ne sont-ce pas des ruches d'une certaine façon, ces villages de cultivateurs, ces bourgades d'industriels qui pourvoient aux besoins de la ville voisine ?

Nous sommes à Vienne quand le jour point, un jour lent, qui s'est fait attendre, qui s'est arrêté derrière les nuées fermant l'horizon. Les choses reprennent leur couleur. Nous voyons maintenant les feuillages d'avril, d'un vert si tendre, si fragile, et les fleurs blanches des vergers. Il y a du givre, ce matin, sur les vitres du wagon et de la gelée blanche sur les herbes ; on ne sait si les arbres sont fleuris ou givrés.

Les collines semblent lasses de nous suivre ; elles se couchent, s'abaissent ou s'éloignent. Voici la plaine qui commence, couverte de cultures, parsemée de jardins et de fruitiers,

coupée par de longues files de mûriers encore sans feuilles. Dans le fond, très loin de nous, une ligne de montagnes noires se détache nettement sur le ciel, le bordant de ses dentelures.

A gauche se déploie la vallée du Rhône, la grande voie par laquelle sont montées avec les légions de César la civilisation romaine, avec les premiers apôtres des Gaules la civilisation chrétienne.

Le ciel est gris, brumeux sans uniformité ; des baies se percent dans les nuages d'où sort une douce lumière. La plaine est de plus en plus verte, touchée de distance en distance par les rayons fuyants du soleil.

Un nouveau plan se dresse entre l'horizon et nous : c'est une colline grise sur les pentes de laquelle s'étale la ville grise de Livron. Mais cette colline est isolée, comme une excroissance au milieu d'immenses terrains plats et verts ; et nous revoyons bientôt, par delà l'espace, à des distances que l'œil ne peut mesurer, les dentelures de la montagne noire sur le ciel.

A cette heure matinale, la campagne semble encore endormie ; personne dans les champs ni sur les routes. C'est à peine si quelques pana-

ches de fumée flottent sur les cheminées des villages. Mais le Rhône roule sans repos ses eaux limpides et vives ; les champs de froment et d'avoine, imprégnés des brumes de la nuit, sont plus drus et plus verts ; la fraîcheur du matin s'ajoute à la fraîcheur du printemps.

Les montagnes se rapprochent et la vallée devient plus étroite, plus intime, plus familière. Le fleuve lèche la voie ferrée ; nous passons au milieu des champs de vigne. Disposés en treillages ou en cordons, suspendus à de hauts piquets, les ceps forment des guirlandes auxquelles les feuilles nouvelles sont prètes à pousser. Plus précoces, les mùriers ont des teintes claires, de petites feuilles vertes qui ne font pas encore d'ombre. Sur la gauche, des rochers à pic, couronnés de murailles en ruines, de murs éventrés et de tours croulantes.

Mais le Rhône et les montagnes se séparent de nouveau et nous fuient. Une large ouverture se fait vers le midi. Par l'étroit goulot que nous venons de traverser, passe le mistral qui va balayer les plaines de la Provence. Les peupliers, les cyprès, tous les arbres à haute tige sont inclinés, déformés par le vent ; les haies et les palissades qui abritent les cultures sont

penchées du même côté. Sur le bord de l'Océan, c'est le vent du large qui pousse les arbres ; ici les plus fortes tempêtes suivent le cours du Rhône et descendent comme lui vers la mer.

Des routes bordées de platanes aux feuilles naissantes coupent les champs de trèfle et de froment. Les premiers bois d'oliviers paraissent ; ils ont l'air usés, flétris, bien vieux sous leurs rameaux gris. A côté d'eux, les cyprès et les pins ont des tons noirs ; la bruyère et les arbrisseaux nains sont fauves. Ce manteau de verdure aux nuances si diverses, moucheté des pointes claires des aubépines et des coignassiers, couvre les pentes des mamelons. Par derrière, dominant le groupe enchevêtré des collines, le mont Ventoux se lève, majestueux ; comme autour des vieux châteaux féodaux se pressaient les serfs et les manants, toute une clientèle de collines l'enserre, s'accroche à ses flancs, monte vers lui.

Avignon est caché par une ligne d'arbres. Non, la ville seule disparaît, et la ville est ce qui m'intéresse le moins. Tout ce qu'il faut voir à Avignon, tout ce qui a fait sa gloire, c'est le palais des papes qui surgit par dessus les

arbres, par dessus la ville, immense château-fort où les Souverains Pontifes du moyen âge ont entassé tant de luxe, tant de richesses artistiques. Il émerge en entier, solide, massif, grandiose. Isolé par le rideau de verdure de tout ce que les civilisations modernes ont réuni à ses pieds, aperçu de loin pendant la marche rapide du train, il gagne en relief et apparaît avec une splendeur qu'il n'a peut-être plus aujourd'hui.

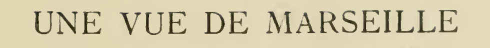
Nous approchons du pays de Mireille. Les bois d'oliviers sont plus nombreux, plus touffus, gagnent les pentes, s'abritent dans les replis des collines. Ils alternent avec les bois de mûriers. Mais que ceux-ci sont plus agréables, plus vivants, plus gais avec leur parure de printemps ! Déjà les vignes verdissent ici et les figuiers sont grands comme des arbres.

Nous avons laissé Tarascon et Arles sous un ciel gris. Voici maintenant une plaine d'herbage émaillée de fleurs jaunes, des haies blanches, des vergers roses. Comme cette campagne serait plus belle avec son soleil accoutumé !

Elle change bientôt d'aspect, devient aussi grise que le ciel. C'est la Crau, « la Crau ouverte

aux douze vents, la Crau muette et déserte », la Crau pierreuse que traversa Mireille pour aller supplier les Saintes Maries de fléchir ses parents. Quelques touffes d'herbes sèches, des jonchées de cailloux, des étangs aux bords plats ; pas un arbre.

Enfin le sol se replie, se soulève, reverdit un peu. Le plateau désolé s'échancre sur la droite, se couvre d'oliviers. Dans le fond, des villas se montrent au milieu de vergers et de jardins. Une baie d'un bleu laiteux s'arrondit au pied de falaises brunes : c'est notre première vue de la mer. Nous sommes presque dans la banlieue de Marseille.



UNE VUE DE MARSEILLE

II

UNE VUE DE MARSEILLE

En attendant le départ du bateau, nous flânons dans la ville, et cette journée de promenade, sans guide et sans but, sur les bords de la mer, à travers les grandes rues neuves de la cité, au milieu des quartiers pauvres du vieux Marseille, ne manque ni d'intérêt ni de charme.

A voir cette foule qui se presse sur les larges trottoirs de la Cannebière, des allées de Noailles, du cour Belzunce, qui va et vient, se croise et se coudoie, il semble que la population entière de Marseille se soit portée ici. Sur la chaussée, les tramways roulent sans répit, les voitures de place vont au trot rapide de leurs petits chevaux. Les terrasses des cafés commencent à se garnir. C'est aujourd'hui diman-

che, et la rue est aux laborieux aussi bien qu'aux oisifs.

Avec les deux amis que je viens de rejoindre et qui seront mes compagnons de voyage, je me mêle à cette foule. Nous nous arrêtons devant les étalages des petits marchands ambulants, aux carrefours et aux coins des quais. De préférence, nous allons aux plus humbles, aux petites voitures à bras chargées de bibelots populaires, de fruits exotiques, de poissons communs, innommés, rebut des filets de pêcheurs. Des poulpes, des seiches, des anémones de mer sont entassés à côté des prères et des clovisses ; il y a des amateurs pour tout cela. Des femmes du peuple achètent des bottes de lilas, des bouquets de violettes. Il faut bien embellir la vie, mettre une fleur au corsage, une gerbe sur la table modeste autour de laquelle la famille se réunira.

Au fond de l'avenue, des bateaux balancent leurs mats. C'est le Vieux Port où depuis des siècles arrivent les produits du Levant, les riches étoffes de Venise et des Indes, les bois précieux. Le Vieux Port était la porte ouverte du midi : la Grèce et Rome ont fait par là leur entrée triomphale en Gaule, y portant leurs lettres,

leurs arts, leur génie. La ville s'est construite comme une avenue sur la pente qui descend vers la mer, encadrant le port, allant à lui, offrant son hospitalité aux navigateurs étrangers qui lui amenaient la fortune et lui laissaient les goûts et les mœurs des pays d'Orient.

Le mouvement maritime s'est déplacé depuis une quarantaine d'années. Les gros bateaux ont déserté le Vieux Port, vont s'amarrer plus à droite, dans le bassin de la Joliette. Tout un afflux de constructions s'est fait de ce côté-là, maisons modernes, cathédrale somptueuse, entrepôts et magasins ; les nouveaux quais sont larges, commodes, admirablement desservis. Mais je préfère le port d'autrefois qui s'enfonce dans la ville, sous des falaises rocheuses, au pied de Notre-Dame de la Garde, et que des yachts de plaisance, des voiliers de commerce, des bateaux de pêcheurs et d'innombrables barques peuplent et animent.

Notre-Dame de la Garde est la protectrice du port et de la ville. Des quais, des places, des carrefours, il suffit de lever les yeux pour la voir. L'église est construite au sommet d'un rocher si abrupt, si stérile que les maisons n'en ont pas tenté l'escalade. Des sentiers rocail-

leux y conduisaient et l'ascension de la montagne exigeait des pèlerins un effort méritoire; c'était comme un acte de foi. Aujourd'hui, un funiculaire y porte les visiteurs, gâte le paysage et gâte aussi peut-être le pèlerinage.

De la terrasse du sanctuaire, quel merveilleux panorama ! Marseille étendue à nos pieds, dans l'admirable cadre de ses collines verdissantes et de sa mer bleue : ses îles et ses îlots; le promontoire rocheux qui s'effile et se perd dans le lointain ; les môles et les jetées des ports ; la corniche blanche, dentelée, bordée de villas et de jardins ; les grandes promenades plantées d'arbres ; Longchamp qui projette ses eaux en cascades miroitantes ; et le soleil du midi qui colore et fait resplendir tous les coins de ce tableau.

En face de Notre-Dame de la Garde, de l'autre côté du Vieux Port, une église d'aspect humble et antique s'élève sur le point culminant d'un petit mamelon. C'est l'église Saint-Laurent, le cœur de la vieille ville. Elle est entourée de maisons qui se pressent, s'étagent, descendent jusqu'au quai. Entre les toitures de tuiles noircies, les ruelles se marquent à peine. A une

époque qui n'est pas encore très éloignée de nous, Marseille contenait sur ce mamelon, ne dépassait guère la limite de ses pentes. Combien elle s'est accrue depuis, débordant sur la banlieue, montant jusqu'à Longchamp, couvrant la plaine du Prado, égrenant ses interminables faubourgs sur la campagne environnante. Mais dans cette fièvre de construction et de renouvellement qui a duré près d'un siècle, la vieille ville est restée presque intacte; nous la voyons telle qu'elle était autrefois, diminuée de tout le quartier qu'en a détaché la longue rue de la République, mais plus animée peut-être et plus grouillante, car la population paisible et riche qui l'habitait a été remplacée par le monde des artisans, des marins, des pêcheurs, par le petit peuple qui pullule, s'entasse dans les maisons et emplit les rues.

J'ai suivi ces rues étroites du vieux Marseille aux noms pittoresques et charmants : la rue de la Rose, la rue Poissonnerie, la rue du Petit-Mazeau, la rue de la Reynarde, la rue Château-Joly, la rue Traverse-des-trois-soleils où le soleil ne doit jamais entrer. Aux fenêtres flottent, suspendues à des barres, des hardes mul-

ticolores. Une forte odeur de friture sort des portes ouvertes. Le sol est jonché de détritus, encombré de tas d'ordures gluantes, résidus des cuisines et déchets du marché aux poissons. Les rez-de-chaussée sont occupés par des caboulots mal famés, des assommoirs que fréquentent les gens du port et les matelots en bordée. Sous des baies en plein cintre, moulurées et ornées de sculptures, s'étalent de pauvres marchandises défraîchies et lamentables ; car beaucoup de maisons ont grand air malgré les oripeaux qui les salissent et les écriteaux qui les déshonorent. Je lis sur les portes : « On loge la nuit. — Maison pour hommes et pour familles. — On couche ici pour 3 et 5 sous. » Quelle déchéance ! Des consuls, des armateurs, des magistrats, les notables de la cité ont fait construire ces logis, les ont embellis de leur luxe et animés de leur vie opulente. Ils étaient les administrateurs de la ville, les maîtres du port et de la mer, les riches négociants. Un beau jour, l'exode s'est fait. Les maisons, vides des âmes d'autrefois, sont restées ; et, comme elles étaient encore solides, d'autres habitants y ont pris la place des émigrés.

Mais comme cette population nouvelle, cosmopolite, panachée, mêlée de rouleurs et d'aventuriers, a su mettre son empreinte caractéristique sur le vieux quartier marseillais !

Les linges multicolores qui pendent aux fenêtres, nous les retrouvons dans la rue sur les épaules des femmes. Les garçons et les fillettes déguenillés, court vêtus, gambadent. Des marchands de fruits, de légumes et de poissons fendent la foule, s'arrêtent dans les groupes. Assises devant leur porte, des femmes se font coiffer ; d'autres, déjà prêtes, fument des cigarettes et provoquent les passants. Plus loin, des enseignes équivoques et des lanternes sur lesquelles on lit les noms de Rebecca, Mathilde, Théo, indiquent des gîtes hospitaliers. Et toutes ces rues descendant en pentes raides ou en escaliers vers le quai, ont des niches de saints et de madones ornées de bouquets de fleurs ; toutes débouchent sur le port en face de Notre-Dame de la Garde qui protège la ville.



EN MER

III

EN MER

Le paquebot de la Compagnie Transatlantique, qui va nous emmener à Alger, est immobile dans le port. L'embarquement et la mise en place des colis sont achevés. Les voyageurs arrivent très nombreux à cette veille des vacances de Pâques, encombrent les ponts, se pressent près des bastingages. Comment tant de monde pourra-t-il se caser, se loger, trouver une couchette pour la nuit ? Sur le quai et sur le débarcadère, la foule des amis et des curieux est grande. On échange des saluts pendant que le commandant donne des ordres et que les hommes du bord exécutent les manœuvres du démarrage.

Lentement, sans une secousse, le bateau quitte le quai.

Après une matinée pluvieuse, le ciel a fait sa toilette, s'est paré de légères dentelles blanches qui flottent sur un fond bleu et en adoucissent l'éclat. Nous nous éloignons et notre marche est si calme, si peu agitée, que nous en avons à peine la sensation et qu'il semble que c'est la côte qui nous fuit. Marseille se rapetisse, se resserre autour de son golfe, et blanchit sous les rayons du soleil. La mer devient plus bleue, plus transparente, se fend devant la pointe du bateau, ouvre ses lames pour nous laisser passer ; nous avons derrière nous tout un remous de perles, une longue traînée de franges argentées et de fines broderies.

Marseille apparaît encore comme une tache blanche sur les collines rocheuses qui l'entourent. D'ici, on voit bien qu'elle a été plantée sur un sol aride et que tout y est de main d'homme sauf la baie qui a attiré les premiers navigateurs. On comprend qu'à l'origine, cette baie a été un point d'abordement, que les vaisseaux y ont trouvé un abri sûr, et que les marins des temps anciens ont été les fondateurs

de la ville. Le dessin de la côte se perd bientôt dans la brume et nous ne voyons plus que le ciel bleu et la mer bleue.

Chacun a pris sa place sur le pont, ou s'est installé dans sa cabine. Nous avons trouvé des amis dans la foule des passagers ; des groupes se sont formés ; on lit, on cause ou on rêve. Le grand silence de la mer est propice aux rêveries. Les flotilles de pêcheurs sont rentrées au port; rien ne paraît sur la ligne des eaux ; rien n'anime cette vaste solitude. Seules, les vagues s'agitent, se gonflent, battent le flanc du bateau; et leur remuement est bruyant, leurs secousses sont fréquentes et fortes. Voilà le roulis qui commence et s'accroît de minute en minute. Notre navire se balance, oscille, donne des coups d'épaule à droite et à gauche. Il n'est que temps d'attacher les sièges ; des passagers roulent sur le pont et sont jetés contre les bastingages. Nous serons peu nombreux à table, car le pont se vide et le roulis devient de plus en plus pénible.

A l'approche des Baléares, les lames sont moins longues et moins profondes. La lune

resplendit et argente la mer. Plus un bruit. Le bateau s'endort.

Il dort quand le jour paraît, quand le soleil se lève. C'est à peine si quelques vaillants touristes, pliés dans leurs plaids, encore meurtris des secousses de la nuit, sont debout pour voir partir de l'eau les premières flèches d'or. Le ciel s'illumine et sa clarté se répand peu à peu sur la mer, s'y enfonce, en fait briller les dessous et miroiter les clapotis.

Aurons-nous ce beau soleil pour notre arrivée à Alger ? Le vent vient de l'ouest et pousse des brumes grises qui s'épaississent et commencent à couvrir l'horizon. Mais la nappe de nuages laisse transpercer quelques rayons, et, tout au fond, bien loin, du côté où nous allons, une bande bleue apparaît encore. Le bateau marche vite, coupe les vagues et sème sur la mer des myriades de perles blanches. Une saute de vent secoue le voile qui s'assombrissait, le déchire et en même temps soulève les lames.

Le sillage devient plus bruyant ; nous passons dans des embruns, au milieu d'un arc-en-ciel. Il y a du tangage ; mais qu'importe ? Nous courons vers la côte ensoleillée de l'Algérie.

Elle se montre bientôt, d'abord comme une ligne grise pointillée de blanc; et puis, elle s'étend à gauche, grandit, s'éclaire. Les points blancs deviennent des taches de lumière. C'est Alger, la ville blanche, qui brille sous le ciel bleu et se mire dans la mer.

L'ombre des nuées nous l'avait cachée bien longtemps, car elle ne nous est apparue que depuis quelques moments, et déjà elle se détache dans son cadre de collines, dessine ses formes, étale à ses pieds ses quais prodigieux, découpe ses dômes et ses minarets sur l'azur du ciel. Mustapha, disséminé dans la verdure, et Saint-Eugène, étagé sur des roches, bordent les flancs de la colline d'où descend vers la mer Alger la blanche. Ce grand mur blanc, tout au haut de la vieille ville, c'est la Kasba, l'ancien palais du Dey; les terrasses des maisons arabes forment au devant de la citadelle un immense escalier, arrêté au bas par la balustrade des quais. Le soleil frappe en face tout cet amoncellement si pittoresquement découpé de maisons, de terrasses, de coupoles et de flèches et donne à leur blancheur un extraordinaire éclat.

Mais déjà le bateau est dans le port. Des porteurs, drapés dans leurs burnous ou vêtus simplement de la gandoura flottante, s'emparent de nos paquets. Nous les suivons au milieu de la foule qui encombre le quai. Nous voici sur la terre d'Afrique.



ALGER

IV

ALGER

Je suis logé tout près de la mer, sur le beau quai d'Alger, et j'ai devant ma fenêtre un jardin planté de grands palmiers, de ficus aux feuilles sombres et de bambous gigantesques. Dans la ville neuve, entouré de maisons européennes, ce jardin, d'un aspect si oriental, me paraît dépaysé. Mais je vois circuler sous ses ombrages des arabes vêtus de blanc, des cheicks majestueusement coiffés d'un haut turban et recouverts de deux ou trois épaisseurs de burnous aux couleurs claires, des femmes voilées, des nègres les jambes nues avec la gandoura serrée à la taille ; j'aperçois à travers le feuillage les dômes des mosquées, et au dessus des toitures en ardoises des maisons les plus proches, d'autres maisons étagées sur la colline,

toutes blanches, sans toitures, serrées les unes contre les autres. Voilà l'Orient! Les arbres de mon jardin sont bien chez eux ici, et le quartier moderne, qui les encadre, est seul exotique.

Ces ficus, que je n'avais jamais vus, je les retrouve en groupes ou en longues lignes dans les squares et sur les avenues ; ils bordent les routes et les boulevards, ils alternent avec les eucalyptus qui atteignent une plus grande taille mais ont une tenue moins élégante et sont moins ombreux. Leur feuillage ne se flétrit jamais. Il leur faut si peu de terre et si peu d'eau pour pousser et grandir. Je crois qu'ils doivent vivre de soleil. Des touffes de radicelles pendent de leurs rameaux les plus hauts, se balancent dans l'air, prennent leur sève dans le vent qui les agite. J'ai vu au jardin d'Essai des racines aériennes qui se sont allongées jusqu'à terre et sont remontées en bouquets d'arbres drus et gros, à côté du tronc primitif, ont essaimé à leur tour, de la même façon, formant ainsi autour de celui qui les a engendrés une colonie de ficus dont toutes les souches, tous les rameaux et toutes les racines sont étroitement soudés et ne font qu'un seul

arbre pareil à ceux que Gustave Doré se plaisait à dessiner dans ses forêts fantastiques.

Pourquoi ma curiosité a-t-elle été tout de suite attirée par cette exhubérance de la végétation? Avant de pénétrer dans les ruelles du vieux Alger, j'ai suivi les larges boulevards qui mènent à Mustapha, aux villas blotties sous les palmiers, entourées de grenadiers aux fleurs de feu, tapissées de bougainvillias éclatants. Des coins de la ville blanche et de la mer bleue apparaissent à travers les rameaux. L'air est embaumé par le parfum des orangers. Quelle magnifique poussée de verdure et quelle éblouissante floraison !

Un chemin bordé d'eucalyptus me conduit jusqu'au bas de la colline, à l'entrée du jardin d'Essai.

Où suis-je ? Dans quel pays ? Comme si la flore algérienne n'était pas assez merveilleuse, on a réuni ici les arbres et les arbustes les plus extraordinaires du Soudan, des îles indiennes, de l'Amérique du Sud, des climats tropicaux. Je me promène dans des allées de cyclas, sous l'ombre de yucas et de dracénas dont les troncs sont aussi hauts que ceux des

chênes. Des roses rouges et jaunes grimpent aux branches, s'entrelacent et pendent en guirlandes au-dessus de nos têtes. Voici des chorisias géants, hérissés d'épines, des jubéas que trois hommes à bout de bras ont de la peine à embrasser, des chinus si légers, si finement découpés qu'on les prendrait pour des ailes d'oiseau. Je ne serais pas surpris de voir s'envoler de ces massifs leurs hôtes familiers, des bengalis, des multicolores, des oiseaux du paradis. Et voici justement une aigrette jaune et bleue, un bec noir, une gorge verte ; est-ce un oiseau ou une fleur ?... J'en compte une dizaine autour de moi : c'est la fleur du strélisia qui sort de sa gaine au bout d'une tige flexible et s'agite au moindre vent.

Sur cette côte algérienne, les arbres nains du Japon prennent une belle revanche : j'ai vu des fusées de bambous monter jusqu'à 10 mètres et qui n'ont pas trois mois et dont les feuilles sont à peine écloses ; des groupes de caoutchoucs qui ressemblent à des bastions tant ils sont trapus et vigoureux; et des lataniers et des bananiers et des cocos qui distillent une gomme sucrée, tous venus en pleine liberté, en plein essort, formant

d'épais rideaux, des fouillis impénétrables, des coins d'ombre noire sous le soleil éblouissant.

Il y a partout ici des contrastes d'ombre et de lumière et des oppositions vives de couleurs, auxquels mes yeux ont besoin de s'habituer. J'ai vu des rues du viel Alger où l'on se croirait entre des murs ardents, et d'autres où le jour pénètre à peine. Elles sont encombrées par une foule bariolée de Juifs ventrus et d'Arabes sveltes, de fillettes à peine vêtues dans des tuniques bleues ou roses, et de femmes pliées dans des voiles blancs que gonflent leurs larges pantalons bouffants, étroitement serrés à la cheville. Cette foule qui emplit les rues n'est ni affairée, ni bruyante. Les femmes sous leurs voiles ressemblent à des fantômes, marchent lentement et ne parlent pas ; quelques unes s'arrêtent devant les petites boutiques, achètent pour un sou de sucreries, et continuent à suivre leur chemin silencieusement.

Des hommes sont assis à l'orientale sur des nattes, ou tout simplement étendus sur les pavés ; ils rêvent. Des groupes se forment devant les boutiques des marchands de fruits et de viandes grillées : ils échangent gravement

quelques propos. Dans les cafés maures, sont accroupis des joueurs d'échecs et de dominos. De pauvres gens drapés avec dignité dans leurs burnous rapiécés, passent sans regarder.



Aux coins des rues, le mouvement est plus intense, on se coudoie presque. Des Juifs ont étalé leurs marchandises et appellent les acheteurs ; des bandes de petits cireurs vous harcèlent ; les nègres remuants et loquaces animent le marché.

Je m'imagine que la vie n'a guère changé depuis la conquête, dans ces vieux quartiers d'Alger. Et le cadre lui-même est resté tel qu'il était autrefois, sans une retouche : maisons closes, toutes blanches, n'ouvrant sur la rue que de petites fenètres, des guichets grillés de noir ; comme les femmes qui ne laissent paraître sous leurs voiles blancs que des yeux ombrés de longs cils, elles voient et ne sont pas vues. Rien ne transpire de ce qui se passe

au dedans. La porte est souvent enjolivée, encadrée de rosaces sculptées sur la pierre, surmontée d'une main fatidique ou d'une inscription en langue arabe qui dit la louange de Dieu ; elle est épaisse, couverte de ferrures et de clous de cuivre disposés en étoiles, en cercles, en losanges ; un verrou permet de la fermer du dehors et le mari seul en a la clef. Nul autre homme que lui n'entre dans la maison.

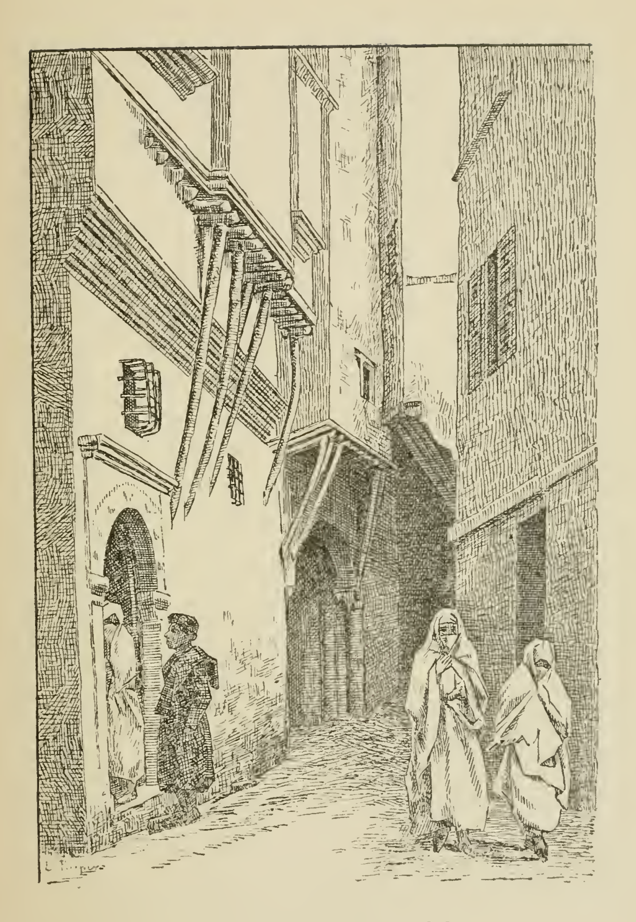
Enfermées dans leurs murs blancs, les maisons s'ouvrent à l'intérieur, reçoivent par une cour l'air et le soleil. Les rues ne sont faites que pour y accéder, sans souci de l'alignement ni de la symétrie ; elles tournent, montent et descendent. Elles sont étroites, à moitié couvertes par l'encorbellement des étages. Les pignons ont perdu l'équilibre, se sont penchés, se sont rejoints, s'appuient l'un contre l'autre. Sous ces maisons accolées, les rues grimpent en zig-zag vers la Kasba et leur pente est si raide que presque toutes sont en escaliers. Il y en a qui s'enfoncent dans la nuit sous des voûtes et ne retrouvent un peu de lumière qu'aux carrefours.

Je me perdrais dans ces ruelles obscures, toutes pareilles, si leur pente même ne me

guidait: elles aboutissent à la Kasba qui domine la ville. En montant toujours, je suis sûr de gagner la vieille citadelle.

La voilà derrière ses murailles blanches, gardée par des tirailleurs. Elle a bien conservé son aspect du temps passé, un aspect de prison ou de repaire mystérieux. La porte basse par laquelle sortit notre ministre après le geste outrageant du Dey, est intacte. De la prise de cette autre Bastille date l'histoire de notre bel empire algérien. On a eu raison de ne pas la détruire, elle est le couronnement de la ville arabe, comme la flèche est celui d'une cathédrale. Du haut de ses remparts, on voit descendre vers la mer l'escalier gigantesque que forment les terrasses des maisons. De loin en en loin, des dômes surgissent, mais la Kasba massive, bâtie sur un point culminant, s'élève au dessus des terrasses, des dômes et des minarets ; elle était placée là pour gouverner la ville et veiller sur la mer.

Avant la fin du jour, toutes les petites boutiques se ferment dans les vieux quartiers qui montent vers la Kasba ; les rues deviennent moins animées, sinon plus silencieuses. Les



RUE DE LA MER ROUGE A ALGER

indigènes ont replié leurs nattes et quitté le seuil de leurs maisons ; les groupes de flâneurs se sont dispersés ; chacun a regagné sa demeure. La ville ne s'endort pas. C'est une autre vie qui commence et va durer jusqu'au milieu de la nuit.

Nous avons fait une promenade dans Alger, le soir, mes amis et moi, sous la conduite — je ne veux pas dire sous la protection — d'un agent qualifié pour nous ouvrir toutes les portes que des Européens peuvent être autorisés à franchir Il ne faut pas s'aventurer seul pendant la nuit, dans ces quartiers qui avoisinent la Kasba, sous peine de s'engager dans des culs-de-sac sans issue et de s'égarer dans les méandres des ruelles noires, de ne plus retrouver son chemin. On y pourrait faire aussi quelques rencontres fâcheuses de rôdeurs ou d'exaltés.

Mais la police veille, une police très alerte, très entraînée, qui connait toutes les maisons suspectes, tous les recoins dangereux et sait à merveille et sans violence imposer son autorité. De fréquentes patrouilles circulent à pas lents ; et ce n'est pas un spectacle banal que celui de ces Turcos, le fusil sur l'épaule, impas-

sibles, devant lesquels s'écartent les ombres blanches des Arabes pliés dans leurs longs burnous.

Notre agent porte les insignes de sa fonction, il est armé. Aussi les groupes que nous croisons s'arrêtent-ils pour nous laisser passer. C'est un musulman d'Alger qui parle notre langue, un guide intelligent et sûr. Avec lui, nous pouvons être tranquilles.

L'escalade commence par la rue de la Girafe. Comme elles paraissent plus étroites et plus raides, les vieilles rues d'Alger, à cette heure où aucun rayon ne les éclaire! Nous passons sous des pignons penchés que soutiennent avec peine des barres de bois tordues. Les pavés en escalier sont usés, glissants, frottés par tant de sandales depuis tant de siècles. Dans cette ville silencieuse, nous marchons lentement, presque sans parler, comme si nous avions peur d'éveiller des ombres, les ombres blanches des Arabes attardés, qui se collent aux murs quand nous approchons.

Un guichet au-dessus d'une porte close laisse filtrer un peu de lumière. En entendant nos pas, une femme jeune. sans voile sur la figure,

un foulard rose dans ses cheveux bruns, le front orné d'une chaînette de sequins, a penché sa jolie tête à cette petite fenêtre. D'autres guichets lumineux paraissent, et d'autres têtes se montrent. Jamais un mot, jamais un appel. Des portes s'ouvrent, d'où sortent des Arabes presque furtivement, et se referment sans bruit. Dans ce silence, rien que la marche cadencée des patrouilles de turcos.

Au coin de la rue des Palmiers, des fumeurs de narguilhés et des joueurs de dominos sont assis, les jambes repliées, devant un café maure. Dans la salle, des Arabes accroupis ou étendus semblent dormir. Quelques lampes suspendues au plafond éclairent ce tableau.

Nous nous enfonçons dans le labyrinthe des rues, sous l'encorbellement des maisons, sous les pignons qui se penchent. Le quartier devient plus bruyant. Un café, où les tirailleurs et les zouaves se mèlent aux indigènes, est encore agité par une récente querelle. La patrouille entraîne un Arabe qui portait sous son burnous un couteau à lame fixe. Au prochain détour, le calme renait.

Toujours des portes à guichets lumineux ; mais, ici, les guichets sont dans les portes

mêmes, à la hauteur des yeux. Nous pouvons, en passant, voir le petit vestibule, l'étroit couloir qu'une lampe éclaire. Derrière le grillage du guichet, deux ou trois femmes sont assises sur des nattes, vêtues d'étoffes éclatantes, de colliers et de bracelets. Elles se tiennent immobiles, sans un sourire, sans un geste, ont l'air de ne pas voir les Européens qui passent.

Un peu plus loin, notre guide frappe à une porte qui s'ouvre dès qu'il s'est fait reconnaître. Nous sommes introduits dans une salle exiguë, dont le plancher et les murs sont couverts de tapis. Au milieu, sur un escabeau découpé et peint à l'orientale, un flambeau éclaire la pièce. Accroupies à la mode du pays, une femme et trois jeunes filles sont là, appuyées sur des coussins. Après une présentation à laquelle nous ne comprenons rien, la dame se lève, ouvre un coffret placé près d'elle, et en sort ses bijoux : des chaînes de grosses pièces d'or, des anneaux pour les bras et les chevilles, des colliers de pierreries, des plaques ciselées et émaillées pour le front. Elle nous met tous ces joyaux entre les mains et accompagne ses

gestes de paroles rapides que nous n'entendons pas. Nous ne sommes par venus ici pour acheter des parures ; mais le guide nous donne l'explication de cette scène : notre hôtesse nous fait les honneurs de sa maison, en étalant sous nos yeux les richesses de son écrin. Nous nous accroupissons sur des tapis autour du petit escabeau bariolé et nous admirons les bijoux pendant qu'une servante nègre nous sert, dans des tasses minuscules, un excellent café turc. Une des jeunes filles s'est levée lentement. Elle est fine, svelte, élégante de taille et de tournure. Une ligne de khol accentue le noir de ses yeux et fait ressortir la blancheur mate de son teint. Elle détache l'écharpe légère qui couvrait sa gorge et, la relevant au niveau de la nuque, elle en tend les deux pointes en avant. Ses sœurs ont pris leurs tambourins de terre qu'elles frappent avec le bout des doigts et la paume de la main, sur un rythme toujours pareil. La danseuse semble entrer dans un rêve. Ses bras tendus qui tiennent les pointes du foulard, sa tête et son buste sont immobiles. Dans un mouvement à peine visible, ses pieds nus suivent la cadence des tambourins. On dirait qu'elle glisse. Mais ses deux mains se sont

écartées et le foulard flotte de l'une à l'autre. Les hanches de la danseuse se balancent ; des secousses, de plus en plus profondes à chaque coup de tambourin, agitent son ventre, tandis que dans son buste, dans sa tête, dans ses yeux rien ne bouge, et qu'un semblant de sourire figé sur ses lèvres ne parvient pas à animer la passivité de sa physionomie.

Nous continuons la promenade nocturne à travers les rues montantes du quartier de la Kasba, et nous voilà arrivés presque au sommet de la côte. J'ai exprimé le désir de voir Alger au clair de lune, du haut d'une de ces terrasses blanches où les femmes arabes passent une partie de leurs nuits.

L'accès n'en est pas facile, surtout pour des Européens. Mais notre guide a des amis ici et des moyens de persuasion qui lui permettent de lever les obstacles. Il parlemente avec le maître de la maison, et la porte s'ouvre bientôt. Nous montons. Un bruit de sandales qui glissent, un chuchotement, tout un émoi : ce sont les femmes qui se sauvent et s'enferment dans leur appartement. L'escalier est étroit ; la montée semble ne pas finir. Enfin, voici la

terrasse toute blanche entourée d'un parapet blanc. La lune éclaire Alger d'une lueur bleutée, et l'air est si limpide que toutes les terrasses des maisons qui descendent vers la mer, se dessinent, se détachent avec une netteté parfaite. Nous nous approchons du parapet avec de grandes précautions, à petits pas, sans dire un mot, car il ne faut pas signaler notre présence indiscrète sur cet observatoire. Au-dessous de nous, des femmes en costume d'intérieur, la tête nue, sont étendues et causent à demi-voix. Deux fillettes sont accoudées sur le mur. Une pièce de soierie légère enserre leurs hanches et replie leurs pantalons bouffants ; elles ont le torse dégagé dans de petites vestes sans manches. Nous entendons leurs rires ; leurs gestes nous amusent. Elles ne se doutent pas qu'elles sont épiées. Un peu plus loin, un groupe nombreux s'est formé ; la famille paraît être au complet ; de jeunes garçons, coiffés d'une chéchia, sont accroupis à côté de leur père ; des femmes portent à leurs lèvres des tasses rangées sur un plateau de métal ; l'homme fume son narguilhé. Il est tard, les terrasses se vident. C'est tout ce que nous pouvions voir de la vie intérieure des Arabes.

Mais, sous les rayons nacrés de la lune, Alger resplendit toujours, plus silencieuse que jamais à cette heure avancée de la nuit. Les minarets pointent vers le ciel. Les dômes de Mohammed-ech-chérif, de Safir et de Sidi-Ramdan sortent de la nappe unie des terrasses comme des ballons prêts à s'élever dans les airs. Plus bas, la Mosquée de la Pêcherie et la Grande Mosquée arrondissent leurs coupoles à côté des crêtes dentelées des anciens palais mauresques. Les feux des bateaux qui dorment dans le port, brillent comme de petites étoiles, et le phare de la jetée lance sur l'immensité de la mer des éclats intermittents.

Les cafés ne sont pas encore fermés et je ne sais pas s'ils chôment jamais ; j'y ai vu des clients aux heures les plus matinales. Ils ressemblent si peu à nos cafés d'Europe : ni comptoir, ni tables, ni chaises ; aucun étalage de bouteilles, car on n'y consomme pas de liqueurs. Le café et le thé sont les seules boissons en usage. C'est un lieu de réunion où l'on passe le temps à fumer, à jouer et à dormir.

Nous entrons dans un bain maure. Les portes en sont ouvertes pour les hommes jusqu'à

minuit. Pendant la matinée, le bain est réservé aux femmes. Deux Arabes sortent de l'étuve où, sous une pluie chaude, leurs membres ont été frottés et massés. Etendus sur une large banquette, ils se reposent. Des garçons, le torse et les jambes nus, nous font visiter les différentes salles jusqu'à l'étuve, dont la chaleur humide nous force bien vite à déguerpir.

Il est temps de regagner nos chambres. Nous prenons, pour rentrer, les ruelles les plus directes, des escaliers où le pied trébuche, presque déserts maintenant. Des cris venus de fort loin nous mettent sur le qui-vive, des hi, hi, hi, hi, poussés en roulades ou en traînées, sur le même ton, comme une note aiguë toujours semblable. Le silence se fait ; et puis nous entendons encore les hi, hi, hi, hi, plus stridents, plus près de nous. Des femmes juives sont en fête, nous dit notre guide. Nous approchons, en effet, du quartier juif, et voyons déboucher devant nous le cortège d'où partent les cris. C'est une noce. Des musiciens, racleurs d'instruments à cordes, marchent en tête et sont suivis de deux hommes porteurs de flambeaux. Derrière eux, un cercle de jeunes filles, le vi-

sage découvert, richement vêtues, entourent la mariée que soutiennent ses plus intimes amies· Sous son voile trasparent, la mariée est parée comme une icone. D'autres compagnes, des parents viennent ensuite en rangs pressés. Après un arrêt de quelques minutes sur le perron de la synagogue, le cortège repart, disparait dans les rues tortueuses. Et nous entendons, se perdant peu à peu dans le lointain, les hi, hi, hi, hi des jeunes filles juives qui conduisent l'épousée à son mari.



D'ALGER A ORAN

V

D'ALGER A ORAN

Les chemins de fer algériens font la joie des voyageurs qui ne sont pas pressés : leurs trains ne vont pas vite, s'arrêtent souvent et ne circulent d'ordinaire qu'en plein jour. Voilà trois excellentes conditions pour voir le paysage ; il n'en fallait pas davantage pour nous décider, mes amis et moi, à prendre, un beau matin d'avril, le train d'Oran.

Aux premiers rayons du soleil, les maisons d'Alger étincellent. Elles sont étagées sur leur colline, en face de l'Orient. Nous filons, entre la ville et la mer, au bas des quais, presque au niveau de l'eau ; la ligne suit la courbure de la côte, comme pour nous permettre de jouir plus longtemps du merveilleux panorama. Ce sont d'abord les quartiers neufs, avec de hautes

maisons et des hôtels luxueux qui passent devant nous ; et puis, dans l'éloignement, les vieux quartiers apparaissent, escaladant les pentes jusqu'à la Kasba, dressant dans le ciel bleu les pointes blanches de leurs minarets. Je leur dis : Au revoir ! Au revoir aussi aux villas cosmopolites de Mustapha et d'Hussein-Dey campées dans un amphithéâtre de verdure et de fleurs.

Nous nous écartons de la mer et, après avoir contourné une montagne, nous nous engageons dans la plaine de la Mitidja, au milieu de bois d'oliviers et d'orangers, de champs immenses, de vignes et de prairies qui semblent sans limite. Blidah se montre à peine, derrière un rideau de mandariniers et d'eucalyptus. Nous sommes assez près de l'Atlas pour distinguer bientôt l'entrée béante des gorges de la Chiffa. Mais la plaine s'étale toujours à notre droite, avec des champs de blé et des prairies interminables, monotone à la fin tant elle est invariablement verte. Une bande de fleurs jaunes, anthémis et renoncules, se déroule tout le long de la voie ; et la vue se lasse aussi de cette bordure d'or que nous semblons traîner avec nous.

Des touffes de palmiers nains ; plus bas dans

le lit desséché d'un ruisseau, quelques lauriers roses: le sol deviendrait-il plus aride? La bande de fleurs jaunes a cessé de nous suivre, et la plaine verte a changé de ton. Le terrain est moins plat ; des pentes se dessinent, se couvrent d'une brousse épaisse et vont rejoindre les montagnes boisées qui coupent l'horizon. Les champs de blé et d'orge sont plus espacés et plus maigres. C'est la culture d'avant la conquête, par petits carreaux, par pièces morcelées, dont l'assiette varie chaque année, pour laisser à la terre un long repos. Les familles arabes qui ont ensemencé ces champs sont campées tout auprès, dans leurs gourbis entourés de palissades sèches ou de haies d'aloès et de figuiers de Barbarie. Ils n'appartiennent à aucune tribu, ces nomades qui, depuis des siècles, promènent leurs tentes dans les déserts de l'Afrique, refoulés par les envahisseurs, fuyant devant la civilisation. Comment vivent-ils, loin des villages, loin de tout? Ils ne plantent pas un arbre, ne bâtissent pas une maison. Une hutte, faite de branches et de broussailles, leur suffit ; autour de la hutte, un cercle de cactus ou de lantisques épineux limite leur petit enclos d'où la famille ne sort que pour les travaux du

champ voisin. Et quels travaux rudimentaires! Jamais une fumure : le grain est jeté sur la terre à peine grattée et ne germe que si les pluies sont assez abondantes pour détremper le sol. Pauvres récoltes et pauvres gens. De loin en loin, je vois ces gourbis, ces cercles de figuiers de Barbarie ou d'épines sèches, sur les pentes de la montagne, au dessus des carreaux d'orge et de blé ; et je songe aux temps anciens d'avant la fondation des premières villes, quand l'homme, sans besoins et sans ambition, vivait isolé, ignorant des lois et des conventions sociales.

Ils ont pourtant un lieu commun, les nomades de l'Algérie, qui est assez fort pour les unir tous dans une même aspiration d'indépendance et en faire un peuple puissant et dangereux ; ils ont une même foi religieuse.

La campagne est semée de coupoles blanches qui ressemblent à de petites mosquées ; ce sont des marabouts, les tombeaux des saints de l'Islam, des fils du prophète. Il y en a dans les plaines les plus désertes et sur les crêtes des montagnes. Les Arabes les entretiennent pieusement et s'y rendent à certains jours de

l'année, de tous les gourbis voisins, pour invoquer Allah.

Voici justement une bande de Berbères montés sur des ânes ; ils suivent une piste au milieu des lantisques. A califourchon sur la croupe, les jambes pendantes, ils vont vers le même but. Un vent violent d'ouest fait flotter leurs burnous blancs et soulève autour d'eux un épais tourbillon de poussière. Le soleil est brûlant. Ils vont implorer leur marabout, lui demander de la pluie.

Nous traversons un nuage de sable tenu, presque jaune, qui roule sur la plaine ardente et embrume les montagnes. On se croirait dans la fumée d'un incendie.

Quand la rafale est passée, nous nous trouvons auprès d'un cours d'eau dont les rives sont fraîches et fertiles, et nous revoyons avec plaisir ces étendues de verdure dont l'immensité nous avait lassés ce matin. La plaine n'est pas monotone ici. Dans un recul assez grand, la ligne de l'Atlas lui fait une pittoresque ceinture. Des eucalyptus jalonnent les chemins ; les villages se blottissent dans des massifs de grenadiers et de figuiers. Des champs de vigne

alternent avec des champs de froment. La culture est intensive. Des fermes européennes de plus en plus nombreuses, des bourgades groupées autour de leurs églises annoncent qu'une grande ville est proche. Il faut les coupoles blanches des marabouts pour nous rappeler que nous sommes sur la terre de l'Islam.


ORAN

VI

ORAN

De larges rues, de belles places, des maisons confortables et des édifices élégants, des tramways électriques remplis de voyageurs, et un joli port où abordent les bateaux d'Europe, voilà ce que tout le monde voit à Oran.

Cet aspect de la ville neuve a son charme et son attrait. Le cadre est admirable : un demi cercle de falaises rocheuses enveloppe la ville et le port ; des gradins, sur lesquels s'étagent des bosquets et des maisons ; la mer bleue, d'un bleu intense, profonde et si calme que les falaises, les maisons et les jardins s'y reflètent. Le port est un des mieux fermés et des plus actifs de la côte. Au dessus des premiers escarpements, les quartiers riches et commerçants montent en amphithéâtre, couvrent les pentes

adoucies d'un ravin et le plateau légèrement vallonné de Karguenta. Oran est une cité européenne.

Plus qu'ailleurs, la France a mis ici son empreinte. Il faut voir l'animation des rues. Les burnous blancs y sont rares. On parle, on gesticule, on s'agite comme à Marseille. Les Français qui ont créé la ville moderne en sont les maîtres : l'élément indigène ne compte pas.

Les anciens quartiers eux-mêmes, ceux du port et ceux du Ravin Vert, n'ont conservé presque aucune trace de la domination arabe. Les Espagnols, dont la colonie est encore nombreuse, avaient passé par là avant nous. Des familles juives, sorties je ne sais d'où, devenues algériennes par une très longue résidence, occupent cette partie de la ville. Leurs maisons sont de pauvre apparence, basses, peu éclairées, badigeonnées en blanc ou en bleu, de vrais taudis. Les enfants s'amusent dans les rues et les femmes sont assises devant les portes. Aucun commerce, aucune industrie. Ces gens ont l'air de vivre misérablement. On me dit qu'aux jours de fêtes ils se montrent dans de brillants costumes. Nous sommes à la veille de

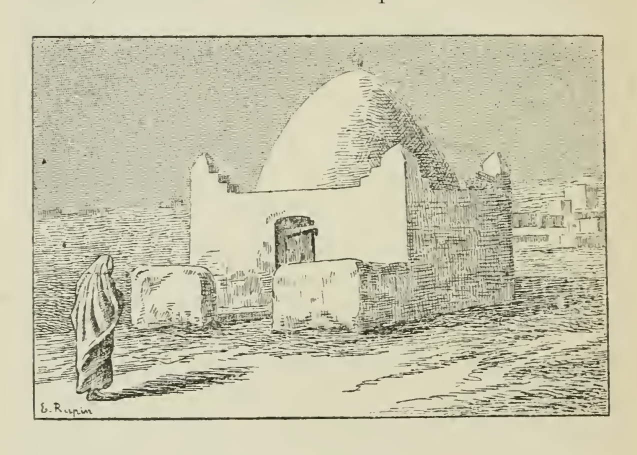
Pâques et je les vois couverts de loques, déguenillés ; les femmes avec des cheveux mal peignés, sans bijoux ; les hommes en vestes usées ou en manteaux graisseux.

J'ai compté dix-sept synagogues dans le quartier des Juifs ; ces temples sentent la misère. Des bancs de bois en sont le seul mobilier ; des lampes suspendues au plafond les enfument. Quelques hommes, assis en face de l'autel, un livre à la main, disent des prières.

En dehors de la ville, sur un plateau ensoleillé de toutes parts, le quartier arabe a plus de couleur et de cachet. Ce qui restait à Oran de son ancienne population s'y est réfugié, mettant ainsi à l'abri de notre influence sa foi et ses mœurs. Des Algériens d'origines les plus diverses et les plus mêlées, des Arabes, des Berbères, des Nègres remontés depuis des siècles du fond du Sahara, des Soudanais et des Marocains, y vivent côte à côte, y observent les mêmes lois et les mêmes rites. C'est une bourgade distincte, à côté de la ville, et n'ayant avec elle rien de commun, et qu'on appelle improprement *le village nègre*, car

toutes les races de l'Afrique s'y rencontrent et les nègres n'y sont pas en majorité.

Nous allons au village nègre, le matin, par un soleil radieux. Après avoir dépassé les dernières maisons d'Oran, nous avons devant nous, sur le point culminant du coteau, un tombeau de marabout tout blanc, coiffé de son dôme, semblable à une mosquée en miniature.



MARABOUT DE SIDI-EL-BACHIR

Le sol est rocailleux, sans un arbre, sans une touffe d'herbe. Sur ce terrain aride, sur les

murailles blanches du marabout, la lumière est éblouissante. Une bande d'indigènes groupés autour d'un grand drapeau vert que surmonte le croissant, est arrêtée devant le tombeau. Ils frappent des tambourins et poussent des exclamations. Leur capuchon est ramené sur la tête jusqu'au front ; les plis de leurs burnous sont rejetés en arrière. Ils s'inclinent, étendent les bras, s'accroupissent et se prosternent. Et de minute en minute, les invocations recommencent au bruit rythmé les tambourins. Ils demandent à leur saint la fin de la sécheresse.

Quand la prière est achevée, les Arabes se relèvent et vont, accompagnés par les tambouriniers, porter le drapeau vert du prophète dans la mosquée. Sous le soleil ardent, ils traversent à pas lents le plateau dénudé, réunis autour de leur étendard, s'arrêtant encore par moments pour faire de nouvelles invocations.

Le village nègre est tout près, un peu au dessous de nous. Il s'étale devant nos yeux. Nous voyons ses ruelles extrêmement étroites, véritables couloirs entre des murailles blanches. Si l'on n'apercevait du point où nous sommes les terrasses plates des maisons, on

se croirait en face d'une agglomération de courettes, de petits enclos tous semblables.

Le groupe des croyants a pénétré dans une de ces petites rues et nous l'avons suivi. Nous marchons entre des murs blanchis, quelques-uns teintés en bleu, hauts de trois mètres environ, coupés de distance en distance par d'autres couloirs pareils. Aucune fenêtre sur ces étranges rues ; quelques portes ouvertes, au linteau desquelles pend un long rideau. Attirés par le bruit des tambours, des enfants sont sortis de partout, encombrant la ruelle, courant à nous, la main tendue, en poussant des cris ; garçons et fillettes de toutes les races africaines, noirs, blancs, mulâtres et roux ; ils sont très peu vêtus, mais leurs robes et leurs gandouras en loques ont des tons si éclatants qu'elles ressemblent à des habits de fête. Quelques indigènes relèvent le rideau de leur porte pour nous regarder passer ; et je vois alors, formant une seconde enceinte, derrière ce rideau, un autre mur blanc, et pour arrêter encore mieux le regard indiscret des passants, un autre rideau suspendu entre les deux murs de clôture. Jusqu'à dix ans, les fillettes peuvent franchir le seuil de ces retraites et se montrer sans voile ;

les jeunes filles et les jeunes femmes n'en sortent, même voilées, qu'en de rares circonstances.

Dans la principale rue du village, j'ai ren contré un marchand de fruits et de sucreries qui s'arrêtait devant les portes et criait sa marchandise. Comme c'était presque un enfant, les femmes pouvaient lui parler. En nous tenant à distance et à l'écart, assisterons-nous à un colloque? Un rideau se lève et une jeune femme paraît, sans voile, richement vêtue. Elle examine les fruits et choisit des citrons. Dans sa robe, vient se jeter un petit garçon qui veut voir, lui aussi, et goûter des bonnes choses. La mère a le teint blanc, ses sourcils sont noircis et ses paupières passées au kohl ; elle n'a pas de tatouage sur la figure. Une veste courte et bien ajustée fait ressortir son embonpoint commençant. Ce n'est pas une juive, car elle laisse retomber le rideau dès qu'elle nous aperçoit.

Nous aurions encore suivi le petit marchand de fruits, lorsqu'un de mes compagnons, sur un ton d'ébahissement, me dit : « Regardez cette enseigne. »

Une enseigne dans le village nègre d'Oran, il y a peut-être de quoi surprendre. Je lève les yeux et je lis : *Café Corrézien*. Un compatriote ici, au milieu des Maures et des Kabyles, des Berbères et des Soudanais, dans cette redoute fermée à notre civilisation, voilà, pour le coup, une rencontre inattendue! Le café est banal et manque, on le comprend, de couleur locale. Je n'hésite pas pourtant à y entrer. Le patron est jeune encore : sa peau, naturellement brune, est foncée par le soleil ; il porte la barbe à la mode orientale, et si n'était son vêtement européen, je l'aurais pris pour un indigène.

— Vous êtes de la Corrèze, lui dis-je ?

— De Tulle, ou plutôt d'Orliac-de-Bar, aux environs de Tulle.

Je me fais connaître et nous causons comme deux amis, comme des enfants de la même ville, se retrouvant à cinq cents lieues du pays natal. Je suis en relation avec plusieurs membres de sa famille : quelques-uns ont admirablement fait leur chemin et honorent notre province. Depuis douze ans qu'il est installé dans le village nègre d'Oran, il a su s'y créer des sympathies et s'y faire une bonne clientèle. Très au courant et respectueux des mœurs locales,

il est devenu le familier des principaux de l'endroit, le conseiller de tous. Je lui demandai pourquoi, vivant au milieu des Arabes, il n'avait pas adopté leur costume.

« — Ma femme et moi, nous sommes les seuls Français du quartier, et je ne veux rien faire qui puisse diminuer l'autorité et la considération que nous donne ce titre. Je suis entouré de pauvres gens confiants dans ma franchise. En prenant leur costume, je ne cesserais pas d'être un roumi, et je pourrais paraître un roumi hypocrite. Les Arabes n'aiment pas la tromperie. Vous voyez ce bel édifice, de l'autre côté du ravin, c'est la caserne de nos chasseurs. J'entends d'ici leur fanfare qui me fait toujours battre le cœur et je suis fier d'affirmer par ma tenue ma qualité de Français. »

Ses yeux brillaient. Nous lui serrâmes chaudement la main. Il voulut nous accompagner, faire avec nous le tour de son village. Nous traversâmes la place du marché où se tenaient accroupis des marchands de laine et de poil de chameaux, des vendeurs de piments, de dattes, de pains blancs saupoudrés d'anis grillé ; nous entrâmes dans les rues étroites que j'avais déjà parcourues. Comme je lui

montrais la porte où j'avais aperçu la jeune femme arabe qui achetait des fruits, il me dit : « C'est la femme de l'avocat du village ; quelle volée de coups de matraque elle eut reçue, si son mari l'avait surprise dévoilée sur le seuil de sa maison !... »

Dans la petite mosquée, nous revoyons le drapeau vert du Prophète que les croyants y ont déposé. Une bande d'enfants trotte devant nous, légers comme des chevreaux. Ils ont de jolis traits, des mouvements gracieux ; leurs jambes nues sont nerveuses. Les fillettes portent déjà de grandes boucles d'oreilles et des bracelets en filigrane. Négrillons et petits blancs semblent les meilleurs amis du monde. Ils ne tendent plus la main parce qu'ils n'osent pas mendier devant un habitant du village. Quand nous leur jetons quelques sous, ils font des bonds et poussent des cris de joie.

A mon grand étonnement, mon compatriote, le cafetier corrézien, s'arrête devant une porte, en relève le rideau, et nous fait signe d'entrer avec lui. La maisonnette appartenant à une famille juive, l'accès en est permis aux hommes. Le chef nous fait un aimable accueil, nous présente sa femme et ses enfants et nous invite à

pénétrer dans sa case. Ce sont des cases, en effet, disposées sur les côtés d'une petite cour rectangulaire. Et toutes les demeures du village nègre se ressemblent, paraissent copiées sur le même modèle : le couloir dans lequel s'ouvre la porte tourne à angle droit et mène à la cour, peu spacieuse et plantée de quelques arbustes. D'un côté, la case des hommes, meublée d'un divan et de tapis aux riches couleurs ; des armes sont pendues au mur. De l'autre côté, la case des femmes, plus grande, car la cuisine en occupe une partie. Une tasse de thé nous est offerte qu'il serait malséant de refuser. Nous prenons bientôt congé de notre hôte inconnu, et, accompagnés par le cafetier corrézien jusqu'au marabout, dont le dôme blanc brille encore au soleil, nous regagnons la ville moderne d'Oran.

A ce soir, le départ pour le Sud.

DANS LES STEPPES

VII

DANS LES STEPPES

Nous avions marqué nos places à l'avance dans le train qui devait nous emmener. Pour un voyage que nous voulions faire tout d'une traite, sans arrêt, jusqu'à l'Extrême-Sud Oranais, quelques préparatifs étaient nécessaires.

Sur cette ligne, à voie étroite, presqu'exclusivement militaire, il y a de bons wagons, spacieux et confortables, disposés comme les wagons-salons de France, avec de larges sièges sur le pourtour et une table au milieu. C'est dans un de ces wagons que nous nous installons, mes amis et moi, à la tombée de la nuit. Le train que nous avons choisi n'est pas mis en marche tous les jours ; il est le plus rapide et ne s'arrête qu'aux gares principales.

Allons droit au but ; nous couperons le voyage au retour.

Peu de civils dans le train. Le général commandant les troupes de l'Extrême-Sud, occupe le salon voisin du nôtre, avec son officier d'ordonnance ; il se rend à Aïn-Sefra, chef-lieu de sa brigade. Dans les wagons de queue, sont des sous-officiers et des soldats de la légion étrangère et des compagnies de discipline. Nous nous organisons le plus commodément possible ; il s'agit de passer la nuit. Sur cette ligne, on ne court pas le risque d'être dérangé par des entrées soudaines de voyageurs.

Les feux de La Stidia et de Mostaganem sont allumés quand nous longeons la rive du golfe d'Arzeu, et nous distinguons encore les maisons blanches de Saint-Leu, les barques du Port-aux-Poules, les dernières fermes européennes des environs d'Oran.

Après la traversée des vastes plaines de Sirat et du Sig, commence l'ascension du massif de l'Atlas. La côte est roide à en juger par le ronflement de la machine. Un peu de répit, quand nous avons franchi la crête des Béni-Chougran. Mais la descente n'est pas longue.

et il faut bientôt remonter de plus belle. La voie fait des détours, de véritables lacets, et elle gravit des pentes de plus en plus rapides, monte depuis des heures, monte toujours. Enfin, les hauteurs de Saïda sont dépassées ; nous roulons maintenant sur un immense plateau, d'une étendue sans borne. Le souffle de la locomotive s'est apaisé ; le train glisse, et fait si peu de bruit, qu'on se sent prêt à s'endormir.

Un arrêt brusque nous sort de la douce torpeur qui nous envahissait. Qu'y a-t-il pour nous faire stopper ainsi, loin des stations, en pleine lande ? — La machine disparait dans une nuée de vapeur ; un de ses tuyaux vient de crever. Nous sommes en panne.

Il est environ trois heures du matin. La bourgade la plus rapprochée n'est pas à moins de quarante kilomètres. Si le train était muni de l'appareil nécessaire pour se mettre en communication avec les fils télégraphiques qui longent la voie, on pourrait prévenir, demander du secours à la gare voisine, dire que nous sommes ici, arrêtés, dans l'impossibilité de faire un tour de roue. Mais les accidents de ce

genre ne sont pas prévus, paraît-il, sur notre petit chemin de fer.

La lune est dans son plein et brille d'un magnifique éclat. Il fait froid. Nous avons atteint une altitude de douze cents mètres. Un vent assez vif fouette en rafale l'immense plaine. Les derniers jets de vapeur se sont échappés de la machine, et, en se condensant sur les voitures, ont couvert le train de givre. L'eau s'est gelée ; des chandelles de glace pendent au marchepied des wagons. Nos costumes d'été nous paraissent légers !...

Combien de temps allons-nous rester ici ? Nous ne pouvons pas attendre le prochain train qui ne passera que dans douze heures. Un homme part pour le poste télégraphique le plus proche, à 15 kilomètres ; il demandera à Saïda une machine de secours.

Le vent continue à souffler par bourrasques et fait vibrer les fils du télégraphe. Le haut plateau, sur lequel nous sommes, semble infini ; on n'aperçoit à perte de vue ni un arbre, ni un rocher, ni une dune. C'est la plaine nue, sans relief, incolore à cette heure de la nuit, malgré les clairs rayons de la pleine lune. Et le vent,

que rien n'amortit, qu'aucun obstacle ne retarde, fait résonner comme des harpes les fils du télégraphe, chante, en passant au dessus de nous, la chanson plaintive des steppes.

Des feux s'allument tout le long du train. Les militaires, qui voyagent avec nous, arrachent des plantes sauvages et les font brûler. Autour des feux, des groupes de légionnaires et de tirailleurs se forment. A chaque coup de vent, la flamme monte dans les petits bûchers de broussailles, éclaire les figures et dessine sur le sol de longues ombres. Il s'échappe de tous ces brasiers une délicieuse odeur de plantes aromatiques. Les touffes d'herbe sur lesquelles nous marchons parfument l'air.

L'aube tarde bien à venir. Voilà près de deux heures que nous sommes en détresse sur le haut plateau de l'Atlas. Le vent fraîchit encore ; nous commençons à grelotter.

Les conversations deviennent plus rares ; nous sommes serrés près des feux odorants, presque engourdis, bercés par le chant monotone du réseau télégraphique.

Mais le ciel a blanchi vers l'Orient ; une clarté monte rapidement et le globe rouge du soleil apparaît. Sur ces vastes steppes de

l'Afrique, le jour vient tout d'un coup, sans transition. La plaine s'est colorée ; mais quelle couleur grise et triste ! une couleur de plantes mortes. Nous voyons maintenant les touffes d'herbe que nous foulions et qui alimentaient nos feux : c'est du thym grillé par le soleil, desséché et sans vie. Jusqu'au fond de l'horizon, le sol est tout semé de ces pauvres petites touffes de thym. Même dans la saison des pluies, quand poussent des tiges nouvelles, leur feuillage est si cendré que la terre doit sembler nue. Un parfum s'en exhale qu'emporte le vent et qui va se perdre très loin dans le désert.

Le soleil commence à réchauffer l'immense solitude ; nous laissons s'éteindre nos feux. Il faut que ce pays soit bien inhospitalier, avec ses nuits glacées et ses après midi torrides : nul essai de culture ; pas un vol d'oiseau dans le ciel. L'eau manque à ces hauteurs, et sans eau rien ne vit.

Les heures passent et nous attendons toujours. Les rails s'étendent en droite ligne à une si grande distance qu'on dirait qu'ils finissent par se toucher. Nous fixons nos regards sur ce point extrême, dans la direction de Saïda,

espérant y voir bientôt apparaître une aigrette de fumée. Mais la locomotive ne vient pas.

Il fait chaud maintenant et le vent s'est calmé. Du côté du midi, une légère vapeur flotte sur le sol. Le secours nous arriverait-il du Kreider? La vapeur s'étend, rase la terre, transparente et miroitante comme de l'eau. Ce n'est pas de la fumée. Elle se répand, gagne une partie de l'horizon; on croirait qu'un fleuve envahit peu à peu le désert. Nous distinguons ses rives, ses îlots boisés, la forêt qui le borde. Le mirage! le mirage!... Tout le monde est debout, les yeux tournés vers la merveilleuse apparition. Les arbres ont des frissons, des reflets et des ombres. L'eau n'est pas très loin de nous; elle se meut; il semble qu'en peu de temps on pourrait aller jusqu'à elle. Mais voilà que la nappe liquide court vers la gauche, entraînant ses frondaisons. Les îlots se rejoignent, ne font plus qu'une grande île qui se soude à la terre. Le vent a soufflé de nouveau, chassé les eaux devant lui, renversé les mouvantes forêts et anéanti en quelques instants ce paysage de rêve. Et maintenant, le steppe est redevenu aride et monotone sous ses mai-

gres touffes de thym, et les rafales arrachent aux poteaux et aux fils de la ligne des gémissements aigus.

A dix heures, un point noir est signalé à l'horizon, du côté de Saïda. C'est bien de la fumée, cette fois. Les cuivres de la machine brillent enfin au soleil. Chacun reprend sa place. La locomotive est attachée au train et va nous pousser jusqu'à la prochaine station.

Nous courons à travers le steppe gris.

Des brins d'alfa se mêlent aux touffes de thym et verdissent un peu la plaine. Un homme noir a passé, venant d'un gourbi isolé. Il y a, par ici, quelques carreaux de culture. La terre moins stérile se couvre d'alfa. Nous descendons. Un cirque de falaises blanches se dessine au loin, entoure une immense cuvette, plus blanche encore que sa ceinture de rochers. Le sol éblouissant scintille. Est-ce un mirage? Nous voyons des arbres, de grands massifs de verdure, des maisons sur le bord d'une nappe liquide. Nous croyons à un mensonge des yeux. C'est bien un lac salé qui occupait toute cette dépression du plateau; mais l'eau s'est évaporée, laissant sur le sable

un lit de cristaux de sel. Les arbres sont de vrais arbres et les maisons de vraies maisons ; nous arrivons, en effet, au poste militaire du Kreider.

Le train s'arrête devant une gare fortifiée. La caserne est auprès ; sur une butte, une autre caserne domine l'étendue blanche. Par les soins des soldats, une petite oasis s'est formée autour de ces constructions récentes; des peupliers d'Italie et des acacias trouvent dans les couches profondes du sable une fraîcheur qui les fait vivre. Quelques pieds d'alfa, que broutent des chameaux, tapissent misérablement les dunes. Partout ailleurs, c'est le désert aveuglant, un mélange de sable fin et de sel.

A la sortie des chotts du Kreider. le steppe reparait, aussi vaste qu'avant, plus sec encore et plus désolé. De grands nuages de sable le parcourent, vont s'abattre sur des dunes, y dessinent de longues stries qui s'effacent et se reforment sans cesse. Nous croyions en avoir fini avec la région des chotts, et voilà que l'ancien lac enfonçait une de ses queues jusqu'ici ; nous roulons de nouveau sur des paillettes de sel.

Depuis notre panne de la nuit, le train n'a plus sa marche régulière. Obligé de laisser passer les trains qui montent, il s'aiguille sur les voies de garage et attend. A Bouk-Guetoub, nous attendons pendant plus d'une heure le train qui vient d'Aïn-Sefra. Un bivouac de chasseurs d'Afrique s'est installé derrière la gare fortifiée : les chevaux sont attachés à la corde, les sabres et les mousquetons disposés en faisceaux ; les hommes viennent de manger leur soupe. Cette petite troupe est l'avant-garde d'un escadron qui fait route vers Mascara. La sentinelle a signalé un vol de poussière très lointain, comme une traînée de fumée. La colonne est en vue. Un mouvement se produit autour de cette gare de Bouk-Guetoub où chacun veut assister à l'arrivée des chasseurs. Notre train s'est vidé. Spahis indigènes aux larges burnous rouges, sous-officiers des compagnies de discipline, soldats de la légion étrangère, Arabes en manteaux blancs se groupent sur une butte ; le général, son officier d'ordonnance et le commandant de l'avant-garde sont au premier rang. Dans un nuage de sable, au trot de ses chevaux, l'escadron approche rapidement. Nous distinguons déjà la couleur des

costumes, les pantalons rouges et les vestes bleues. Les cavaliers ont ralenti leur allure et mis le sabre au clair, les trompettes sonnent et la troupe défile devant son général.

Cette scène militaire, banale peut-être en elle-même, avait un bel air de fierté et de grandeur dans le cadre immense et le décor inoubliable où elle se déroulait.

La voie est libre ; nous repartons à travers le steppe. De petites plantes grises dont la feuille est dentelée comme celle des immortelles, se mêlent aux touffes vertes de l'alfa. Le thym a disparu. Des troupeaux de chameaux paissent dans le désert. Ils nous regardent passer avec indifférence; les jeunes, seuls, semblent effarouchés. Pauvres bêtes, habituées aux longues tâches, elles ne se révoltent jamais; elles s'agenouillent devant l'homme, pour lui permettre de les charger plus aisément ; elles sont patientes et douces. Leurs yeux ont un reflet de soumission héréditaire. Dans ce pays du fatalisme, on dirait qu'elles obéissent à la loi commune.

D'où viennent tous ces chameaux qui broutent en liberté les pousses d'alfa et les petites

feuilles grises ressemblant à des immortelles. Aucun berger ne les garde et je n'aperçois pas un gourbi sur les montagnes. Autour du steppe vert, s'étend un steppe jaune, un désert de sable, et plus loin, une ceinture de montagnes abruptes, déchiquetées, ravinées du sommet à la base. Les chameaux ne s'égarent pas sur ces espaces incultes ; ils ne quitteront la lande herbeuse qu'au jour où l'on viendra les prendre pour quelque caravane lointaine.

Depuis plus de douze heures, nous sommes sur le haut plateau de l'Atlas ; quand commencerons-nous la descente vers le Sahara ? Le cirque des montagnes nous serre de plus près ; il est taillé à pic, en arêtes vives, comme par éclats. Toute la terre en a été emportée par les orages. Le roc se montre à nu, sans une brèche. Nous contournons sur un lit de sable d'or cette muraille infranchissable, et nous voyons s'ouvrir une nouvelle plaine, et puis une autre barrière de rochers abruptes se dresser devant nous. Que cette sortie du plateau est tourmentée !

Mais voici, au pied d'une grande dune jaune, des lignes de peupliers d'Italie, des allées de platanes, un village arabe qu'abritent des pal-

miers ; et, plus bas, des casernes, de vastes constructions de style mauresque, toutes neuves, sur lesquelles flotte le drapeau tricolore. C'est Aïn-Sefra, le poste militaire le plus important de l'Extrême-Sud Oranais.

Il nous reste un dernier coup de collier à donner, un col à franchir, et nous prendrons la descente. Nous sommes à onze cents mètres d'altitude, quand la voie se jette, par un brusque détour, sur la pente de la montagne des Ksour.

Rien de ce que nous avons vu jusqu'à présent, ne peut donner une idée de la désolation du pays. Les montagnes sont des éboulis de rochers roussis par le soleil ; le sable est calciné. Dans les fentes, dans les creux, dans les replis du sol, il n'y a pas une pincée de terre ; l'Oued Sefra a tout entraîné, tout déchaussé, tout bouleversé. L'Oued Sefra qui est presque toujours à sec, déborde une fois tous les ans. Alors il devient terrible, s'étend comme un large fleuve, se précipite comme un torrent, inonde les vallées, roule des blocs de rochers, emporte des pans entiers de la montagne. Il n'a pas de lit déterminé ; il passe où il peut, ren-

verse les obstacles et ne laisse après lui qu'un affreux chaos. C'est ce chaos que nous suivons, traversant des cirques qui s'écroulent, coupant des éperons plus disjoints que de vieux brise-lames, nous faufilant dans des crevasses menaçantes. Une ruine de la nature. Entre les dents de pierre et les arêtes calcaires qui surgissent de toutes parts, des buttes de sable rouge se sont formées et ont pris les formes les plus bizarres ; on dirait des tentes de Bédouins, des pains de sucre, des pyramides, des remparts crénelés. Les crêtes qui nous environnent sont invariablement taillées et disposées comme des côtes nues ; il ne reste que le squelette de ces montagnes. Depuis cinq mois, l'Oued Sefra est desséché ; les petites herbes qui avaient poussé sur ses rives ont péri. Nous sommes dans un paysage mort.

La nuit commence à venir. Un ravin se creuse plus profond, entre les échines raboteuses et les rocs éboulés. Il est encore humide. Des eaux souterraines y émergent, arrosent le pied de quelques palmiers et font fleurir des lauriers roses. On sent une agréable fraîcheur. Les palmiers sont plus épais et plus verts ; la

vallée élargie en est tapissée; des plates-bandes d'orge les entourent. Sur un mamelon isolé, de l'autre côté de l'oasis, une kouba blanche semble sortir de cette mer de verdure. Car la palmeraie s'étend maintenant assez loin, suit le cours d'eau, descend avec lui entre les murs de boue desséchée.

Et voilà un village sombre, à moitié caché par les grands dattiers, le village arabe de Moghraz, dont les maisons sont faites de boue pétrie. Des enfants gambadent en voyant passer le train ; sur les terrasses, quelques indigènes accroupis demeurent immobiles. Ces cases en terre, toutes pareilles, toutes basses, sans une fenêtre, sans une porte apparente, sont donc habitées ? Le village a l'air misérable et ruiné. Dans la nuit qui tombe, il prend l'aspect d'une nécropole.

Les palmiers s'espacent, deviennent plus chétifs et disparaissent. Le ruisseau qui les faisait vivre a été bu par le sol.

Nous nous enfonçons dans le désert. Les collines rocheuses s'ouvrent devant nous, vont se perdre au loin. Une nappe de sable gris ondule à l'infini. Il est tard quand nous arrivons au but de ce long voyage, à Beni-Ounif, le

dernier grand poste militaire de l'Extrême-Sud, un des plus voisins de la frontière marocaine.



BENI-OUNIF

VIII

BENI-OUNIF

A mon arrivée à Beni-Ounif, au milieu de la nuit, avant le lever de la lune, je n'avais vu que le sable dans lequel j'enfonçais jusqu'à la cheville. Pas de sortie à cette gare, ou plutôt pas de barrière ; la sortie est partout. Et sur les indications qui m'avaient été données, j'avais marché assez longtemps dans le sable, un peu au hasard, à la recherche du seul hôtel de l'endroit.

C'est une construction d'aspect oriental, un grand mur flanqué de tours et percé d'une porte que surmonte une coupole. On nous installe, mes deux amis et moi, dans de vastes chambres, au rez-de-chaussée, meublées d'un petit lit en fer, d'une chaise et d'une table. Nous avons le sol battu sous les pieds, et des plan-

ches au naturel pour plafond. Mais les murs sont blancs, la literie est propre ; n'est-ce pas l'essentiel et tout le confort désirable en ce lieu perdu dans le désert ?

De bonne heure, j'étais debout ; il faut mettre à profit la fraîcheur relative du matin. Je m'aperçus bientôt que je n'avais pas été seul dans ma chambre : un scorpion s'y promenait familièrement. J'eus tout le loisir de l'observer et je vis qu'il se dirigeait vers la porte. Il cherchait une fente pour passer. Je lui ouvris la porte toute grande, n'ayant aucune envie de contrarier son goût pour le plein air. Il disparut et je sortis après lui.

Sous les premiers rayons du soleil, le sable était déjà éblouissant. Je me trouvai sur une place entourée de rares maisons très basses, très blanches, à laquelle aboutissent deux larges rues bordées elles aussi de quelques petites maisons. L'éclat du sol et du ciel, l'éclat des murs blancs contribuent, avec le peu de hauteur des logis, à donner aux rues et à la place des proportions exagérées. Toutes ces constructions sont neuves, et l'*Hôtel du Sahara* avec son dôme, ses tours et ses découpures en

forme de créneaux arabes, en est la plus grandiose. Il est accosté d'un entrepôt, bâti dans le même style, qui le prolonge démesurément et lui donne l'air d'une forteresse mauresque. Des cafés, des magasins de tissus, d'épicerie, de tabac, tous les débits divers que nécessite une agglomération militaire, occupent les petites maisons européennes allignées le long des avenues. Cette bourgade moderne, dont le commerce est assez florissant, pourrait contenir dans un espace très restreint, serait à l'aise, il me semble, sur la place même où nous nous trouvons.

La gare, d'où nous sommes sortis à tatons pendant la nuit, est plus loin, en dehors du village. Comme toutes celles que nous avons vues depuis Le Kreider, elle est blindée et pourvue de petits observatoires à l'épreuve des balles. Les bâtiments militaires sont entourés de murailles, ont une importance considérable; des détachements de chasseurs, de spahis, de légionnaires, de tirailleurs et une compagnie du train des équipages y sont logés. C'est cette garnison qui fait la relève des postes échelonnés sur la frontière du Maroc, qui est chargée de maintenir la population belliqueuse de Figuig

et d'arrêter les incursions des Berabers. A un kilomètre de la redoute, au milieu des palmiers, le drapeau tricolore flotte sur le bureau arabe.

Nous avons atteint le dernier centre français de l'Extrême-Sud Oranais.Plus bas, ce ne sont que des Ksour, perchés sur des dunes et des rochers, des fortins gardés par quelques soldats qui protègent les convois et assurent les communications entre Fendi et Taghit. Il y a peu de mois, Beni-Ounif était le point le plus avancé sur lequel s'exerçaient efficacement notre influence et notre autorité. De là, partit, il y a deux ans et demi, l'expédition qui réduisit Figuig et mit le terme aux déprédations que commettaient ses habitants sur notre territoire. Maintenant, la vallée de la Zousfana est surveillée ; des détachements de la garnison de Beni-Ounif y font respecter notre drapeau.

Quelques cavaliers du bureau arabe partent en reconnaissance ; ils vont suivre cette vallée naguère si dangereuse de la Zousfana, jusqu'au poste voisin de Fendi. Leur mousqueton est pendu au pommeau de la selle, à portée de la main. Ils ont le teint bronzé, presque noir. Leurs chevaux à longue queue et à longue cri-

nière, sautillent, trottent légèrement, sont prêts à prendre le galop au premier signal. Ces hommes sont des soldats énergiques, des mercenaires recrutés dans les tribus fidèles, qui vivent librement sous la tente, avec leur famille, dans le voisinage du bureau arabe, et répondent à toute heure à l'appel de nos trompettes. Quelle superbe tenue, à cheval, sous les plis flottants de leur long burnous; leur belle taille est haussée par le klah qui couvre leur tête. Ils s'éloignent en peloton pressé, sur le sable blanc, font s'envoler de petits nuages de poussière; et eux-mêmes, tant leur allure est douce et rapide, ne semblent-ils pas quelque chose qui prend son vol vers le désert?

Nous l'avons devant nous, le désert de sable, enserré d'abord entre les montagnes du Maroc et les derniers contreforts de l'Atlas oranais, s'élargissant plus loin et s'étendant à l'infini.

Après avoir remis à l'autorité militaire les lettres de recommandation dont nous étions porteurs, nous nous dirigeons vers le bureau arabe qui doit nous donner une escorte pour l'excursion projetée à Figuig. La distance qui sépare la redoute du bureau n'est pas longue,

mais le soleil est si brûlant que nous avons hâte d'atteindre l'orée de l'oasis. Le lit desséché d'un affluent de la Zousfana se creuse dans le sol, et, aussitôt, les palmiers se montrent ; nous pouvons, sous leur ombre, gravir la côte opposée du ravin. Ce rideau de verdure n'est qu'une bande détachée de l'oasis ; il cache les murs en terre rousse du vieux village de Beni-Ounif. Nous voilà de nouveau en pleine lumière.

Rien de plus inattendu que la vue de ce ksar, à demi ruiné, dont les murailles en boue, effritées, amincies par les orages, sont lézardées et éventrées. Quelques portes basses, pareilles à des bouches d'aqueduc, sont percées de distance en distance, et laissent apercevoir des couloirs sombres qui sont les ruelles de ce misérable village. Est-il encore habité ? Nous foulons un sol inculte, raboteux, remué et semé d'une myriade de pierres plates de forme triangulaire, à demi enfoncées dans la terre, la pointe en haut. C'est le cimetière arabe de Beni-Ounif ; et toutes ces pierres, taillées et orientées de la même façon, blanches comme le sol d'où elles sortent, indiquent l'emplacement des tombes. Aucun arbre, aucune fleur, aucune inscription ;

rien qui rappelle le mort, qui permette de retrouver, parmi tant d'autres semblables, une sépulture chère. Les petites pierres pointues ne sont même pas alignées ; on les croirait placées au hazard, ici en groupe, là isolées, deux pour chaque tombe, la plus grande à la tête et la plus petite aux pieds, toutes regardant l'Orient. Quelques rares sépultures sont maçonnées à dos d'âne et recouvertes d'un épais enduit en chaux ; on a enseveli là un caïd ou un personnage riche.

Le champ de mort est si vaste, devant le pauvre village en ruines, que nous nous demandons s'il reste des vivants dans ces murailles de terre brunie. Mais voilà que, par une des portes basses, un Arabe sort en se courbant. Dans un des couloirs obscurs, nous apercevons des fantômes blancs. La ruche, que nous croyions abandonnée, n'est pas vide ; des familles y vivent du produit de leurs dattiers et de leurs maigres carreaux d'orge.

Combien plus animé est le camp des cavaliers du Maghzen, à l'autre bout du cimetière, près du bureau arabe. Leurs tentes, brunes ou rayées de brun et de blanc, sont dressées sous

de hauts palmiers. Des chevaux piaffent et hennissent. De beaux hommes astiquent leurs fourniments. Autour des feux, des femmes noires font cuire de la farine d'orge à l'étuvée. Des enfants, la poitrine et les pieds nus, viennent à nous en courant. On croirait voir une peuplade guerrière.

C'est dans ce camp que nous prendrons des montures et une escorte pour notre excursion de demain à Figuig.



L'OASIS DE FIGUIG



IX

L'OASIS DE FIGUIG

La plaine de sable où nous avions vu flotter les burnous blancs des Moghrasni, nous la traversons à notre tour, à l'heure fraîche du matin et les sabots de nos chevaux font lever de petits nuages de poussière. Nous allons vers la montagne rocheuse qui marque la frontière algérienne. Dans la chaîne qui descend le long de l'empire chérifien, cette montagne dénudée est comme un anneau détaché, coupée au Nord par le col de Zénaga et au Midi par celui de la Juive. Notre guide veut nous faire entrer dans le Maroc par le col de la Juive et nous ramener en terre française par le col de Zénaga, plus ombreux, et dont la traversée sera moins pénible sous le coup du soleil de l'après-midi.

Il n'y a pas de chemin frayé dans le désert

de Beni-Ounif. Nous suivons des pistes que le vent recouvre de sable et que le vent balaye, que les chameaux, les chevaux et les ânes fréquentent depuis des siècles, et que nos cavaliers d'escorte connaissent assez bien pour ne pas les perdre même pendant la nuit.

Et voici justement que nous faisons des rencontres sur la piste du col de la Juive. Des groupes de piétons, la tête pliée dans l'araquïa ou la kabouche, les pans de leur burnous rejetés sur l'épaule, les pieds nus, s'en vont à la bourgade française pour faire quelques emplettes. Deux par deux sur de petits mulets, des juifs marocains portent aux boutiquiers de Beni-Ounif des marchandises fabriquées à El-Abid. Un jeune couple, monté aussi sur un mulet, passe à côté de nous. La femme a le visage découvert ; elle est parée de ses plus brillants habits et de tous ses bijoux. Ce sont encore des juifs marocains, me dit le guide ; quoique riches, ils voyagent à dos de mulet· parce que, dans la région de Figuig, il n'est pas permis aux juifs d'avoir des chevaux.

Le sol devient rocailleux ; des torrents d'eau l'ont lavé et en ont emporté le sable et la terre. Dans ses crues rapides, la Zousfana déborde

jusqu'ici ; fleuve magnifique, sauvage, redoutable, aux flots dorés et rugissants, il a l'impétuosité et la couleur des fauves. Son lit est sec aujourd'hui, jonché de pierres roulées que calcine le soleil. De chétifs lauriers roses, privés d'humidité depuis six mois, se flétrissent sur ses rives. On a hâte de sortir de ce désert pétré, de ces talus de roches éboulées où les petits chevaux arabes marchent lentement et où les mules trébuchent.

Nous gravissons quelques vallonnements et atteignons bientôt les premiers palmiers du col de la Juive. Ils sont clairsemés et souffreteux, trop loin des sources et à une trop grande altitude pour recevoir une part d'eau suffisante. Mais à peine arrivés sur le revers marocain de la montagne, nous voyons s'étaler au loin la nappe verte, infinie, de l'oasis de Figuig. Ce sont d'abord des bosquets isolés, et puis des champs incultes, boursoufflés, mamelonnés, une plaine qui semble avoir été secouée violemment et s'être figée tout d'un coup pendant une de ses convulsions. Des palmiers gigantesques et des massifs de palmiers nains jalonnent les ravins et les moindres dépressions du sol. Au

fond de la plaine, sur un escarpement tapissé de verdure, s'étend l'oasis qui cache les sept bourgades, Hammam-Foukani, Hammam-Tahtani, Ouled-Sliman, El-Maïze, Oudaghir, El-Abid et Zénaga, dont l'ensemble forme le district de Figuig. On aperçoit sous les palmes des tâches rousses qui sont des maisons d'Oudaghir; au bord du plateau des sortes de troncs de colonnes trapues et courtes, du même ton roussi, qui sont des tours du rempart ; et, plus près, au pied de l'escarpement, ces lignes brunes qui paraissent envelopper concentriquement toute l'oasis, la seconde munie de tours rondes, c'est la double enceinte de la mystérieuse cité marocaine.

N'y entrait pas qui voulait, naguère. Insoumises à l'autorité du sultan, les sept bourgades guerroyaient assez souvent entre elles, s'insurgeaient contre leur pacha, mais s'unissaient quand il fallait tomber à l'improviste sur un de nos convois ou détrousser une caravane. Il y a deux ans et demi, le gouverneur d'Alger et les officiers de sa suite s'étaient arrêtés à l'endroit où nous sommes, à mi-chemin entre les deux cols, et contemplaient le singulier paysage qui se déploie devant nos yeux, lorsqu'ils essuyè-

rent la fusillade des Figuigiens. Il fallut une expédition commandée par le général O'Connor pour venir à bout de la place.

Des indigènes passent à côté de nous ; quelques-uns ont leur fusil en bandoulière ; ils vont à leurs champs de palmiers pour en surveiller l'irrigation. Ce sont de beaux hommes, élancés et vigoureux. Leur regard n'a rien d'hostile. Ils nous saluent en élevant la main vers le front.

Nous approchons de la première enceinte que nous franchissons par une porte, ouverte comme une brèche dans la muraille de terre ; car ces fortifications sont entièrement construites en boue séchée au soleil. La seconde ligne, que nous trouvons bientôt, plus haute et plus épaisse, est appuyée, tous les deux cents mètres, par une tour ronde, bâtie en terre pétrie de même que la muraille.

Nous sommes toujours dans la plaine ; et maintenant cette plaine est découpée en une foule de rectangles, tracés à côté les uns des autres, séparés et bordés par des arêtes en terre glaise. Chacun de ces rectangles, qui n'a pas plus de quatre mètres de largeur sur dix de

longueur environ, est un champ d'orge, de fèves, de carottes ou d'oignons. Plusieurs fois par semaine, l'eau de Zénaga y est conduite par des aqueducs, les submerge, et, retenue par les bordures en terre, s'y imbibe lentement. Que de peine et que de temps, pour si peu de profit ! Les carreaux sont tout petits et les orges sont courtes ; mais le Marocain est sobre, la peine ne lui coûte rien et le temps ne se compte pas. Il n'y a pas un pouce de terrain perdu dans cette zone qui s'étend entre la deuxième enceinte et le pied de l'escarpement ; tous les rectangles se touchent, tous ont la même dimension exiguë, parce que tous ont une part égale dans la distribution des eaux. On dirait un damier ou plutôt un tapis quadrillé où sont juxtaposés les différents tons du vert : le vert cendré des fèves, le vert franc et vif des feuilles de carotte, le vert argenté des orges coupées. On serait étonné de la petitesse de ces champs de culture, si l'on ne savait combien l'arrosage leur est ménagé.

Le sentier qui nous mène sur le plateau est bien rude et bien chaud, malgré l'ombre des figuiers dont les branches font un berceau sur nos têtes. Encore quelques petits champs d'orge

bordés d'ourlets en terre, où des indigènes sont occupés à la moisson ; et nous entrons dans un étroit couloir, entre les murs en boue pétrie qui enferment les jardins de Figuig. Il y faut passer à la file indienne, le chef de l'escorte en avant, suivi de notre guide ; nous après, et deux cavaliers du Maghzen en queue. Les murs sont si rapprochés que nos genoux s'y frottent, et si hauts que nos yeux ne peuvent voir par delà. Un Marocain, que nous rencontrons, est obligé de s'enfoncer dans un coin pour laisser la voie libre. Ces jardins doivent être des fouillis de verdure, des vergers luxuriants, à en juger par les rameaux de grenadiers, d'abricotiers et d'orangers, qui débordent sur le petit chemin et le recouvrent. Au dessus de toutes ces branches entremêlées, chargées de fruits et de fleurs, montent les grands dattiers dont les palmes se recourbent sur nous.

Nous avançons, et les murailles rousses nous enserrent toujours ; les enclos succèdent aux enclos. Enfin la vive lumière reparait. Un terrain crayeux, semé de pierres blanches, absolument nu, pareil aux steppes de Beni-Ounif, s'étend de toute part. C'est le centre du plateau de Figuig, un petit désert au milieu de

la palmeraie. Sur le point le plus élevé, auprès de la kouba d'un grand marabout, est la caserne des soldats de l'amel. L'autre côté de l'immense place est fermé par la muraille d'Oudaghir.

A cette heure, déjà chaude, le plateau est une solitude. En approchant de l'unique porte percée dans la muraille en terre, nous trouvons des petites pierres plantées dans le sol qui indiquent les places des sépultures. Le cimetière d'Oudaghir est là, hors des murs, sans autres monuments que quelques mausolées plats en chaux ou quelques koubas minuscules à peine plus grosses que des œufs d'autruche. Nous marchons au milieu des pierres plantées en désordre. Aucun chemin n'est tracé dans cette nécropole.

Non loin de la porte, au pied de l'enceinte, trois tentes en poil de chameaux sont alignées. Des chiens rodent autour. Les roumis ne peuvent pas s'en approcher. C'est le gîte des femmes qui se montrent sans voile aux musulmans. Leur présence dans la ville n'est pas tolérée. De quelle tribu viennent-elles? A quelle misère sont-elles vouées ? Le soir, à la tombée

L'ENTRÉE D'OUDAGHIR

de la nuit, des Marocains, drapés dans les plis blancs de leurs burnous, traversent les rangées de petites pierres sépulcrales et vont jusqu'à ces tentes honteuses où brûle une lampe qui jette une lueur vague sur le cimetière.

Dès que nous avons franchi la porte d'Oudaghir, nos cavaliers prennent leur mousqueton à la main. Nous sommes sous la protection de l'autorité militaire ; il peut être bon de le faire voir. L'amel, qui est le plus haut fonctionnaire du sultan à Figuig, a son habitation sur une place, à l'entrée du bourg ; pauvre kasba en terre pétrie comme toutes les maisons du district, et qui ne se distingue que par l'auvent de sa porte. Au bruit des pas de nos chevaux, la garde de l'amel est sortie ; les hommes se sont alignés derrière les faisceaux de leurs fusils et nous ont fait le salut militaire. Habillés à la turque et coiffés du fez, pieds et jambes nus, ils ne manquaient pas d'allure, ces soldats du Maroc, en parade devant leur poste, dans la lumière éblouissante et la reverbération du sol crayeux.

Il faut reprendre l'ordre par file pour nous engager dans les rues. Celle que nous suivons

est la principale, la grande artère d'Oudaghir. Nous sommes entre deux murs de terre brune qui se continuent toujours, sans séparation, sans intervalle, sans une fenêtre. Et presque partout la rue est couverte. Le soleil y pénètre de loin en loin et l'éclaire. Dans ce tunnel, s'ouvrent à droite et à gauche des galeries basses, obscures, qui conduisent aux portes des maisons. Car nous sommes au milieu des maisons ; nous passons sous des chambres : derrière les murs qui bordent la voie sont les habitations des Figuigiens, leurs cours ensoleillées, leurs patios ornés de colonnes et de fleurs.

Cette rue, en partie souterraine, est encombrée de monde, de gens couchés les jambes étendues, d'autres assis sur leurs talons. Les banquettes en terre, appliquées aux murs, sont garnies de flâneurs. Aux endroits les mieux éclairés, des boutiques creusées dans l'épaisseur des murailles, très petites, peu profondes et assez élevées au dessus du sol, sont occupées par des selliers, des cordonniers, des tailleurs, des armuriers, des marchands de comestibles. Des indigènes circulent parmi les groupes, s'arrêtent devant les boutiques. Tous sont invariablement vêtus de blanc, et presque

tous ont les pieds et les jambes nus. Ce sont de beaux hommes, à la peau basanée, de haute taille, très résistants et capables de grands efforts. Les femmes et les jeunes filles ne sortent pas ; mais que de fillettes, que de petits enfants qui nous regardent passer avec de grands yeux noirs ébahis. Sont-ils drôles, les garçons, avec la queue de cheveux qui se dresse au haut de leur tête rasée ; et les fillettes, déjà tatouées et peintes, qui balancent sur leurs épaules des tresses grasses dans lesquelles pendent de lourds anneaux d'argent.

Nos chevaux s'avancent au milieu de cette foule, et j'ai peur que leurs sabots se posent sur quelque pied ou quelque jambe, tant les indigènes, couchés à terre, sont indolents et peu empressés à faire un mouvement pour se garer. Notre passage n'éveille en eux aucune curiosité. On croirait qu'ils affectent de ne pas nous voir. Mais les enfants font cercle autour de nous ; ils sautent et courent. Leurs gandouras et leurs robes en tissus légers, aux couleurs vives, glissent sur leurs épaules, découvrant la poitrine et les bras. Ils nous accompagnent, joyeux et bruyants, dans l'espoir d'attraper quelques sous.

Un sellier s'est levé à notre approche et, quittant sa petite boutique, vient parler à notre guide. Il le connait, est reçu chez lui à Beni-Ounif, et, pour lui faire honneur, veut nous offrir le thé. Malheureusement, le temps nous presse ; nous nous excusons de ne pouvoir accepter l'invitation, et nous continuons notre chemin, précédés et suivis par la bande des gamins aux vêtements multicolores.

Les boutiques sont plus nombreuses dans les parties claires de la rue. Le quartier paraît moins pauvre. Des portes à arc outrepassé ont des montants ornés de moulures. Nous sommes au cœur de l'étrange ville.

Voici la place sur laquelle l'amel rend la justice, devant un portique de style mauresque, badigeonné en jaune. Une affreuse puanteur s'exhale d'un trou béant au milieu de cette place : c'est l'égout collecteur d'Oudaghir où viennent se réunir les eaux qui lavent les latrines publiques. Cette bourgade en terre battue, de si misérable apparence, a des rues balayées et propres, des latrines dans lesquelles toutes les immondices sont jetées et entraînées.

Nous nous éloignons au plus vite du cloaque infect, et, par des rues tortueuses, arrivons à une autre place, plus vaste, sur laquelle se tient le marché. La foule s'entasse à l'ombre des maisons, devant les cafés. Qu'il serait curieux d'entendre les conversations, de se mêler à ces gens, de connaître leurs pensées ! Ils ne s'occupent pas de nous ; à peine nous regardent-ils. De quoi peuvent-ils parler ? Les affaires du marché n'ont pas la moindre importance ; leurs intérieurs sont si fermés qu'il n'en sort aucun bavardage ; les nouvelles de l'Etat ne viennent pas jusqu'à eux. Qu'est-ce qui peut les tenir assemblés pendant des heures autour d'une tasse de café ou d'un tas d'orge ?

Les grandes rues, tantôt couvertes et sombres, tantôt inondées de lumière, sont toujours remplies de flâneurs et de passants, et les petites ruelles qui mènent aux portes des maisons, tortueuses et obscures, sont si étroites et si basses que des piétons seuls peuvent y circuler. Des enfants grouillent dans ces couloirs ; une femme, qui portait un faix de linge, se sauve à notre vue.

La traversée d'Oudaghir est finie. Le soleil

brille de tout son éclat sur le terrain neutre qui sépare les sept bourgades de Figuig. Nous laissons derrière nous El-Maïze, El-Abid et les autres ksour qui ne sont guère différents de celui que nous venons de visiter ; et nous rentrons dans la palmeraie, vivace et verdoyante, avec ses petits jardins enfermés entre de hautes murailles en terre rousse. C'est un défilé extraordinaire sur une falaise creusée de grottes, au milieu des eaux qui coulent d'un réservoir à l'autre et bondissent comme des cascades. Des palmiers et des grenadiers sortent de tous les trous ; ils sont couchés par le vent, à moitié déracinés et n'en poussent pas moins des tiges vigoureuses, chargées de fleurs en cette saison.

Sur le bord d'un canal d'irrigation, trois hommes sont accroupis autour d'une clepsydre. L'objet dont ils surveillent le fonctionnement est des plus simples : un vase rempli d'eau dans lequel on plonge un autre vase vide percé de trous. Quand le second récipient s'est rempli, le mesureur détourne, au moyen d'une vanne, l'eau de la rigole et la dirige vers un autre quartier. L'opération se fait en présence d'un délégué de chacun des quartiers intéressés.

La clepsydre indique le temps pendant lequel l'eau doit être donnée à chaque village. Que de conflits ont éclaté à l'occasion de ces partages d'eau ! Hier encore, me disait notre guide, des voisins ont défendu leurs droits à coups de fusil.

Les sources sont abondantes, mais la palmeraie est si étendue. Sans les arrosages, aucune plante ne pourrait vivre sur le plateau. Aussi les habitants de Figuig veillent-ils avec un soin jaloux au régime des eaux. Leur système d'irrigation est des plus compliqués et des mieux ordonnés, depuis les grands réservoirs et les canaux principaux jusqu'aux moindres rigoles qui se ramifient à l'infini, portant à chaque jardin, à chaque carreau de culture, à chaque palmier, la part d'eau qui lui est nécessaire.

Nous arrivons à Zénaga, le bourg le plus peuplé du territoire de Figuig. Ici les maisons sont plus hautes et les rues plus larges qu'à Oudaghir. Même difficulté pour passer, tant il y a de gens couchés ou assis, qui ne se dérangent pas. Les portes mauresques sont peintes et ornées de fleurons. La Justice de paix a

quelque apparence de monument, avec ses arcades, ses piliers et sa terrasse.

Sur la place centrale, le guide nous invite à hâter le pas. Les musulmans, en effet, sortent de la mosquée dont nos obus ont démoli le minaret. Ils conservent cette ruine comme un ferment de haine contre nous. Une troupe de gamins nous fait cortège et nous escorte jusque sur la place extérieure. C'est là, au pied de maisons à deux étages, faites de boue pétrie et de troncs de palmiers, dont quelques-unes portent les traces du bombardement récent, que s'arrêtent les caravanes.

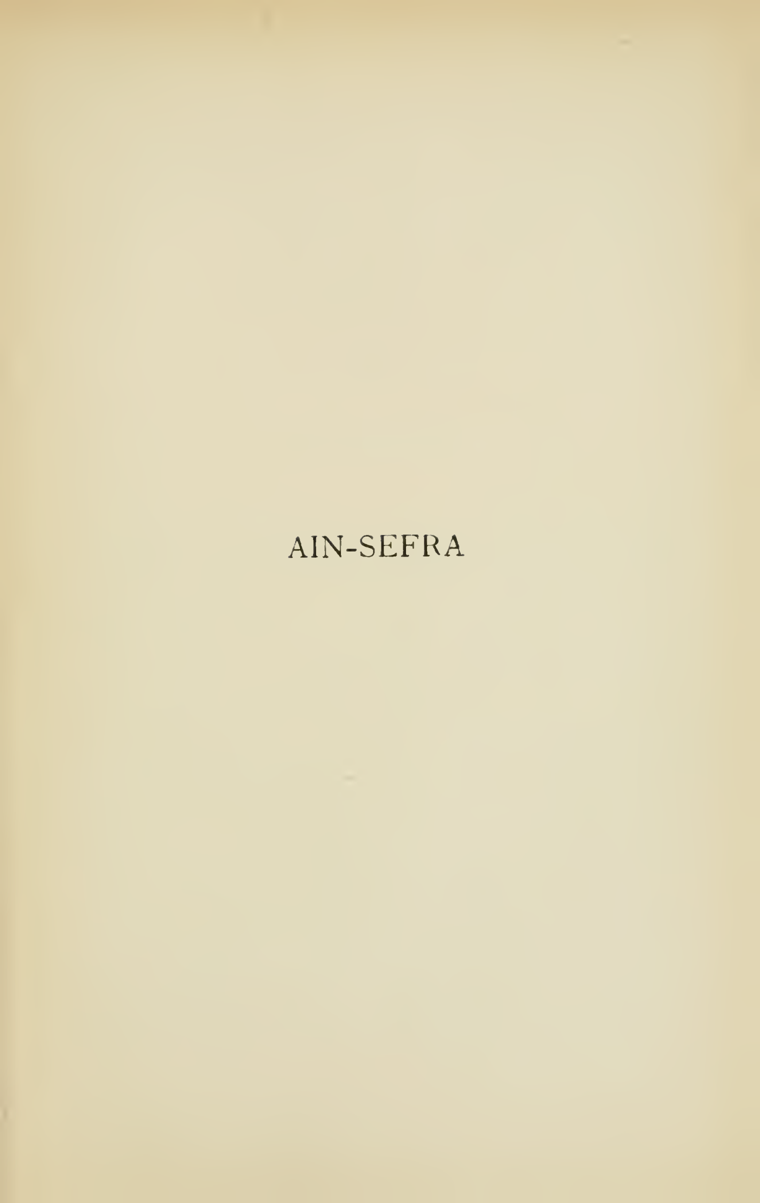
Nous sommes servis à souhait : une caravane est en partance. Les chameaux sont chargés de ballots, de paniers, de vivres, d'outres remplies d'eau pour la traversée du désert. Des carrés de mouton sont attachés sur leur dos, en plein soleil, et déjà couverts de mouches. Les conducteurs font lever leurs bêtes et se mettent en marche.

Nous partons d'un autre côté, dans la direction de la falaise, et les enfants qui nous avaient suivis, rentrent à Zénaga, la ville aux rues obscures, aux hautes maisons de terre et à la

mosquée ruinée. Nos cavaliers ont remis le mousqueton à la selle. Il faut descendre de cheval, tant le sentier est glissant. Au bas de l'escarpement, ce sont des champs d'orge, de poireaux et de carottes, en rangs réguliers, jusqu'au premier mur d'enceinte ; et puis, un terrain rocailleux que traversent les canaux d'irrigation menant l'eau à l'extrême limite de la palmeraie.

Tout le long de notre piste, sur les tertres dénudés ou près des massifs d'arbres, les indigènes ont élevé de petites pyramides avec des pierres qu'ils ont portées là pieusement pour remplir des vœux et obtenir des grâces du Prophète. Personne ne touche à ces tas de cailloux que seuls les orages dispersent.

Nous rencontrons des Figuigiens armés de leurs carabines, des nègres et des juifs qui s'en reviennent de leurs champs de palmiers ; et nous laissons bientôt derrière nous le dernier coin d'ombre, le dernier enclos du col de Zénaga. Pour regagner Beni-Ounif, après cette journée de fatigue, il nous reste encore à franchir le steppe blanc sous un soleil de feu,



AIN-SEFRA

X

AIN-SEFRA

Il faut maintenant remonter vers Oran, regagner les hauts plateaux où nous avons eu si froid, et traverser l'immense steppe déjà vu. Mais cette fois nous allons couper le voyage, car le train que nous prenons mettra trois jours pour nous conduire à Perrégaux.

Le premier arrêt est à Aïn-Sefra, dont nous avions aperçu en passant les belles casernes et les lignes d'acacias et de peupliers au pied d'une énorme dune de sable jaune. La bourgade est toute neuve, ne comprend qu'une rue et une place bordées de cafés et de boutiques à l'usage du personnel de la garnison. Elle est située sur la rive gauche de l'Oued-Sefra, qui, dans une crue soudaine, au mois d'octobre dernier, ruina la plupart des maisons et fit de nombreuses

victimes. Depuis cinq mois, il n'y a pas une goutte d'eau dans le lit de la rivière. Le quartier militaire est à l'abri des inondations, sur la rive opposée. Auprès de lui, un ksar en terre pétrie, vieux et misérable, menacé par les sables de la dune qui avancent sans cesse de son côté, se cache à moitié sous des arbres.

Tout cela ne pouvait nous retenir longtemps. Mais un des plus grands marchés de la région se tiendra demain à Aïn-Sefra. Nous restons pour y assister.

Dès cinq heures du matin, les indigènes arrivent par bandes ou isolément, poussant devant eux des chameaux chargés de gros ballots et des petits ânes qui plient sous des faix de bois mort.

Le bois est si rare dans cette contrée rocailleuse, rôtie par le soleil ou ravagée par les inondations. Il est défendu, sous des peines sévères, de couper et de mutiler les arbres vivants. Ce sont des branches sèches, des troncs roulés par les torrents, écorcés et vermoulus, que les pauvres gens vont chercher dans les lits desséchés des rivières et portent sur le marché d'Aïn-Sefra. Ils ont voyagé toute la nuit, ces

Arabes aux pieds nus, vêtus de burnous usés et jaunis ; ils sont partis de bien loin, des gourbis situés de l'autre côté de la montagne, pour vendre, — à quel prix ? — les petits tas de bois pourri qu'ils ont eu tant de peine à rassembler.

Ils viennent de plus loin encore, ceux qui portent, dans des outres noires et visqueuses, le goudron de Rétem recueilli dans le désert, et qui sert à oindre les chameaux galeux Des moutons, à queue large comme un battoir, arrivent de je ne sais quels maigres paturages et se groupent, se pressent les uns contre les autres. Il y a aussi de pauvres ânes à vendre, quelques vaches décharnées et des chèvres à longs poils fauves.

Les marchands s'installent sur le sol, déballent leurs marchandises, des tapis aux vives couleurs, des couvertures, de la laine et du poil de chameau, des cordes, des sandales, des lanières de cuir, des petits pains d'orge saupoudrés d'anis grillé, du grain, des blocs de dattes comprimées et des chapelets de piments rouges.

Ils entravent leurs chameaux et leurs ânes, et s'accroupissent auprès, attendant les acheteurs.

Déjà le soleil est brûlant sur la place du marché, qu'aucun arbre n'abrite, et la foule augmente sans cesse, débouchant de toutes les pistes. Des cavaliers sont coiffés du m'val, immense chapeau de paille blanche, tissée de raies rouges, qui jette un rond d'ombre sur leur figure basanée. Des piétons ont le fusil en bandoulière ; d'autres sont armés de la matraque. Des nègres, vêtus d'une chemise blanche, ont la tête nue ou pliée dans l'araquia. Et je me demande de quels villages cachés dans le désert peuvent sortir tous ces gens là.

Dans cette lumière ardente, le marché d'Aïn-Sefra prend une extraordinaire couleur. Les visages bronzés des Algériens paraissent roussis, et la peau des nègres reluit. Des vieux à longue barbe blanche, dans leurs capuchons et leurs burnous blancs, rappellent les statuettes enfantines qui personnifient l'hiver. Les malheureux ont des manteaux faits de pièces et de morceaux, tandis que les Juifs, qui achètent les troupeaux de moutons pour les revendre à Oran, portent des gandouras brodées de rose et de riches burnous en drap gris ou bleu. Un fou va de groupe en groupe, s'agitant et criant. De vieilles femmes, tatouées et laides, sorties des

tentes des nomades, achètent quelques provisions. On gesticule et on parle ; mais les gestes de ces hommes, sous les plis blancs de leurs amples vêtements, ne sont pas vulgaires ; et leur physionomie reste grave, même dans la discussion des intérêts. Ce vendeur de goudron de Rétem, venu à longues journées du fond du Sahara, mesure avec un gobelet sa marchandise. Ses mains sont poisseuses et son manteau fripé et troué, jauni par le temps, a de grandes taches de goudron. Des acheteurs l'entourent. Tous sont assis sur leurs talons, sans parler, comme s'ils obéissaient à un rite de leur religion ; ils regardent le liquide épais et noir qui coule de l'outre dans le gobelet, avec des reflets d'or. Que de petits tableaux originaux et pittoresques, rendus plus intéressants encore par l'étrangeté du cadre !

J'ai fait la rencontre et la connaissance d'un nègre admirable, né dans le pauvre village en terre d'Aïn-Sefra. Il parle assez bien le français pour me servir d'interprète. Je le questionne sur les habitudes locales, sur le prix et la provenance des denrées ; je le suis dans les coins les plus curieux du marché. Un Arabe vient à

nous, il tient à la main un grand lézard gris, vivant. Serrée à la gorge, la bête ne bouge pas et nous regarde avec ses yeux ronds, bien vifs.

— C'est le premier animal du pays, me dit le nègre, qui entend par là qu'il n'y en a pas de plus précieux, de plus utile à l'homme. Et, en effet, sa réputation est telle, que j'ai vu de ces grands lézards empaillés dans toutes les villes du sud de l'Algérie, sur les marchés, à l'étalage des boutiques. Les Arabes ont une sorte de culte pour lui. — C'est le plus intrépide chasseur de serpents, ajoute-t-il ; jamais une vipère n'entrera dans la maison où il est ; même après sa mort, il a le pouvoir d'éloigner les reptiles. Voilà pourquoi on le suspend dans les cases, dans les cours, dans les gourbis et sous les tentes. Il est en quelque sorte l'amulette du foyer.

Mon nègre me donne l'explication de ces petits sachets en cuir et de ces petites boîtes en métal, très plates, que beaucoup d'indigènes portent suspendues au cou et d'autres à la ceinture. Ce sont encore des amulettes: ces sachets et ces boîtes contiennent des versets du Coran écrits sur un morceau de papier par quelque saint personnage.

Nous parcourons ensemble l'unique rue de la bourgade française où la foule est empressée devant les boutiques des marchands de tissus. J'apprends que la plupart de ces soieries légères, rayées de blanc et de rose, tissées de fils d'or et d'argent, viennent des fabriques lyonnaises.

Depuis six heures du matin, les cafés maures sont achalandés. Dans des timbales de fer blanc, munies d'un long manche, les garçons font chauffer le café et le versent bouillant dans les petites tasses des consommateurs. Ceux-ci sont accroupis sur des nattes étendues dans la rue, devant les portes ; ils fument, causent solennellement et comptent le produit de leurs ventes.

J'entends dire dans les groupes que l'Aga de Tiout est en ce moment à Aïn-Sefra, et la pensée me vient aussitôt de me faire présenter à lui. L'Aga est le personnage le plus important de la région ; fils de marabout, qui a sa kouba, dans l'oasis de Tiout, marabout lui-même, vénéré comme un saint, il tient dans sa main toutes les peuplades de l'Extrême-Sud Oranais. Sa puissance et son prestige s'exercent depuis Saïda jusqu'à Timimoun. Il est dévoué à la

France ; le général Liautay n'a pas de meilleur auxiliaire.

Mon interprète nègre a tout de suite trouvé l'intermédiaire le mieux qualifié pour faire la présentation : ce sera le caïd lui-même d'Aïn-Sefra. Nous allons chez le caïd, dans le vieux kzar en terre pétrie, blotti sous les palmiers, au pied de la grande dune de sable jaune.

Oh ! le pauvre village, dont les cent soixante maisons, accolées comme des cellules d'abeilles, sont enveloppées dans une muraille en boue séchée au soleil. C'est l'image en réduction, mais combien lamentable, des bourgades de Figuig. Là aussi, il faut traverser un cimetière dont les petites pierres, sortant du sol, sont tournées vers l'Orient ; il faut passer devant les coupoles blanches des marabouts qui sont venus, en ce coin du désert, prêcher la religion de l'Islam. Les ruelles sont étroites et couvertes, presqu'obscures ; on dirait des couloirs de caves. Des odeurs d'étable sortent de ces galeries où nous ne rencontrons que des enfants presque tous les hommes s'étant rendus au marché d'Aïn-Sefra.

Le caïd est chez lui et veut bien nous accom-

pagner jusqu'à la résidence de l'Aga qui occupe une petite maison européenne près de la grande place du village français. Il entre le premier et nous attendons le résultat de sa démarche. La réponse nous est donnée par l'Aga lui-même, qui nous ouvre sa porte et vient à notre avance. Sans son riche costume algérien, nous hésiterions à voir en lui un indigène de race, un descendant des chefs d'une des plus riches tribus sahariennes. Il a la peau blanche et le teint clair, l'œil doux et la bouche souriante. Ses mains, ornées de bagues, sont potelées. Il est encore jeune et son embonpoint, à raison de sa belle stature, n'a rien de déplaisant. Il nous reçoit dans une pièce couverte de tapis, sans un meuble, et quand nous lui avons fait le compliment d'usage, que traduit notre interprète, il nous dit merci et nous fait signe d'entrer au salon. Le nègre et le caïd laissent leurs babouches à la porte.

Hélas ! cette salle de réception, tendue d'étoffes précieuses, dont le parquet disparaît sous de somptueux tapis arabes et marocains, est meublée de fauteuils, de chaises et de tables en bambou, venant tout droit des Grands Magasins du Louvre ou du Bon-Marché. Des fenêtres

à persiennes s'ouvrent sur un jardin au fond duquel est un grand treillis en bois peint, qui permet aux femmes de se promener et de voir les visiteurs sans être aperçues.

L'Aga connait Paris ; il était de ce groupe magnifique de cavaliers qui caracolèrent devant le Tzar lors de sa première visite en France ; il était des fêtes données au Kreider, il y a un an, à l'occasion du voyage du Président de la République. La rosette de la Légion d'honneur brille sur sa gandoura brodée et sur son burnous de laine fine. Une étoffe en gaze soyeuse descend de son épaule, sous les plis du burnous, et vient se draper sur son bras.

Pendant que le caïd fait préparer le thé, nous parlons de la France et de l'Algérie en phrases lentes que traduit l'interprète. Notre hôte a été émerveillé de Paris : « Après Paris, vient Alger », nous dit-il ; et il ajoute : « L'Algérie et la Tunisie, c'est l'Afrique », entendant par là que rien ne saurait leur être comparé. Mais voici que le caïd rentre, portant, sur un plateau ciselé, de petites tasses et une théière en métal précieux, d'un joli galbe oriental, L'Aga, suivant la mode algérienne, emplit à moitié une des tasses, observe la couleur du

liquide et le reverse dans la théière ; puis il garnit les tasses et nous invite à boire. Comme nous le complimentons sur la qualité de son thé, il nous montre la feuille de menthe verte dont l'infusion a donné l'arôme spécial, apprécié des Arabes. Cette feuille vient d'être cueillie dans son jardin et employée toute fraîche. Et, tandis que mes yeux se tournent vers le jardin, dont il parle, je vois une des femmes de l'Aga, en riche toilette d'intérieur, qui s'était avancée pour mieux nous voir et se sauve derrière le treillis en bois peint.

Quand nous quittons la maison de notre hôte, il est déjà tard. La place du marché s'est dégarnie. Des ânes encore chargés de leur faix de bois mort, couchés à terre, attendent le moment du départ. Des chameaux entravés, une jambe repliée, font quelques pas en boitant. Les étrangers ont replié leurs marchandises non vendues et reprennent les pistes déjà suivies le matin. Des bandes de piétons, des indigènes montés sur leurs bourriques s'en vont vers la montagne ou s'enfoncent du côté du désert. Mais les cafés ont toujours leur même clientèle nombreuse de gens accroupis sur des nattes

devant les portes. L'unique rue d'Aïn-Sefra conservera son animation jusqu'à une heure avancée de la nuit

LE MARCHÉ DE PERRÉGAUX

XI

LE MARCHÉ DE PERRÉGAUX

De Saïda, nouveau point d'arrêt dans notre retour vers le Nord, j'ai gardé le souvenir d'une petite ville construite à l'européenne, où rien n'est bien intéressant, pas même le village indigène situé sur les pentes d'un ravin. Il nous tarde maintenant de reprendre la grande ligne ferrée qui met en communication Oran et Alger et nous mènera jusqu'à Constantine en longeant la vallée du Chélif et traversant le sud de la Kabylie.

Mais notre train fait une longue halte à Perrégaux, et je ne m'en plains pas, car nous y arrivons un jour de marché ; les marchés des environs d'Oran sont renommés dans toute la région.

Près de la ville, toute moderne, ornée de

beaux jardins et de larges avenues qu'ombragent des poivriers à baies rouges, sur un terrain entouré de murs, la foule est déjà grande à notre arrivée. De chaque côté de la porte de ce champ de foire, se tiennent les marchands de pains d'orge et de beignets frits, de figues et de dattes comprimées, de cassonade et de sucre non raffiné, aggloméré en gros blocs roux. Plus loin, mais toujours dans la même file, ce sont des étalages de légumes, de piments, de farines diverses, sur le sol ou dans des paniers. Tous les vendeurs de comestibles se trouvent ainsi parqués dans le même quartier. Puis vient une série de tentes blanches, très basses, sous lesquelles des Arabes rangent devant eux de petits sacs contenant les ingrédients qui servent à assaisonner la cuisine, le kamoun pour aromatiser les viandes, les racines de tiguentes, le sakindibir, l'elba, l'adipin, la poudre de piment qui donne du montant aux couscous et aux ragoûts. Sous d'autres tentes, nous trouvons les plantes et les substances employées dans la toilette, les feuilles de henné pour teindre les doigts et les ongles, le kohl pour noircir les yeux, la terre de rassoul avec laquelle les femmes nettoient leurs cheveux. Voici

maintenant le groupe des droguistes avec leurs racines médicinales, leurs baies de tuya qui guérissent les blessures, leur goudron du désert qui tue la gale. Il y a des gens arrêtés devant ces tentes ; je les écoute sans les comprendre, et je défigure certainement, en les écrivant aujourd'hui, les noms de leurs épices. Qu'importe ? ce qui m'intéresse ce sont tous ces petits marchands de presque rien, et leurs petits sacs bien rangés devant eux. Ils ont si peu de chaque chose, et ils savent par expérience qu'ils ne vendront pas tout. Très sobres, les Arabes ne font aucune dépense pour leur nourriture Aussi la plupart se contentent-ils de regarder les alignements de petits sacs à épices et vont plus loin, vers les pains dorés et les blocs de dattes où, pour deux sous, ils peuvent acheter leur dîner.

Je m'arrête devant une tente blanche. L'indigène qui l'occupe, presque un vieillard, est à son poste, assis sur ses talons, la figure tournée vers les passants. A côté de lui, une tasse d'eau dans laquelle trempent de petits instruments, semblables à des pipes en fer blanc ; aucune marchandise étalée. Pourtant il est certain qu'il

attend des clients, car il a dressé sa boutique en toile au milieu du marché. Près de la sienne, il y en a trois autres pareilles, installées de la même façon, et, dans chacune, un indigène accroupi qui attend. Quel métier peuvent donc faire ces gens là avec rien devant eux, que deux ou trois outils qui trempent dans un peu d'eau? Comme il n'y a pas de petits sacs, remplis d'épices, à regarder, les Arabes ne stationnent guère devant leurs tentes. Ma curiosité est en éveil ; tout en me promenant dans la foule, je vais surveiller les tentes qui m'intriguent.

Devant les étoffes, les sandales, les objets en cuir, les cuillères en bois, la vannerie, je passe vite; j'ai déjà vu cela. Quelques femmes entourent les marchands de bijoux ; ce sont des juives et des bédouines. Elles touchent, prennent, essayent les lourds pendants et les bracelets, placés sur une caisse à la portée de tous. Il faut croire qu'il n'y a pas de pickpockets dans ce pays.

Au fond du champ de foire, tous les ânes qui ont porté les marchandises sont attachés à une corde. A Perrégaux, on pousse l'ordre et l'amour du groupement jusqu'à la manie. Nulle part, le proverbe : qui se ressemble s'assemble, n'est

plus vrai. En avançant, j'ai trouvé toujours les objets de même nature et les mêmes métiers à côté les uns des autres. Voici maintenant que cela continue pour les bêtes de somme, et aussi pour les bêtes de boucherie, et encore pour les boucheries elles-mêmes.

Est-il pittoresque dans sa sauvagerie le coin des bouchers ? Les brebis et les chèvres sont là, vivantes, qui attendent leur tour. D'un coup de main, sur place, celle qui vient d'être choisie a la gorge coupée. Pendant qu'elle se débat, le tueur lui fait une incision à la patte sur laquelle il applique sa bouche et souffle à pleins poumons, de manière à décoller la peau qu'il frappe avec un bâton. Il souffle toujours, et la bête enfle, et les coups résonnent comme sur un tambour. Une fois écorché, l'animal tout pantelant encore, est coupé en quartiers et vendu. L'opération recommence sans répit ; le malheureux troupeau diminue, et les bêtes résignées ne tentent même pas de fuir cette boucherie.

Je quitte d'autant plus vite le sanglant spectacle qu'un certain mouvement se produit devant les tentes où il n'y a pas de marchan-

dises à vendre. Que va-t-il s'y passer ? J'arrive au bon moment. L'Arabe qui se tenait immobile, accroupi sur ses talons, n'a pas bougé.



Après s'être décoiffé, un jeune nègre s'est assis devant lui, dans la même position, lui tournant le dos. Pas un mot n'est échangé entre les deux hommes. Le praticien — car c'en est un, à n'en plus douter — savonne la nuque du client et en rase la partie basse. Tirant alors de la tasse remplie d'eau un instrument qui ressemble à une lancette de chirurgien, il fait, de chaque côté de la nuque, quatre incisions très rapprochées les unes des autres desquelles le sang jaillit. Il faut maintenant accélérer la saignée et en mesurer l'effet. C'est le petit instrument en forme de pipe qui servira à cet usage. Le saigneur l'applique sur les quatre incisions d'un des côtés de la nuque et aspire par le bec de l'instrument qui est muni d'une soupape. L'instrument devient une ventouse et reste

collé à la peau. Même opération de l'autre côté. Quand elle est pleine, l'éprouvette se détache et l'opérateur verse le sang dans un trou qu'il a creusé près de lui. Il renouvelle l'application de l'appareil si la saignée ne lui paraît pas suffisante. Les deux hommes gardent toujours le même silence ; mais pendant que l'éprouvette suce le sang, l'Arabe fait des passes sur la tête du patient, lui masse le cou et les épaules. C'est fini. Le saigneur lave les petites fentes roses. Le nègre remet son turban et se lève ; il a payé le prix fixé pour tout le monde et s'en va sans avoir dit une parole, sans que les muscles de son visage aient eu un tressaillement.

Toujours du sang, me disais-je en m'éloignant ; je ne me doutais pas que j'allais encore en voir couler. Un cercle s'est formé autour d'un charmeur de serpents. Deux enfants frappent des tambourins. Le public, attentif aux invocations du charmeur, incline la tête et porte la main au front toutes les fois qu'il prononce le nom de Mahomet et de son grand serviteur Abd-el-Kader. Sa prière faite, l'homme plonge le bras dans un sac grouillant à ses pieds et en retire un serpent qui s'enroule à ses

bras, à son cou, et dont la tête vient effleurer ses lèvres. Il le regarde dans les yeux,et, quand il l'a fasciné, il ouvre la bouche, l'engloutit jusqu'au col et laisse pendre la queue qui s'agite.

Maintenant, c'est le tour d'un des enfants. Un autre serpent est sorti du sac et se pointe sur sa queue enroulée. L'enfant le prend avec précaution, l'approche de sa bouche et par des mouvements brusques, saisit sa tête entre ses lèvres. Il ne s'y fie pas, car le reptile, armé de

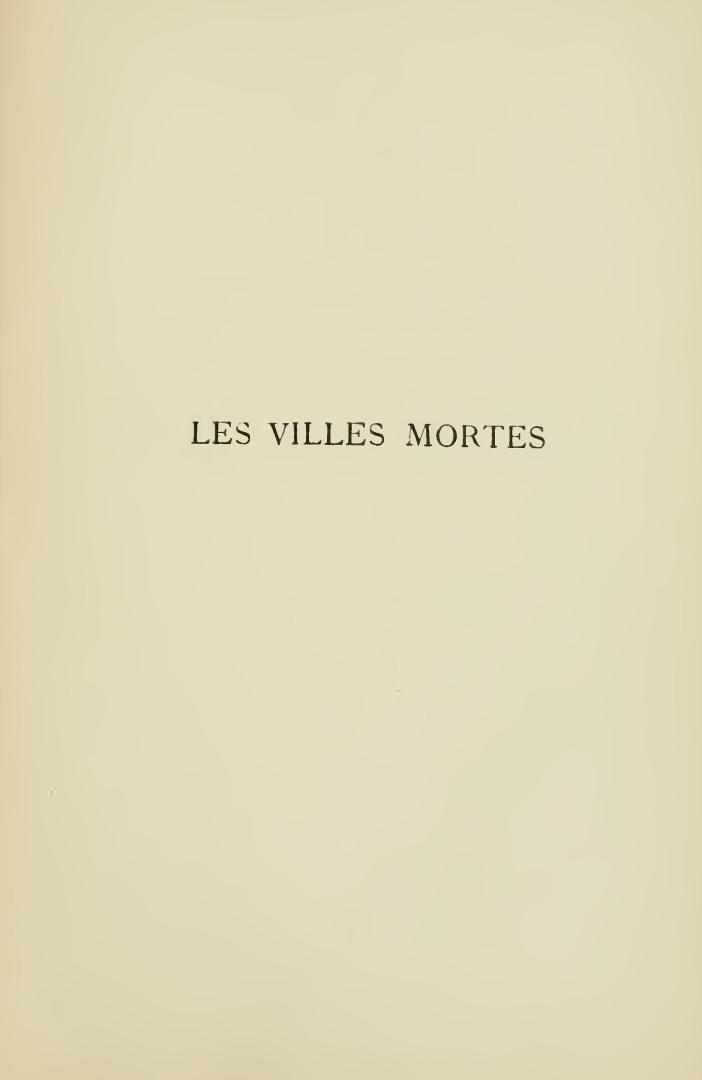


crochets aigus, est dangereux. Pour montrer combien sa morsure est profonde, il lui présente le bras, et le serpent le happe aussitôt, reste

suspendu par les dents, ne lâche pas prise. Le charmeur tire par la queue le serpent qui tient bon; la peau du bras se tend comme si elle était appréhendée par une pince ; des filets de sang coulent de la morsure.

Je ne reste pas plus longtemps dans le cercle des curieux qui marquent leur satisfaction en jetant des sous au charmeur, et je traverse le marché plein de monde, pour regagner la petite ville européenne de Perrégaux.

Au bord du chemin, tout près du village arabe, un indigène lave du linge. Debout sur une pierre plate qu'arrose l'eau d'une fontaine, il foule un paquet de linge avec ses pieds, le broie, le triture, le savonne, sans se servir des mains. Quand son travail est achevé, il étend le linge sur une haie d'aloës gigantesques, aux rayons du soleil de midi.



LES VILLES MORTES

XII

LES VILLES MORTES

Nous voulions aller d'une seule traite à Constantine et nous enfoncer ensuite dans le Sud jusqu'à Biskra. Mais le charme des itinéraires fixés d'avance n'est-il pas de les modifier à l'improviste, au gré de l'inspiration du moment et selon les circonstances ? Donc, après deux jours de repos à Alger, nous partons pour les villes mortes de l'Aurès, laissant de côté Constantine que nous verrons plus tard.

Il fait presque froid et le ciel est brumeux quand nous quittons, en voiture, la ville de Batna et prenons la route de Timgad. Cette lumière grise me paraît convenir à merveille au paysage monotone que nous traversons. La campagne s'élève par une série d'ondulations jusqu'aux contreforts des montagnes dont nous apercevons, très loin, les cimes brunes ; et elle

est d'un vert terne et pauvre, si pauvre que les champs de culture se distinguent à peine des chaumes et des landes. Quelques arbrisseaux poussent sur l'accotement du chemin Des grives s'envolent à notre approche.

Un seul groupe de maisons est bâti le long de cette triste route, Lambèse, la ville des forçats, un ancien lieu de déportation où l'on enferme aujourd'hui des condamnés militaires. Il faut y faire halte, car Lambèse a été autrefois le siège de la fameuse troisième légion Auguste et conserve d'importants vestiges de sa puissance militaire.

Le pénitencier est construit sur l'emplacement du camp romain, mais il est loin de le recouvrir entièrement. Tout à l'entour et surtout dans la direction de l'Ouest, les ruines sortent du sol. Les dominant de sa hauteur et de sa masse, le Prætorium rectangulaire, percé sur chacune de ses faces de trois larges portes et d'une fenêtre en plein cintre, est debout, presque intact jusqu'à l'entablement. Il marquait le centre du camp. De là partaient les quatre voies qui conduisaient aux portes ; de là

aussi partaient les ordres, car le commandant y tenait son conseil.

On est frappé de l'admirable disposition de ce grand établissement militaire. Derrière le Prætorium, sur les trois côtés d'une vaste cour ornée de portiques et sans doute aussi de statues, étaient le sanctuaire, les bureaux, l'arsenal, les salles de réunion des officiers et des sous-officiers, les salles d'étude. Le chef de la légion avait ainsi tous les services sous les yeux. Les thermes, les logements des soldats et les écuries étaient distribués le long des voies. Les quatre portes ressemblaient à des arcs de triomphe.

L'histoire nous apprend que la troisième légion Auguste occupa Lambèse pendant plus de deux siècles. Les luttes incessantes qu'elle soutint contre les peuplades belliqueuses de l'Aurès, ne l'empêchèrent pas de créer le camp magnifique dont nous voyons les ruines. On dit qu'une ville florissante s'était formée sous ses remparts; il n'en reste que des débris de temples et d'amphithéâtres, des colonnes brisées, de splendides mosaïques cachées dans le sol. Chaque jour amène une découverte nouvelle, et nous avons pu admirer une belle statue en

bronze, — un enfant tenant dans ses bras un oiseau, — qu'un pauvre habitant de la localité venait de déterrer de son jardin.

Mais les soldats de la troisième légion firent une œuvre plus grande encore que leur camp monumental, plus grande que la ville de Lambèse ; à quelques kilomètres de là, dans la direction de l'Aurès, ils créèrent Timgad, Timgad que nous allons bientôt apercevoir.

Le voile de brume était devenu plus léger, une teinte violacée colorait les montagnes du fond, et le soleil, un soleil tiède et pâle, donnait à l'air une transparence rose, quand, sur le versant doucement incliné d'une colline, la ville morte apparut à nos yeux. Elle apparut tout entière, dans une lumière presque irréelle, avec ses mille colonnes, ses pilastres, son arc triomphal, ses pans de mur, ses larges rues et son forum ; et puis, comme aux derniers plans d'un tableau, avec ses monuments sortant à peine du sol, indiqués seulement par quelques fùts, quelques ressauts de terrain ; et enfin, avec la forme indécise de son fort bizantin, se fondant, pour ainsi dire, dans la masse de la montagne lointaine. Tout autour, le steppe, le

désert où rien ne vit, où il semble que rien n'a jamais pu vivre ; car on a cette illusion que les choses ont été toujours ainsi, que la grande cité elle-même a été toujours morte.

Elle était enfouie depuis si longtemps dans cette solitude où personne ne passait, qu'on ignorait même son existence. On savait qu'au temps de Trajan une ville d'Afrique portait le nom de Thamugadi, mais où était-elle? Qu'est-elle devenue? Quel a été son rôle dans l'histoire? Il y a ainsi dans le passé, tant de questions sans réponses.

Depuis vingt-cinq ans, l'ancienne Thamugadi a été retrouvée ; on est en train de la dépouiller de l'épaisse couche de terre sous laquelle elle se cachait. Les inscriptions que l'on y rencontre à chaque pas nous apprendront bientôt sa vie. Quant à sa fin,on la devine : ruinée et pillée par les Arabes, abandonnée par ses habitants, le désert se fit autour d'elle. Le vent y porta la poussière des montagnes ; sous le coup des orages, la terre, descendant des flancs de l'Aurès, l'envahit progressivement. Un peu chaque jour, elle disparut, comme si elle s'enfonçait. La solitude était si grande qu'aucun témoin,

pendant des siècles, n'a parlé de l'enfouissement lent de cette ville. On oublia la morte.

Aujourd'hui qu'elle est en partie découverte, quand on en approche, quand on y pénètre, on comprend vite combien elle a été vivante et belle. Rome, qui avait fondé à Lambèse un établissement militaire capable d'en imposer, par sa force, aux populations turbulentes de son empire africain, voulut leur donner encore une autre idée de sa puissance, en créant au milieu d'elles une grande ville, de luxe et de commerce, un foyer de civilisation où les lettres et les arts fussent en honneur comme dans la Métropole.

Quelle situation heureusement choisie ! une pente douce, inclinée vers le Nord, qui permet à la ville de s'étaler, de se montrer, de faire voir de partout ses temples, ses palais et ses théâtres. Et l'entrée ! peut-on en imaginer de plus grandiose? Une porte triomphale flanquée de corps de garde et ornée de statues dont les piédestaux sont encore en place, s'ouvre sur le *Cardo nord* qui conduit en droite ligne au forum.

Nous suivons cette large rue dallée que

bordaient autrefois des portiques ; il n'en reste que les colonnes et les pilastres engagés dans les murs des maisons riveraines. Ses dalles sont si grandes, si bien enchassées et d'un si beau grain qu'on croirait marcher sur le pavé d'une cathédrale. A gauche, un monument semi-circulaire a intrigué pendant longtemps les archéologues. Par la richesse de ses sculptures et la pureté de ses lignes, il est peut-être la merveille du Timgad. On croyait qu'il servait aux réunions des savants et que les jeunes gens y venaient entendre des leçons de philosophie et de rhétorique. Une inscription a prouvé qu'on ne se trompait qu'à demi : l'élégant édifice précédé d'un péristyle et décoré de colonnes en matériaux précieux, était une bibliothèque. Les Berbères ont eu beau renverser les chapiteaux et les architraves, jeter au vent les trésors des manuscrits, et briser les statues, le génie de Rome survit dans les débris qui jonchent le sol.

Plus large encore que l'avenue que nous suivons, le *Decumannus maximus* coupe le *Cardo nord* à angle droit ; il va passer sous l'arc de Trajan et s'étend à l'infini, bordé, lui

aussi, de fûts de colonnes et de pilastres à moitié détruits. Mais nous sommes en face des propylées du forum et nous entrons par un escalier qu'encadraient sans doute des statues équestres, dans la vaste place quadrangulaire où se réunissait le peuple de Timgad. Une galerie, dont les colonnes portaient sur un haut entablement, en décorait les quatre côtés ; c'est là qu'étaient disposées les statues des dieux et des empereurs. Aucun monument n'est venu, comme à Rome, dans la longue série des siècles, en encombrer l'*aréa*. Le forum est resté ce qu'il était au III[e] siècle. Il est facile de le reconstituer. Sur ses côtés, s'élevaient la basilique civile et ses dépendances, la tribune aux harangues devant le temple de la Victoire, la curie où siégeait le Sénat, la prison, des boutiques et quelques pièces qui servaient aux réunions. Chacun de ces édifices est parfaitement reconnaissable.

Nous sommes seuls, mes amis et moi, au milieu de l'*aréa*. Le soleil descend vers l'arc de Trajan et donne aux portiques un reflet d'or. Les colonnes du temple de la Victoire se dessinent en noir sur le ciel. Un grand silence nous environne. Quel contraste avec l'animation du

forum dans le temps de la splendeur de Timgad. A l'heure où nous sommes, la foule se pressait sur cette place publique. Les lettrés et les philosophes devisaient en se promenant au pied des statues des dieux ; les électeurs, groupés devant les rostres, écoutaient les harangues des hommes politiques ; les jeunes gens, les oisifs, étendus à l'ombre des bases honorifiques, jouaient aux billes et aux dés. Et je viens de remarquer, sur les dalles de l'*aréa*, des tables de jeux tracées au couteau et de lire cette inscription qui résumait peut-être l'existence d'un riche patricien : « Chasser, se baigner, rire, cela est vivre. »

J'aime à croire cependant que cet idéal n'était qu'une boutade d'étudiant à sa sortie de l'école. Les esprits éclairés trouvaient à Timgad d'autres plaisirs. Tout près du forum était le théâtre où des acteurs de talent jouaient les tragédies et les comédies en vogue. Sa colonnade avait grand air et ses vingt-cinq rangs de gradins pouvaient contenir de nombreux spectateurs.

Du haut de l'enceinte semi-circulaire du théâtre, la vue embrasse dans son ensemble

toute la partie déblayée de la ville : les rues jalonnées de colonnes qui se coupent à angle droit et se perdent au loin dans la campagne, les portiques, les termes, les pans ruinés des maisons, les temples et les basiliques, et, dominant le tout, le Capitole et l'Arc de Trajan.

Les propylées du Capitole ont été trouvés gisant à côté de leurs bases. On a pu relever les douze colonnes qui décoraient l'entrée de la place sacrée ; on a relevé aussi deux des colonnes de seize mètres qui portaient les architraves du temple. Les attiques et les frontons sont tombés : un tremblement de terre, dit-on, a renversé ce monument magnifique.

Plus massif, l'Arc de Trajan a résisté à toutes les secousses. Lorsque Timgad était encore enseveli, il sortait de terre et attestait l'importance de la ville disparue. Les fouilles l'ont dégagé et fait reparaître dans sa beauté première. Il n'y manque que le quadrige qui en couronnait l'attique et les statues qui occupaient quatre niches, entre des colonnes de marbre les blanc et rouge.

Nous allons maintenant au hasard, dans les rues désertes, pavées de dalles blanches ; nous

passons devant des thermes dont les salles sont revêtues de mosaïques et devant des maisons pourvues de tout le confortable imaginable, cours et jardins, piscines et vasques réservoirs pour les poissons, magasins et salles de bains. Voici un des marchés publics de la ville avec ses petites boutiques et les tables sur lesquelles les maraîchers exposaient leurs fruits et leurs légumes. Il était pavé de pierres bleues, entouré de portiques. Une fontaine jaillissait au milieu de la cour. Ses auvents, qui abritaient les vendeurs, étaient soutenus par de fines colonnes. Nous n'avons garde d'oublier une visite à la maison aux jardinières, si joliment entourée de corbeilles dans lesquelles étaient disposées les fleurs, et, tout à côté, aux latrines publiques, qui sont une des curiosités de Timgad et témoignent, aussi bien que les thermes, du luxe des anciensRomains.Les accoudoirs de marbre blanc y sont sculptés en forme de dauphins ; les sièges ont des revêtements en calcaire dur ; l'eau coulait en abondance tout autour.

Pour l'approvisionnement d'une ville de cette importance, on avait capté et amené les sources de l'Aïn-Morris qui fournissaient de l'eau aux

nombreux thermes, aux fontaines, aux marchés, aux édifices publics et aux habitations privées, se déversaient, après avoir lavé les rues, dans des aqueducs et des égouts et allaient fertiliser les jardins de la banlieue. La situation de Timgad, étalée sur une pente douce, se prêtait à merveille à la distribution des eaux. Ce n'était pas une des choses les moins admirables de cette ville perdue dans le désert que ses rues toujours blanches et propres, ses places rafraîchies par des fontaines jaillissantes et ses environs verdoyants.

La ville est morte et la campagne qui l'environne, plus morte encore. Les aqueducs coupés, la sécheresse a achevé la ruine. Où étaient les bois et les jardins, on ne voit que quelques broussailles sur un sol aride. Le désert a reconquis son empire, mais n'a pu effacer toutes les traces des civilisations romaine et byzantine : les temples des dieux surgissent du sol ; les mille colonnes des portiques et des édifices publics sont debout ; les basiliques chrétiennes témoignent de la durée de l'occupation.

Et l'on reste déconcerté, en présence de tous ces vestiges de plusieurs siècles, à l'idée qu'une

ville aussi prodigieuse a disparu sans laisser dans l'histoire d'autre souvenir que son nom.



LA SORTIE DE L'AURÈS

XIII

LA SORTIE DE L'AURÈS

Un vent froid souffle, ce matin, sur le plateau de Batna et roule dans le ciel de lourds nuages gris. Nous sommes à mille mètres d'altitude. Le printemps est en retard ici. J'ai hâte de sortir de l'Aurès, de retrouver le beau soleil d'Afrique, de revoir les grands eucalyptus, les grenadiers aux fleurs de sang et les palmiers gigantesques. Le train nous mène à Biskra, la reine des oasis du désert.

La descente commence presque aussitôt, entre des montagnes qui se rapprochent, et nous décrivons d'infinis zigzags au fond de la gorge de Maafa. S'il y avait des poussées de sapins sur les pentes, de l'eau dans la rivière et de la verdure sur les rives, on se croirait au cœur de la Suisse. Mais les pics sont dénudés,

la terre a coulé du flanc des montagnes, laissant à découvert une cuirasse de pierres, fendillée et brisée, qui tombe par plaques, comme les écailles d'un monstre mort depuis longtemps. Il semble, à certains moments, qu'on passe au milieu des ruines d'une ville de Titans, dont les temples, les remparts et les tours se seraient écroulés les uns sur les autres et soudés en blocs énormes, sous l'influence d'un incendie formidable. Les rochers ont cette teinte rousse que leur donne le feu. C'est que les étés sont torrides dans la région de Tilatou et de Maafa, et que pas un brin d'herbe, pas une mousse, pas un lichen ne peuvent végéter sur les pierres calcinées par le soleil.

Dans la vallée, encombrée de tous les débris tombés d'en haut, les oueds se sont creusés des ravins profonds ; à peine y maintiennent-ils, en cette saison, un peu d'humidité permettant à de petites fleurs violettes d'y vivre. Autour des points d'eau poussent quelques palmiers rabougris et des tamaris assez touffus qui se contentent de la fraîcheur du sable. Et ces fleurs aux nuances fanées, ces palmes jaunissantes sous le soleil, ces feuillages menus et cendrés des tamaris s'harmonisent merveilleu-

sement avec le ton roux des pierres éboulées, avec la coloration chaude des grandes roches qui surplombent.

La vallée se rétrécit. Entre le ravin et la montagne, il n'y a maintenant que la banquette étroite et tortueuse sur laquelle nous courons ; et de l'autre côté du ravin, c'est la masse rocheuse, la montagne de pierre qui se dresse aussi toute proche de nous. Nous venons de nous enfoncer dans les gorges fameuses d'El-Kantara. La descente a été continue depuis Batna et si rapide que nous voyons sortir du fond du ravin quelques palmiers élancés et verdoyants et des bouquets de lauriers roses en pleine floraison. Que nous sommes déjà loin des hauts plateaux ! Le souffle embrasé du désert monte jusqu'ici.

Au fond du défilé, la montagne se retourne comme si elle allait fermer la passe. Les Romains racontaient qu'il avait fallu le talon d'Hercule pour écraser cette infranchissable barrière. Dans la fissure de la paroi rocheuse, l'oued s'est infiltré, a creusé et élargi son lit, a ouvert la porte du Sud, cette bouche du Sahara, comme disent les Arabes, qui vomit

dans le Nord de l'Afrique les tourbillons de sable et les hordes pillardes. Tous les peuples



qui ont établi leur empire sur l'Algérie se sont arrêtés là, y ont planté des garnisons pour défendre leur conquête. L'entrée est libre aujourd'hui parce que le grand désert voisin est à nous.

Et nous avons tout de suite une vision de ce désert. Les montagnes s'écartent en un immense demi-cercle ; toujours décharnées et nues, mais plissées, godronnées, teintes de rose et ombrées

de gris. Les terres que tous les torrents venus du Nord ont entraînées et charriées par la porte d'El-Kantara, se sont déposées dans la vallée élargie ; la rivière, qui ne tarit jamais, les arrose et les fertilise. Une nappe de verdure, partant de la brèche même que nous venons de franchir, suit d'abord les rives encaissées de l'oued et se déploie au loin, s'arrondit jusqu'à l'horizon. Après les plateaux arides des environs de Batna et la gorge désolée d'où nous sortons, cette forêt de dattiers si fraîche, si vigoureuse, apparue brusquement, produit le plus saisissant contraste. Des villages indigènes, en briques rouges cuites au soleil, sont construits sur les bords de la palmeraie et entourés de figuiers, d'oliviers et de petits champs de cultures diverses. A Figuig et à Beni-Ounif, nous avons déjà vu des installations toutes pareilles : mêmes petites maisons qui paraissent ruinées, mêmes rues étroites, mêmes murailles en terre, mêmes jardinets enfouis sous les arbres, même carreaux d'orge bordés de bourrelets pour retenir les eaux. C'est que partout, dans cette zone saharienne, une même race d'Arabes s'est mêlée aux races primitives, les façonnant à ses mœurs, leur imposant

ses lois, leur apprenant ses procédés de culture. Et depuis bien des siècles, leur civilisation est restée stationnaire; rien n'est changé dans leur vie. Ces peuples sont figés dans leur islamisme : ils prient, ils mangent, ils se vêtissent et se logent comme au moyen âge.

La palmeraie d'El-Kantara s'enfonce dans un pli du terrain : seules les têtes des dattiers se montrent, et bientôt nous les perdons de vue. Les canaux ne vont pas au-delà ; avec l'eau s'arrête la végétation. Nous voici dans un désert mamelonné dont les dunes sont léchées par le vent. Entre des amas de sable, près du lit de l'oued, quelques taches vertes, très espacées. La ligne des montagnes semble se rapprocher et former un cirque dont nous n'avions vu d'abord que la première moitié ; elles se colorent au soleil et leurs arêtes ont des tons roses comme des écorchures qui viennent de saigner. Par dessus les plus basses cimes montent d'autres sommets lavés de bleu, et plus loin encore et plus haut des pics noirs. Toutes ces montagnes se penchent, ont l'air de s'écrouler ; quelques-unes sont tombées à moitié dans la plaine et il n'en reste debout qu'une face re-

bondie appuyée sur un plan vertical. Elles ont des côtes plissées régulièrement avec des nuances grises et roses, comme des tuiles courbes. Le cercle se referme et un autre s'ouvre moins étendu et moins aride, parsemé de touffes de broussailles, de bouquets de thym, de tamaris et de lauriers. Dans le lit très large de l'oued Biskra, coule un petit filet d'eau ; des chameaux broutent l'herbe de ses rives. Au fond de la vallée, jusqu'au pied des montagnes, des dunes rouges ondulent; nous nous glissons entre elles, cherchant une trouée. La rivière nous guide ; nous passerons où elle passe, car elle va, elle aussi, à Biskra

Depuis notre départ d'El-Kantara, nous n'avons pasaperçu unseul groupe d'habitations, pas rencontré un indigène. Mais voici une caravane qui fait halte auprès de l'eau. Les hommes sont accroupis en rond ; les chameaux et les ânes paissent tranquillement.

Le massif de rochers et de tuf stérile nous étreint encore une fois, c'est le dernier contrefort de l'Aurès, la dernière barrière à franchir avant d'entrer dans la plaine sans limite, dans le grand désert du Sahara.

BISKRA

XIV

BISKRA

On entre à Biskra comme dans un paradis terrestre. Les branches d'une allée de gommiers forment sur nos têtes un épais berceau que traversent de loin en loin les flèches d'or du soleil. Des plantes rares, dont les pieds baignent dans l'eau, dessinent, de chaque côté, de gracieux massifs.

Nous marchons entre une double haie de cactus aux fleurs jaunes et d'ibiscus aux corolles de feu. Les bougainvillias se suspendent aux arbres et les enveloppent dans des flots de satin violet. Grimpées jusqu'aux rameaux les plus hauts, des clématites laissent retomber des grappes d'étoiles; sous le couvert des grands palmiers, les fougères, les cocos et les lataniers abritent leur délicat feuillage. Cette avenue

enchantée dans laquelle se promènent quelques femmes élégamment vêtues, nous conduit à la porte de notre hôtel.

Et la ville est à l'avenant, percée de rues bien alignées, avec des maisons confortables, de beaux cafés, des magasins où rien ne manque, des boulevards plantés de grands arbres, une église coquette et un casino monumental qu'entoure un joli jardin.

Les étrangers y viennent et y restent pendant la saison d'hiver. La saison est passée et la bande cosmopolite a fui devant les 40 degrés de chaleur de ces derniers jours du printemps. Je me réjouis de l'exode et ne suis pas fâché de voir Biskra dans le rayonnement de son soleil de mai.

La ligne de montagnes que nous avons franchie en arrivant, se déploie vers le Nord en un croissant dont les pointes s'effilent et finissent par se fondre au loin avec la plaine.

La ville est située au centre de ce demicercle : elle a devant elle le désert de sable gris, immense, ondulé, moutonné, mais qui paraît uniformément plat dans le recul sans fin. Quelques oasis se distinguent à l'horizon, El-Alia,

Filiach, Chetma, dont la masse verte est bien visible ; les autres plus éloignées, Sidi-Okba et et Ataouda, qui tracent une ligne sombre entre le ciel bleu et le sable blanc. Et puis, plus rien ; plus rien jusqu'à Touggourt, que des dunes mouvantes et des chotts desséchés.

Nous avons suivi, pendant tout un après-midi, la piste de Touggourt, sans l'espoir d'atteindre les premières oasis, et nous avons bien vite senti que nous nous enfoncions comme les grandes palmeraies lointaines, et que nous disparaissions au milieu des amoncellements de sable, dont, à distance, nous n'avions pas aperçu les ondulations. Les arbres, les rochers, les dunes, les caravanes et les tentes des Bédouins, tout cela se perd, se nivelle dans l'immensité. Les tons eux-mêmes se fondent en une infinie couche grise, car les petits monticules ont des nuances diverses quand on les voit de près. Des bruyères en fleurs les tapissent ; mais ces fleurs ne vivent que jusqu'au prochain coup de vent. La poussière s'arrêtera dans leurs branches et les ensevelira. Ce sont les menues broussailles du désert qui, en retenant le sable, forment les dunes.

Nous faisons des rencontres imprévues, des bandes d'Arabes encapuchonnés, un grand bâton à la main, poussant devant eux des ânes chargés de paquets ; ils vont vers la ville. Et nous ne les avons vu poindre que lorqu'ils étaient à quelques centaines de mètres de nous.

Un campement de Bédouins surgit tout à coup. Leurs tentes ressemblaient à des bosses du terrain. La lumière est si éblouissante qu'elle décolore les objets : ces tentes rayées de bandes jaunes et brunes nous paraissaient être grises à première vue. Des jeunes filles vêtues de guenilles bleues à grands ramages, avec des cheveux gras qui flottent sur les joues, des sourcils élargis et le front tatoué, viennent à nous en tendant leurs mains jaunies par le henné. Nous sommes suivis par des gamins qui poussent des cris gutturaux et nous adressent des discours inintelligibles. On trouve des mendiants jusque dans le désert.

Il est quatre heures. Des hommes à genoux, tournés vers l'Orient, font leurs prières. Ils inclinent le front jusqu'à terre. Quand ils se relèvent, leurs gestes, sous le burnous blanc, sont grands et solennels. Nous passons près d'eux : les enfants nous accompagnent en

criant. Mais rien ne les distrait de leur adoration ; et quand nous sommes déjà loin, nous les voyons encore debout, immobiles, regardant toujours du côté de la Mecque.

Une dune jaune, plus haute que les autres, nous barre maintenant l'horizon. Il n'est pas facile d'en faire l'escalade. Le sable est si fin, si léger, qu'il coule sous nos pas et que nous y enfonçons jusqu'à mi-jambe. Quelle surprise de trouver accroupis sur son sommet deux jeunes indigènes, presque noirs, coiffés du turban et vêtus d'une simple gandoura. Nous sommes loin des villages, loin des tentes des Bédouins, loin des plus maigres paturages ; ils n'ont pas de troupeaux à garder. Que font-ils sur cette dune jaune, en plein soleil, au milieu du désert ?

D'autres dunes arrondies ou brisées comme des vagues, s'étagent au devant de nous ; elles s'abaissent progressivement et vont peu à peu rejoindre le niveau de la plaine sans limite. Leur couleur d'or s'atténue aussi dans l'éloignement. On dirait que le soleil d'Afrique les fond en une mer laiteuse. Les oasis sont plus proches de nous ; elles émergent comme des îles vertes. Mais Ataouda, toujours à l'horizon, n'a pas

changé d'aspect ; c'est une ligne sombre qui borde la retombée du ciel.

Il est temps de rentrer. Au désert, la nuit vient brusquement. La ville est encore dans la lumière. Les montagnes brunes sur lesquelles elle se détache la font paraître plus blanche. Les derniers rayons du jour frappent les coupoles neigeuses du casino et des hôtels, tandis que la palmeraie, la grande et belle palmeraie de Biskra, est déjà toute pleine d'ombre.

Des villages indigènes sont blottis sous les hauts palmiers, si bien cachés par l'épais fouillis de verdure, qu'on les découvre seulement en entrant dans leurs rues étroites. Il faut les voir le matin, quand le soleil encore bas glisse à travers les branches, et donne aux murs en terre des maisons un reflet rose.

Notre approche y est signalée par les aboiements furieux de chiens juchés sur les terrasses, qui nous montrent les dents et font mine de vouloir sauter sur nous. Des enfants sortent aussitôt par toutes les portes et nous tendent la main ; nous sommes les bienvenus. L'essaim de garçonnets et de fillettes, si joliment accou-

trés, si légers, nous escorte ; les molosses se radoucissent ; l'accueil est charmant.

Quelques femmes puisent de l'eau aux fontaines ; d'autres rentrent chez elles, dans leurs maisonnettes basses qu'aucune fenêtre n'éclaire sur la rue. Elles portent leurs nourrissons attachés derrière le dos et ne fuient pas à notre arrivée. C'est un pauvre village, le M'cid, peuplé de mendiants. Quand nous passons devant le cimetière, bosselé de petits tertres avec des cippes en terre pétrie, deux hommes achèvent de creuser une fosse. Un enterrement va avoir lieu. Et nous rencontrons bientôt le cortège funèbre. Un Arabe le précède, tenant au haut de son bras levé le panier qui contient le frugal repas destiné aux parents de la morte venus de loin pour assister à la cérémonie. En tête, marche un tambourinier, et la foule le suit, pêle-mêle, autour du corps de la morte cousu dans un linceul et qui ballotte sur un drap dont les quatre coins sont tenus par des hommes. Des pleurs, des cris, des lamentations. La défunte est une pauvre femme et ceux qui l'accompagnent ont l'air de malheureux. Ils vont d'un pas rapide vers la fosse ouverte.

Le même jour, nous avons assisté à un autre

enterrement dans le grand cimetière arabe de Biskra, sur la route pleine de soleil du vieux fort turc. La morte était une femme riche,et sa famille une des plus influentes du pays. Aussi le cortège était nombreux, comprenait presque toute la population musulmane de la ville.

Si je n'en avais pas été informé, me serais-je douté que tous ces gens conduisaient une morte au tombeau ? Ils marchaient sans ordre, comme deux troupeaux, le troupeau des hommes en avant, celui des femmes ensuite. Dans le premier groupe, étaient les joueurs de tambourins et les porteurs de drapeaux, et aussi les porteurs du corps que l'on avait placé sur une civière et recouvert d'une draperie verte. Ils s'en allaient sur la belle route du fort turc, bordée de villas fleuries, s'arrêtant par moments, se pressant autour des grands drapeaux verts, tumultueux comme en une manifestation politique : les tambouriniers frappaient en cadence leurs instruments ; les drapeaux verts, surmontés de boules et de croissants d'or, flottaient dans les rayons du soleil. Cachées sous leurs voiles blancs, les femmes marchaient à distance, silencieuses.

Nous arrivons au cimetière, situé entre la route et la lisière de la palmeraie, dans un

terrain crayeux parsemé de petits cippes en terre pétrie avec une kouba blanche au milieu. Pendant que les hommes s'y arrêtent et déposent la civière sur laquelle ils étendent les drapeaux, les femmes font un détour et vont se ranger derrière la première ligne des palmiers. Le muphti sort de la kouba et les parents se mettent en cercle autour de lui ; le reste de l'assistance s'est accroupi entre les tombes ou sur un tertre qui longe le cimetière. Les tambouriniers se sont tus. Il semble qu'à ce moment personne ne s'occupe de la morte, délaissée en un coin sous les drapeaux du Prophète. Quelques hommes s'en approchent cependant, la tirent de sa civière, l'ensevelissent et plantent au-dessus de sa tête un cippe en terre pétrie. La cérémonie est achevée. Le groupe des hommes dans lequel se mêlent les tambouriniers et les porteurs de drapeaux, reprend en désordre le chemin de la ville. Alors nous voyons le cortège des femmes qui s'avance et vient défiler lentement devant la tombe ; l'une d'elles noue autour du cippe un foulard rose en hommage à la morte. Le groupe s'éloigne à son tour, silencieusement, par le même chemin qu'ont suivi les hommes, et la place où

gît la défunte ne se distingue plus de toutes les autres tombes semblables que par la terre fraîchement remuée.

La chaleur est torride sur la route du fort turc. Aussi gagnons-nous la palmeraie où nous errons au hasard des sentiers. Et le hasard nous conduit au village de Ras-el-Garia, le plus considérable de ceux qui forment l'agglomération du vieux Biskra. C'est ici qu'est la mosquée, bâtie en boue desséchée, comme toutes les autres maisons. Son minaret, blanchi à la chaux, s'élève au-dessus des grandes palmes qui l'environnent, et le village tout entier disparaît dans la verdure. Il est propre, bien fermé, soigneusement entretenu. Les habitants n'ont pas l'air misérable. Les femmes sont rigoureusement recluses et les enfants ne mendient pas. Du milieu des cours intérieures sortent les panaches verdoyants des dattiers. Les enclos regorgent d'arbres et d'arbustes, de pêchers, de figuiers, de néfliers et de grenadiers; des vignes folles grimpent partout, et les orangers embaument l'air.

Quand nous rentrons à Biskra, le marché

est encore animé. C'est un marché arabe, plein de couleur locale, où l'on trouve les produits du désert : les blocs de dattes comprimées, le vin de palmes doux ou fermenté, des étoffes aux couleurs vives, des paniers bariolés,des lézards gris qui protègent les foyers, des chasse-mouches et des armes de pacotille. Mais il est couvert comme un marché de ville et entouré de maisons à galeries, avec des magasins et des cafés maures sur le seuil desquels les hommes accroupis jouent aux dames et aux échecs.

Il y a du monde aussi dans les rues alignées au cordeau qui se croisent à angle droit, et surtout dans le quartier des Ouled-Naïls où les Arabes aiment à flâner. Biskra sans les Ouled-Naïls ne serait plus Biskra. Elles viennent de si loin et depuis tant d'années pour offrir leur jeunesse aux gens qui passent, et cet abandon de leur corps est une règle si générale dans leur tribu et si peu déshonorante que les indigènes les cultivent et les choyent comme les fleurs étranges qui décorent leurs jardins. Les Européens eux-mêmes les regardent sans répulsion, étonnés seulement de la bizarrerie de ces mœurs qui leur permettent de se vendre sans s'avilir. Aussi les rues qu'elles habitent ne sont pas des

rues de parias ; il n'y en a guère de mieux fréquentées dans la nouvelle ville. Leurs petites maisons blanches sont toutes pareilles : une porte dans un coin du rez-de-chaussée ; une porte-fenêtre au premier étage ouvrant sur un balcon de bois peint en vert.

Devant la porte ouverte, qui laisse voir l'escalier très étroit et très roide, une natte est étendue : c'est là que l'Ouled-Naïl se tient accroupie pendant la journée ; c'est là qu'elle sera encore le soir sous la lumière des lampes. De sa large coiffure, faite d'un tissu léger, les cheveux noirs s'échappent en papillotes ou en bandeaux plats. Elle est parée de ses colliers en louis d'or et de ses grands pendants d'oreille incrustés de pierres bleues. Ses bras et ses jambes sont tatoués et chargés de bracelets et d'anneaux. Le teint presque blanc, très mat, de sa figure est relevé par des lignes de noir qui élargissent les sourcils et par des fleurettes bleues gravées sur le front et sur les joues. La robe, qu'une ceinture en clinquant laisse lâche et flottante, paraît taillée dans un foulard de vive couleur mais de peu de prix. Assises les jambes croisées, elles regardent les promeneurs, sans effronterie. Quelques-unes sont jeunes,



UNE OULED-NAIL

quinze ans peut-être ; d'autres, déjà vieillies à vingt-cinq ans, ont les traits durs, la peau bistrée et défraîchie. Et la foule passe entre les deux lignes de maisons blanches, aux balcons verts, devant les Ouled-Naïls accroupies sur le seuil de leurs portes, foule mêlée d'Arabes familiers qui parlent aux femmes et d'étrangers, hommes et dames, qui s'arrêtent curieux. Des jeunes garçons et des petites filles, gentiment nippés, très éveillés, courent au milieu des groupes ; leurs yeux et leurs rires portent un peu de gaîté dans ces rues qui, malgré les nombreux flâneurs, sont, pendant le jour, assez silencieuses.

Mêlés à un de ces groupes de promeneurs, nous faisions parler un Arabe à barbe déjà grise, heureux de nous montrer qu'il comprenait le français, quand il demanda à l'un de nous : « De quel pays es-tu ? » Sur la réponse de mon ami, « j'ai mangé la soupe près de chez toi », dit-il, et il nous raconta qu'il avait fait la guerre de 1870 et traversé la France pour se rendre au camp de Châlons. Ahmed, le vieux brave, comme nous l'appelâmes alors, s'attacha aussitôt à nous et devint notre compagnon. Il nous conduisit dans nos courses à travers la

ville, nous procurant des chapelets odorants en crottes de gazelle, des chasse-mouches ornés de paillons et de plumes d'autruche, des caméléons vivants, des amulettes et une foule de ces petits riens exotiques et rares, qu'on ne trouve pas dans tous les bazars et qui, rapportés de si loin, ont la valeur d'un souvenir.

Un soir, il vient nous prendre à l'hôtel et nous dit : « Chalabia va danser dans un café maure. » Chalabia-bent-Mohamed était l'étoile du Casino de Biskra ; et avant de partir pour Constantine, elle donne quelques séances dans le quartier des Ouled-Naïls. Nous suivons le brave Ahmed. La rue, déjà pleine de monde est éclairée par les lanternes suspendues aux petits balcons verts des Ouled-Naïls. Toutes les portes sont ouvertes. Assises sur le seuil, les filles du désert ont revêtu leurs plus beaux ornements. Leur épaisse coiffure, piquée de bijoux en or, se dessine dans la lueur qui tombe d'une lampe placée au haut de l'étroit escalier badigeonné en blanc. Quelques-unes quittent leur place pour aller parler à une voisine. Des cercles se forment et la patrouille bonasse des Turcos s'avance à pas lents, circule, à travers

la foule sans bousculer personne, s'arrête devant les cafés et, mettant les fusils entre les jambes, se fait servir des consommations.

Le bruit scandé des darboukas et les notes criardes des flûtes nous indiquent que nous approchons d'un café où l'on danse. Ahmed a soulevé le rideau pendu à la porte ; nous entrons. Une lampe est accrochée au plafond et deux bougies brûlent sur l'estrade des musiciens. Des bancs en bois, étagés le long des murs, sont déjà garnis de spectateurs. Le foyer dans lequel chauffent des gobelets de café, est installé près de l'entrée.

Une fille très jeune, une débutante sans doute, glisse sur le sol en agitant des foulards ; encore peu experte, elle ne donne à son ventre et à sa poitrine que des trémoussements vagues. On attend Chalabia,et Chalabia se lève. Petite, bien plantée sur ses hanches, la figure ronde, sans tatouage, la peau blanche, avec de grands yeux, elle est laide ; mais elle sourit, et son sourire est gracieux. Aux premiers coups de tam-tam, la voilà qui part, qui marche à tous petits pas, droit devant elle, jusqu'au bout de la salle. Sa tête, ses épaules, ses hanches sont immobiles, mais son ventre et ses seins suivent

la mesure, roulent ou bondissent, se démènent, ont des sursauts, des temps de galop et des arrêts brusques. Elle sourit, et quand la musique accélère son mouvement et martèle la cadence à coups de darboukas, sa danse reprend plus furieuse, son ventre se cabre, va battre la ceinture dont les pendeloques en cuivre s'agitent avec un bruit de tambourin espagnol. Elle colle sur son front et sur ses joues les pièces blanches qu'on lui donne au passage, et la figure toute incrustée du produit de sa quête, ne remuant aucun des muscles du visage, mais toujours souriante, elle passe encore une fois au milieu des spectateurs dans une sarabande finale de ses seins et de son ventre.

Il y avait d'autres numéros au programme : la danse des sabres dont le cliquetis vous secoue d'un frisson, les contorsions des nègres coiffés de mitres emplumées, grimaçants et horribles ; l'étoile Chalabia devait reparaître. Mais nous entraînons Ahmed et nous fuyons.

On dansait aussi dans un café voisin de la rue des Ouled-Naïls où l'assistance était si nombreuse qu'elle refluait jusqu'à la porte. Une femme de couleur, grande et svelte, la

taille bien prise dans une ceinture papillotante, la figure tatouée, coiffée à la mode des bédouines, se livrait à une danse du ventre fantastique. Il nous semblait que Chalabia avait là une redoutable rivale. « C'est son élève », nous dit Ahmed ; « et cette femme est un homme. » — Du truquage à Biskra, des danseuses qui sont des danseurs travestis !... Nous partîmes dans la crainte d'apprendre que les femmes que nous voyions si candidement assises et si bizarrement parées sur le pas de leurs portes n'étaient que de fausses Ouled-Naïls.

Et le lendemain, quand nous reprîmes notre route vers le Nord, Ahmed, qui nous avait accompagnés jusqu'au train, nous dit : « Il n'y a que quatre vraies Ouled-Naïls à Biskra ; toutes les autres viennent d'Alger et de Constantine.

CONSTANTINE

XV

CONSTANTINE

Constantine ne ressemble à aucune autre ville de l'Algérie. Elle est campée, comme une citadelle, sur un rocher taillé à pic qu'un isthme étroit relie au plateau l'environnant. A distance, du côté par où nous l'abordons, elle paraît émerger à peine du niveau général des hauteurs qui l'entourent. Mais le sol se creuse brusquement; une fissure profonde nous arrête, et la ville est de l'autre côté du gouffre, inaccessible. Le pont moderne d'El-Kantara, jeté sur l'abîme, à plus de cent mètres au dessus des eaux du Rummel, nous permet d'y entrer.

Sa situation exceptionnelle en a fait, depuis les temps les plus anciens, une place forte. Perdue dans les terres, au milieu des monta-

gnes, à une altitude qui ne la préserve pas des chaleurs de l'été et l'expose au froid assez rigoureux de l'hiver, elle était comme un lieu de refuge, un camp imprenable, une acropole qui commandait le pays. Les Numides y établirent leur capitale. Ils lançaient de là, sur le nord de l'Afrique, leurs bataillons alertes et leur fameuse cavalerie. Après les en avoir chassés, les Romains — au prix de quels sacrifices! — s'y maintinrent durant plusieurs siècles. Il ne subsiste que quelques débris des monuments de la Cirta antique. La ville arabe qui prit sa place ne fut pas moins agitée qu'elle. Son histoire est un tissu de drames sanglants et de luttes épiques.

Lorsque nos bataillons en firent le siège, Constantine avait derrière elle tout ce passé de révoltes, de tueries et de brigandages. On y avait toujours vécu dans l'amour des combats, le dédain de la souffrance et le mépris de la mort. Le tempérament et le courage des habitants s'étaient ainsi formés par une lointaine hérédité. Enfermés dans la *Cité de l'air*, comme ils avaient l'habitude d'appeler leur ville, séparés de la terre et défendus par des escarpements vertigineux, ils pouvaient se croire invincibles.

A force de constance et d'audace nos soldats en vinrent à bout, et la prise de Constantine passe à juste titre pour un des épisodes les plus mémorables de la conquête de l'Algérie.

Quelle merveilleuse citadelle ! Le rocher qui lui sert de base forme un plateau incliné légérement du Nord au Sud. Une ligne de maisons en couronne l'extrême bord et, sur le point culminant, à l'endroit où la gorge du Rummel s'ouvre pour ne plus se refermer, la Kasba, perchée à cent cinquante mètres de hauteur, voit la ville monter jusqu'à elle et domine au loin la campagne. De l'autre côté du gouffre, elle apparaît telle qu'autrefois, car, dans son aspect extérieur, rien ne peut être changé. Le torrent a creusé son ravin tout autour, à des profondeurs qu'on serait impuissant à combler. On a élargi l'isthme et construit un pont sur la crevasse ; c'est tout ce qu'il y avait à faire pour en faciliter l'accès et aussi pour en permettre l'extension. Des quartiers nouveaux se forment déjà au delà de l'abîme, aux environs de la gare et sur l'emplacement de la butte du Coudiat-Aty.

Dans l'intérieur, des places, des jardins et de

larges rues ont été créées,qui ont modifié la physionomie de Constantine. On se croirait dans une ville européenne ; et le contraste est vraiment saisissant de cette animation, de cette vie bruyante, de ce luxe des magasins, de ces belles lignes de maisons modernes, avec le soubassement colossal, la sombre façade de rocher, et l'enveloppe abrupte que l'on voit du dehors.

Il suffit cependant de se jeter dans les rues transversales pour retrouver le vieux Constantine. Sous les murs du jardin public, à quelques mètres de la promenade élégante, est le plus misérable des villages indigènes. De pauvres Bédouins y pullulent dans des baraques en planches couvertes de débris de toute sorte. Une âcre puanteur monte de ces taudis, de cet amoncellement d'immondices. Des gens peuvent vivre au milieu de cette saleté. Des vieillards sont accroupis au soleil, indolents devant leurs portes, et des enfants jouent en riant, sans souci d'une existence meilleure. Le village des Bédouins est comme une pustule au flanc des murailles de Constantine.

Nous allons par des rues en pente à la re-

cherche du quartier juif et passons devant l'ancienne mosquée de Souk-el-Rezel, transformée en cathédrale. Le mihrab des musulmans est devenu la chaire des catholiques. L'aménagement intérieur n'a pas été modifié.

Tout près de l'église, est le palais d'Hadj-Ahmed, où résidait le dernier bey de Constantine. C'est le seul monument qui mérite une visite. Par ses dispositions, ses cours intérieures plantées d'orangers et de myrtes, ses galeries et ses portiques resplendissants de faïences décoratives, ses dentelles de bois et de marbre, il rappelle, avec plus de barbarie peut-être, les grands palais d'Alger. Le bey était le maître ; devant lui, le peuple terrifié s'inclinait. Et c'est encore celui qui tient en respect et dans l'obéissance la population indigène, le plus haut représentant du pouvoir militaire français, qui occupe ce splendide édifice. Il est ajouré, lumineux, gai ; le soleil y pénètre de toutes parts et le ciel bleu de l'Algérie s'y reflète sur le miroir des vasques et le poli des marbres. Des fleurs étranges dans les jardins clos ; des fleurs chatoyantes et fantastiques sur les faïences qui tapissent les murs ; des fresques naïves et des stucs aux couleurs

éteintes ; des arabesques et de la verroterie. Tout ce luxe était pour le plaisir d'un seul ; car ceux qui l'approchaient, qui l'entouraient, qui vivaient à côté de lui, n'étaient que ses esclaves. On raconte que le dernier bey fit clouer la main d'une de ses femmes à l'arbre où elle avait cueilli un fruit. De combien d'atrocités pareilles ce riant palais a été le témoin ? Il semble désert aujourd'hui. Nous ne devrions pas habiter ces demeures, impuissants que nous sommes à les animer. La cathédrale de Constantine dans la mosquée de Souk-el-Rezel me paraissait un fâcheux défi ; l'installation des bureaux de l'état-major dans le palais d'Hadj - Ahmed n'est-elle pas une faute de goût ?

La vie d'Orient grouillante, colorée, pittoresque, nous la trouvons dans les rues du quartier juif, à l'heure matinale où toutes les boutiques sont ouvertes, où la foule recommence son éternelle flânerie. Les marchands sont à leur poste et les artisans travaillent chacun à son métier, toujours groupés par catégories de professions. A côté les uns des autres, les forgerons frappent sur leur enclume,

fabriquent des mors, des étriers, des éperons et des anneaux; les ferblantiers font des ustensiles de ménage. Moins bruyant est le quartier des orfèvres qui soufflent dans des chalumeaux, travaillent l'argent et l'or, fondent et cisèlent d'énormes pendants d'oreille, des boucles de manteaux et de ceintures. A la suite, des marchands de tissus sont groupés les tailleurs, les brodeurs, les tricoteurs, les lingers.

Les femmes ne travaillant pas, tous les métiers sont exercés par des hommes ; et tous les ateliers sont ouverts sur la rue. En veste soutachée, en pantalon bouffant, coiffés de la chéchia, les couturiers sont assis sur leurs talons et tirent l'aiguille, un, deux, rarement trois dans chaque petit magasin. Ces artisans sont des Juifs pour la plupart. Je vois aussi surtout dans le corps des forgerons, des selliers et des cordonniers, quelques musulmans vêtus de blanc, les plis du burnous rejetés sur les épaules. Ils ont l'air empressé.

Des tas de têtes de moutons cuisant dans de vastes cuves et des brochettes de poitrines de moutons, débris qu'on ne vendrait pas dans des boucheries ; c'est la cu isine des pauvres gens. Nous sommes arrivés, en effet, sur le marché

aux comestibles. Voici des poissons frits, des pointes de chardons, des côtes de fenouil, des piments rouges et des herbes parfumées ; et, à côté, les fruits médiocres du pays, des figues et des dattes comprimées, des nèfles jaunes.

Dans ces rues étroites, des Arabes sont étendus le long des murs, se reposent de ne rien faire jamais. Des juives passent, la figure découverte, à peine tatouée d'un signe, la tête coiffée d'un petit bonnet conique et la poitrine enfermée dans des corsages brodés. D'autres femmes silencieuses, toujours seules, pliées de la tête aux pieds dans la m'laïa, ressemblent, vues de dos, à des religieuses. Ce sont les femmes arabes condamnées par leurs mœurs à ne pas se laisser voir. A Alger, elles sont blanches, ici la m'laïa qui les enveloppe est d'un ton d'ardoise, presque noir. Quand elles viennent vers vous, drapées dans ce sombre manteau, la figure voilée par une toile blanche, on dirait des spectres qui marchent. Mais leur brillant costume d'intérieur se devine à des volants de jupons roses, à des galons clairs qui dépassent le bas de l'ample m'laïa noire.

Nous allons ainsi, en suivant des rues tor-

tueuses, pleines d'angles et de recoins, jusqu'au quartier arabe dont les maisons, badigeonnées en bleu, se penchent et se contre-boutent. Elles sont presque vides à cette heure. Il ne s'y fait aucun commerce. Des marchands de beignets huileux et de pains dorés en occupent les rares boutiques. Les portes sont fermées.

Le soir, nous y sommes revenus, quand la lumière des lampes donne à toutes les encoignures bleues, à toutes les façades bleues, à tous les détours des ruelles bleues, des tons de ciel ; quand la foule des oisifs s'y presse, dans un va-et-vient continuel d'Arabes, de turcos et de spahis. Les darboukas et les fifres appellent les amateurs de danse, et les cafés maures s'emplissent. Par les portes ouvertes des maisons, on aperçoit la profondeur des cours peintes en bleu comme les rues et éclairées par des lampes qu'on ne voit pas. Dans les couloirs, sur des nattes ou sur des banquettes, des jeunes filles sont assises, tatouées et fardées, chargées de colliers et de bracelets. Une lueur bleue, venue de la rue, venue de la cour, venue de l'escalier, se reflète sur elles. On dirait que l'air est coloré, que nous voyons les choses à travers un bain d'azur infiniment doux et transparent.

Jusqu'à quelle heure ces rues qui pendent, ces maisons dont les étages inclinés cachent le ciel, ces cafés où des femmes dansent au son des tambourins, resteront-ils vivants et bleus ? Assez longtemps encore, car l'Arabe, endormi pendant le jour, s'éveille le soir sous l'aiguillon du plaisir. Plus tard, dans la nuit, les lampes s'éteignent ; le quartier devient noir et désert, et la patrouille lente des turcos ne rencontre que quelques passants attardés sortant des couloirs dont les portes se sont refermées maintenant.

TEBESSA

XVI

TEBESSA

Trois cent cinquante kilomètres de chemin de fer nous séparent de Tébessa, et les trains, sur ces lignes d'Algérie, sont d'une lenteur désespérante. Je m'en plains, aujourd'hui, car la route me semble monotone. Ce ne sont que montagnes vertes et que plaines vertes, des forêts de chênes lièges et des champs de blé, des broussailles, du diss et de l'alfa. Il y a pourtant de bien jolis coins, des gorges d'un pittoresque charmant, des détours sauvages et des horizons dorés. Mais j'ai déjà parcouru trop de plateaux incultes et de vallées verdoyantes, cotoyé trop de crètes arides ! Je traverse, inattentif maintenant, les méandres du Mellègue et de la Medjerda, le pays de sainte Monique et de saint Augustin. La nuit vient. Quelques

ruines romaines apparaissent dans les dernières clartés du jour. Madauros, la vieille ville numide, qu'illustra le conteur Apulée, est là, à moitié cachée dans les sables. Toute cette région était peuplée autrefois et la civilisation s'y est maintenue longtemps. On y rencontre des vestiges de mausolées antiques, d'arcs de triomphe, de basiliques chrétiennes et de forteresses byzantines. Après un sommeil de plusieurs siècles, elle se réveille. Des villages français se créent pour l'exploitation des carrières de phosphate et des filons de cuivre. Les montagnes de Mesloula et de Dyr sont fouillées ; Tébessa, l'antique Theveste, devient le centre d'importantes installations minières.

Arrivés à Tébessa dans la nuit noire, nous sommes conduits à notre hôtel à travers des rues que n'éclaire aucune lampe. — « Où est la basilique chrétienne ? » demandons-nous au jeune Arabe qui nous guide. — « Tout près de la ville, à cinq cents mètres, » nous dit-il.

Nous avons poussé cette pointe dans le Sud, jusqu'à la frontière tunisienne, pour voir la basilique de Tébessa et les vestiges des édifices mystérieux qui l'entourent. Pourrai-je résoudre

le problème archéologique qui a excité la curiosité des savants, trouver la destination des terrasses, des portiques et des salles qui avoisinent le temple, donner une explication plausible des nombreuses auges alignées dans les murailles de l'un des bâtiments ? Je ne le pense pas ; mais, qui sait ? si le hasard nous mettait sur la bonne voie et nous soufflait à mes amis et à moi le mot de l'énigme ?

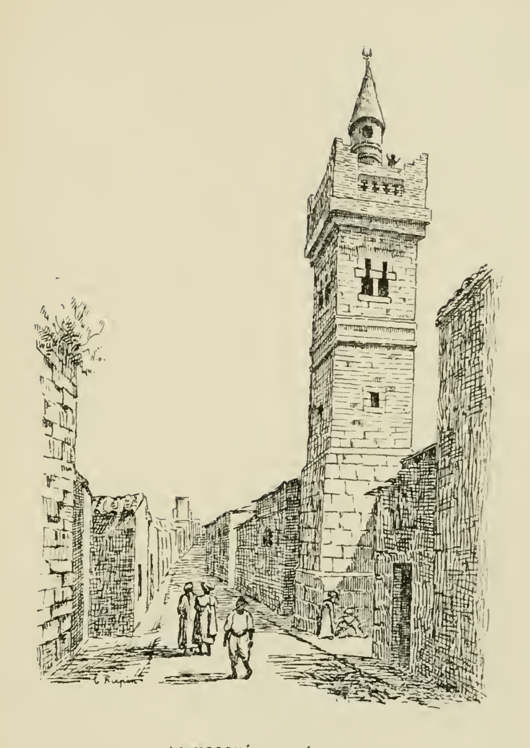
Nous recommandons à notre guide de nous éveiller au petit jour.

Je dormais depuis une heure peut-être, quand un appel me fait bondir hors du lit. Déjà ! me dis-je, en trouvant que l'Arabe se pressait un peu trop de nous mener à la basilique. Mais la voix semblait venir d'en haut ; elle roulait des mots que je ne comprenais pas ; elle avait une harmonie étrange, des éclats, des reprises en lamentations. Ce n'est pas notre guide assurément qui fait tout ce bruit. La voix se tait et je me rendors... Nouveau sursaut. Les appels, les lamentations, les cris recommencent. La voix aérienne plane au-dessus de ma chambre. Dans le silence de la nuit, elle vibre comme une harpe, elle a un accent religieux. Cette fois, je

n'en peux pas douter : c'est le muézin qui prie. Je suis logé tout à côté de la mosquée et le minaret touche à mon hôtel.

De très bonne heure, nous sommes debout et sortons de la ville, qui sommeille encore, par l'arc de triomphe de Caracalla. Les ruines de la basilique sont en dehors des remparts, à un demi-kilomètre environ, sur le bord d'une ancienne voie romaine. Elles sont comprises dans une enceinte rectangulaire dont nous voyons les substructions et les premières assises au-dessus du sol. Une large avenue dallée, dans laquelle on pénètre par une porte monumentale, coupe le quadrilataire en deux parties. La basilique est à droite de cette avenue. Ses murs à moitié démolis, ses piliers et ses colonnes en dessinent exactement le plan et permettent de la reconstituer.

Que ne peuvent-ils aussi bien en faire revivre l'histoire ? remettre sous nos yeux ces chrétiens du IVe siècle assez nombreux et assez riches pour élever dans cette colonie éloignée, sur les confins du désert, une vaste et somptueuse église ? De quelle race étaient-ils ? Pourquoi enfermaient-ils leur sanctuaire hors des portes de Theveste dans une enceinte de murailles ?



LA MOSQUÉE DE TÉBESSA

Avaient-ils à se défendre à la fois contre les habitants de la ville et contre les peuplades des montagnes voisines ? Ils étaient puissants déjà puisqu'ils avaient pu arracher des temples païens les colonnes qui ont servi à édifier leurs portiques et à décorer leur église. Leur éducation artistique était avancée, car ils avaient fait de ces débris antiques un très habile emploi.

Leur basilique est d'une ordonnance aussi pure que celles de Rome. Elevée sur un soubassement, elle est précédée d'un atrium qu'encadraient des colonnades. Au milieu de cette cour, était une belle vasque pour les ablutions. On laissait à droite le baptistère avec sa piscine circulaire, et on pénétrait dans l'église divisée en trois nefs et pavée de mosaïques. Le chœur en hémicycle, qui se trouvait derrière l'autel, pouvait contenir un clergé nombreux. De petites constructions, appuyées aux murs latéraux, étaient affectées, sans doute, au logement des prêtres.

Cet ensemble d'édifices, clos de murs, fait songer aux monastères d'Orient, véritables citadelles, foyers d'art et de civilisation, lieux

fameux de sainteté qui attiraient des caravanes de pèlerins et s'enrichissaient des dons des fidèles. Et pourquoi le quadrilataire muré de Tébessa n'aurait-il pas été une de ces premières ruches de moines établies dans le nord de l'Afrique ?

Le tombeau que recouvrait l'autel de la jolie chapelle trifoliée, accolée au flanc droit de l'église, ne serait-il pas celui du fondateur, du saint personnage que les pèlerins venaient implorer? Ne faut-il pas voir dans les petits logements qui entourent le sanctuaire l'indice d'une vie cénobitique ?

Le groupe des ruines situé sur la gauche de la large avenue dallée n'est pas moins intéressant. C'est d'abord, en face de la basilique, une immense cour carrée, entourée sur trois côtés par des promenoirs en terrasses. Une des terrasses était couverte d'une galerie ornée de colonnes. Et plus loin, du même côté, une construction rectangulaire, présentant dans deux murs de refend parallèles, quatre-vingts auges en pierre séparées par des montants dont chacun est percé d'un trou d'attache. La cour et ses terrasses pourraient bien être le cloître

des cénobites et peut-être aussi l'endroit réservé au campement des pèlerins. Quant à la construction voisine, il me paraît difficile de ne pas y reconnaître l'écurie où les chrétiens attirés à Theveste, par la sainteté du lieu, mettaient leurs montures.

Le paganisme pouvait avoir encore des adeptes dans la ville ; la garnison romaine, les fonctionnaires de la colonie, les jeunes gens de familles riches y menaient une vie de luxe et de plaisir. Derrière leurs épaisses murailles, les religieux se trouvaient à l'abri de la corruption. Ils pouvaient aussi résister à une attaque soudaine et attendre du secours.

Quel fut le sort de la basilique et de ses dépendances quand des bandes de Berbères se répandirent sur la contrée, au commencement du VIe siècle, et détruisirent la Theveste des Romains ? Il est probable qu'elles furent saccagées et ne recouvrèrent leur prospérité qu'après que la ville eut été reconstruite par Solomon, le général de Justinien. On y remarque, en effet, des traces de remaniement, de parties de construction plus récente, des édifices bâtis après coup.

De quelle empreinte résistante ce général

Solomon a marqué sa conquête de l'Afrique du Nord! La plupart des forteresses byzantines lui sont attribuées. C'est lui qui releva Tébessa en 535 et l'entoura des puissants remparts que nous admirons encore aujourd'hui. La ville fut détruite une seconde fois ; mais ses murailles restèrent debout et le génie militaire n'a eu qu'à les restaurer.

De l'occupation romaine, il subsite deux monuments importants, l'arc de Caracalla élevé vers l'an 214, de belles proportions et richement décoré, et un temple dédié à je ne sais quel dieu, qui rappelle par son architecture la maison carrée de Nîmes. Tout le surplus de la ville est moderne. On y trouve des débris épars ou réemployés des époques romaines et byzantines, comme le sarcophage chrétien qui sert d'autel à l'église française ; les plus intéressants sont réunis dans le temple antique, transformé en musée

Du haut de la porte de Solomon, l'œil découvre d'autres ruines, les thermes de Tébessa-Khalia, des mausolées, des forts byzantins, un aqueduc, et, au bout de la plaine, les exploita-

tions minières du Kouïf, toutes récentes, qui vont faire la fortune de ce pays.

Le Kouïf est sur la frontière tunisienne. De l'autre côté des montagnes, un petit chemin de fer minier va s'embrancher sur la ligne de Tunis ; mais la jonction n'est pas faite encore avec Tébessa et le passage à dos de mulets serait long et pénible. Il nous faudra regagner le Nord pour prendre à Souk-Ahras le train qui vient de Constantine. La prière du Muezin ne m'éveillera pas cette nuit. Je vais coucher à Tunis.



TUNIS

XVII

TUNIS

Cette première vue de Tunis, le matin, par un ciel sans nuage, est bien impressionnante. Les minarets recouverts de faïences multicolores, les marabouts aux écailles vertes, les dômes neigeux des mosquées brillent comme des émaux et s'enlèvent au-dessus de la masse blanche, éblouissante des maisons. Une foule d'Arabes en longs burnous, de Juifs chamarrés, de levantins vêtus de vestes bleu clair, circule dans les rues au milieu des étalages de cuivres martelés, de tapis chatoyants et de soieries tissées d'or et d'argent. Les plus petites boutiques ont une couleur gaie qui enchante. Sous les rayons du soleil, les fabricants de sandales ont l'air de manier des matières précieuses. Les

loques, elles-mêmes, sont belles. C'est la magie de la lumière.

A part quelques Arabes à figure grave, on ne voit que des visages rayonnants et animés. Assis sur le rebord de leurs magasins, les brodeurs, les armuriers et les potiers s'appliquent à leur besogne comme à un jeu ; le travail ne les assombrit pas. On a du plaisir à s'arrêter devant eux, à regarder leur ouvrage. Ces artisans sont des artistes.

La rue de l'Eglise et celle de la Kasba sont décorées comme pour une fête, et c'est fête tous les jours de soleil. Suspendues aux portes des marchands, des lampes en métal découpé, de grandes buires au col délicat, des assiettes niellées vous envoient leurs reflets d'or.

Une floraison merveilleuse, plus vive que celle des jardins, plus discrète et plus pâle que celle des déserts, s'épanouit sur les tapis de Kairouan. Des tissus vaporeux, des écharpes brodées flottent au vent comme des nuages de soie. L'air est embaumé par les odeurs de rose, d'ambre et de géranium qui s'échappent du souk des parfums. On est ébloui et grisé. Je me sens pris d'un irrésistible besoin de faire ce

que fait la foule oisive, de flâner comme elle, de passer et repasser devant les boutiques, de m'imprégner ainsi de cette vie de l'Orient qui m'apparait si sensuelle et si charmante. Je vais donner ma première journée à la rue.

J'ai traversé rapidement le quartier européen, la ville nouvelle qui s'étend du port à la porte de France, et me suis enfoncé dans la ville indigène, à la recherche des souks et des carrefours. Les rues d'Alger sont plus pittoresques et plus invraisemblables. A Tunis, les pentes sont moins raides, les maisons tiennent debout. Il y a plus d'air et de lumière, et, par conséquent, plus de couleur. Il y a aussi plus de mouvement.

Au hasard, je suis la rue qui monte et arrive sous une voûte profonde. Devant une porte fermée, un soldat tunisien est en faction. C'est la prison beylicale. Appuyé au linteau, immobile, ne regardant rien, une pauvre femme est là. Qu'attend-elle ? Son mari est peut-être derrière ces verroux. Elle a le type et le costume des Bédouines, de larges anneaux à ses oreilles et les pieds nus. Le Bey vient de rendre la justice et la bande des condamnés descend la

rue, entre deux haies de soldats. On s'écarte pour les laisser passer, mais personne ne s'arrête, personne ne leur jette un regard de pitié ou de curiosité. Eux-mêmes marchent indolents, passifs, le visage inerte. La porte s'ouvre à leur arrivée et se referme sur eux. La bédouine n'a pas quitté sa place, n'a pas bougé. Celui qu'elle attend n'était pas parmi ceux-là.

Au sortir de la voûte, le soleil reparaît et éclaire le radieux minaret et la belle colonnade de la Grande Mosquée. De vieux Arabes, assis sur les marches, ont un chapelet dans les mains. Un groupe de juives, coiffées d'un bonnet pointu d'où pendent des voiles roses et bleus, s'engage dans une ruelle transversale. Elles sont grasses et fraîches ;



des pantalons étroits et des vestes ajustées qui découvrent la moitié du bras, mettent en relief leur embonpoint démesuré. Elles marchent en poussant leurs sandales trop petites pour leurs pieds. Elles vont au souk des parfums. Un marchand les appelle, débouche de petites fioles qui contiennent des essences précieuses, en applique les goulots sur leurs bras nus. Elles sentent la partie du bras qui a été touchée par le parfum, font de petites mines amusantes et parlent avec animation. Des flacons allongés, très minces et couverts de fleurs d'or, semblent les tenter; elles les prennent, les flairent et les reposent dans les écrins. Elles ont envie de tout, des sachets, des colliers odorants, des éventails en bois aromatique; et quand elles ont touché à tout, elles partent, vont à un autre marchand, parlant toujours, riant toujours. Les marchands, bons garçons, ne se fâchent pas de ces dérangements inutiles.

Dans le souk des étoffes, j'ai trouvé un boutiquier qui ne se serait pas lassé de me montrer ses tissus de la Perse aux éclatants ramages, ses coussins de Turquie en soie épaisse et moelleuse, portant des légendes brodées en fils

d'or, ses ceintures vaporeuses venues du Caire, ses tapis de table plus beaux que des manteaux de Sainte-Vierge. Assez, assez, lui disais-je; mais il sortait encore de ses rayons des pièces de brocatelle, des foulards, des soieries magnifiques dont les dessins s'illuminaient aux rayons du soleil, étincelaient, s'irisaient comme des verres précieux, flamboyaient comme des vitraux d'église. Je quittai sa boutique, fatigué par trop de lumière et trop de couleurs, cherchant un peu d'ombre, un coin obscur, un de ces souks recouverts d'une toiture en planches, où le jour n'entre que discret et tamisé.

Et je faillis me heurter contre un tombeau de marabout, bâti là, au ras du sol, en pleine rue. Ils sont d'ordinaire enfermés dans des koubas, dans les cours des mosquées, dans des édifices qui ne s'ouvrent qu'aux vrais croyants; on n'en approche qu'après s'être purifié et en s'inclinant jusqu'à terre. Quel est donc ce saint laissé ainsi dans la rue, auprès duquel tout le monde passe, qui n'a sur sa tombe ni une lampe, ni un ex-voto? C'est peut-être un sellier, fameux par sa piété, pèlerin de La Mecque, théologien savant, que les selliers ses confrères ont voulu garder au milieu d'eux, dans le souk

où ils sont réunis. Singulière rencontre, ce mausolée dans une rue étroite et bruyante, bordée d'échoppes où des Tunisiens piquent des housses, cousent des brides et taillent des arçons.

Il eut été mieux à sa place dans le quartier voisin des notaires, si tranquille, si recueilli, où ne viennent que quelques musulmans désireux de faire authentiquer leurs conventions. Ces notaires de Tunis, installés dans leurs petites échoppes comme les commerçants d'à côté, me font songer aux tabellions du moyen âge qui tenaient boutique sur la place publique. Ils sont quatre ou cinq, près les uns des autres, accroupis, attendant la clientèle. Un livre, une écritoire et quelques feuilles de papier, à cela se borne leur mobilier. Ils écrivent sur leurs genoux. La rue est solitaire et j'en profite pour m'approcher d'une des boutiques notariales. Le titulaire de l'office, un vieillard, porte sous son turban de grosses lunettes qui lui donnent un air de parfait praticien. Il libelle, sur une feuille de papier, au timbre de la Régence, l'engagement contracté par un de ses compatriotes ; sa main trace assez rapidement des caractères très menus qui n'ont pour moi aucun

sens. Que ce coin de Tunis me paraît vieillot et triste !

Les souks finissent là. Je retrouve aussitôt les rues pleines de clarté, pleines de monde. Des gens traînent de petites charrettes à bras ; des ânes dociles, chargés de provisions, se glissent au milieu de la foule. Des femmes, drapées dans leur haïk blanc et la figure cachée sous un voile noir, reviennent du marché qui se tient près de la kasba.

Je suis arrivé au haut de la ville, devant le Dar-el-Bey, ce palais beylical où ont été jugés ce matin les malheureux que j'ai vu conduire en prison. Le bey et sa suite sont partis ; la porte n'est plus consignée. Je traverse la cour entourée de colonnes torses, les portiques aux plafonds de bois découpé et peint, la salle du conseil, toute blanche avec ses plâtres dentelés, et je gagne les terrasses. Tunis est sous mes yeux, Tunis aussi blanche que les haïks des femmes et que les arabesques du Dar-el-Bey, Tunis qui descend vers son lac où se reflète le bleu pur du ciel. Les neufs coupoles de Sidi-Mahrez brillent au soleil comme des montagnes de neige ; les minarets de Sidi-Youssef et de

Sidi-Ben-Ahrous, légers et sveltes, ont des éclats de pierrerie. Au bas de la ville indigène, des flots de verdure inondent la ville française; et plus loin, au delà du lac, derrière les maisons de la Goulette qui ont l'air d'une bande d'alcyons posés sur l'eau, la mer apparaît entre la pointe de Radès et le promontoire sombre de Carthage.

Quand je quittai le quartier de la kasba, le hasard me fit passer de nouveau sous la voûte de la prison ; j'avais suivi, sans le savoir, le même chemin que les condamnés du bey, le même qui voit passer chaque jeudi, entre une double haie de soldats tunisiens, le rebut de la population indigène. La sentinelle était à son poste, appuyée sur son fusil, près d'un montant de la porte. En face d'elle, adossée à l'autre montant, la femme au costume de bédouine, dont l'attitude résignée m'avait intéressé ce matin, attendait toujours. Patiente, elle restera là jusqu'à la sortie de son homme. Où iraitelle ? Si elle partait sans lui, comment se retrouveraient-ils dans la grande ville ? Ce sont des nomades ; personne ne les connaît. Depuis plusieurs heures qu'elle est à cette porte de

prison, personne ne s'est inquiété d'elle. Les soldats en faction n'ont pas dû lui dire un mot. Je voudrais connaître son histoire, plaider sa cause devant les gens influents et lui rendre son mari. Mais je ne puis rien ; et peut-être vaut-il mieux ne pas toucher à ce mystère pour conserver au fond de moi l'émotion que donne l'inconnu, la pitié à laquelle a droit une femme qui parait malheureuse.

Combien faudrait-il de journées pour connaître les rues de Tunis ? Bien des fois je m'y suis égaré, revenant au point de départ, repassant sans le vouloir par le même chemin. Et que de coins curieux découverts dans ces promenades à bâtons rompus ! J'ai été retenu longtemps sur la place Halfaouine par des pauvres gens vendeurs de flûtes en roseau et de patins en bois que chaussent les Tunisiennes aux jours de pluie. Je me suis attardé dans le quartier de Guallaline, chez les potiers qui cuisent leurs vases en terre dans des fours préhistoriques.

Sur une des galeries qui entourent une petite place carrée, je lis cet écriteau : *Marché aux Esclaves*. On me dit qu'au temps où la traite

se faisait au grand jour, ce lieu n'avait rien de lugubre. Les esclaves qu'on y menait subissaient leur sort sans se plaindre. Leur vie misérable était si peu changée : le maître nouveau ne vaudrait pas moins que l'ancien. Aujourd'hui, la place est déserte ; on n'expose plus la marchandise humaine. Je m'y suis senti néanmoins le cœur serré, comme si je visitais une salle de torture. Des enfants enlevés à leur famille, des hommes et des femmes qui avaient eu la fierté de la vie libre, ont été conduits là, comme des troupeaux, et vendus pour quelque argent. Ces portiques en bois ont été les témoins de douleurs intimes.

Dans le vieux Tunis, les races diverses ne se sont pas mélangées ; chacune a son quartier, de même que chaque industrie a sa rue et son souk. L'installation des Maltais est celle dont on se rend le mieux compte, grâce à la large porte toujours laissée ouverte et qui, à elle seule, éclaire l'appartement entier. Car c'est bien un appartement en une pièce unique, divisée, dans le sens de la hauteur, par un plancher s'avançant jusqu'au milieu. Le premier étage qui recouvre à moitié le rez-de-chaussée, sert de chambre à coucher. En bas,

sont réunis, sans aucune séparation, la cuisine, l'office et l'écurie. Bêtes et gens vivent ainsi, côte à côte ; de son lit, le chef de famille peut surveiller toute la maison.

La rue Bab-Souïka fait suite à la rue des Maltais ; c'est la voie qui m'a conduit au Bardo. Les murailles qui enveloppaient ce palais ont été démolies et l'ancienne résidence des beys est devenue accessible aux étrangers. J'y arrive au moment où les troupes beylicales font l'exercice dans la cour de leur caserne. Il me parait loin le temps où les sentinelles tunisiennes tricotaient des bas et des gilets en montant la faction. Commandés par de jeunes officiers, les soldats manœuvrent à la française.

J'ai gravi l'Escalier des Lions qui mène à l'appartement du Souverain. Il fallait bien voir les cours à colonnades, la salle des glaces, le grand salon où fut signé en 1881 le traité de protectorat. Mais là n'était pas pour moi l'intérêt du Bardo. Dans le palais contigu, ont été réunies les richesses archéologiques de la Tunisie. Le musée Alaoui est actuellement le plus beau de l'Afrique. Inexploré pendant tant

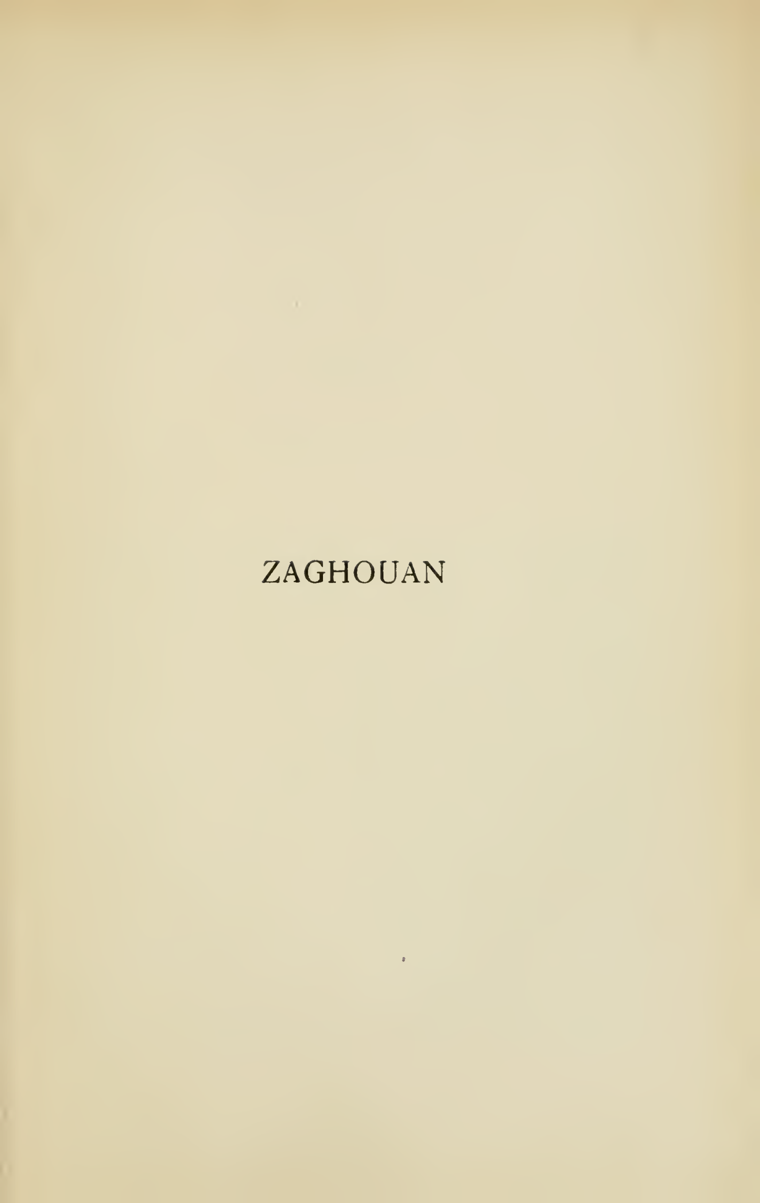
de siècles, ce pays est peuplé de grands souvenirs et semé de ruines fameuses. Les Phéniciens, les Numides, les Romains et les Turcs, idolâtres, païens, chrétiens et musulmans l'ont occupé tour à tour et façonné à leur manière, y ont marqué l'empreinte de leur art et de leurs mœurs. Carthage, Hadrumète, Thignica, Dougga et d'autres villes importantes dont les noms sont à peine connus, dorment dans le sol. Quand on s'est mis à les fouiller, on a trouvé des trésors, et le musée Alaoui a recueilli les plus belles de ces épaves.

L'histoire des siècles passés est là, dans ce palais du Bardo, dans ce musée Alaoui, racontée par les inscriptions, par les monuments, par les objets mobiliers et les œuvres d'art. Depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin de la période byzantine, c'est une série ininterrompue de témoins. Ce que l'épigraphie ne nous dit pas, nous l'apprenons par les mosaïques. Quels documents précieux nous ont laissés les artistes qui ont représenté à l'aide de leurs petits dés de terre et de verre, aux tons indélébiles, des scènes de la vie d'autrefois, des chantiers et des ateliers, des installations rurales, des pêches en mer et en rivière, des

parties de chasse, le déchargement d'un navire ! Et la plupart de ces mosaïques sont des chefs d'œuvre. Le cortège de Neptune qui sert de pavement à la salle des fêtes est une merveille de coloris et de dessin. Je ne connais pas de fresque d'un effet plus puissant et plus harmonieux que la mosaïque de Dougga nous montrant les cyclopes en train de fabriquer les armes d'Enée sous la surveillance de Vulcain. On s'arrête à tous les pas, devant les vitrines où sont enfermés des bijoux et des pièces d'orfèvrerie, venant de Bizerte et de Carthage, des lampes puniques, romaines et chrétiennes, trouvées dans les sépultures, des verres aux formes gracieuses, des poteries sur les flancs desquelles s'ébattent des personnages et des animaux. Les statues sont alignées sur des piédestaux le long des murs, et l'on passe au milieu des dieux, des empereurs et des impératrices.

Je reviendrai au Bardo, mais non plus en courant d'une salle à l'autre ; j'irai tout droit devant une statuette représentant un enfant, que j'ai aperçue dans un coin du patio, et je resterai ensuite longtemps, dans le salon des bijoux, en face de *l'atelier de Vulcain* et de

cette autre délicieuse mosaïque où l'on voit Orphée, jouant de la lyre au milieu des oiseaux, et le poète Arion, regagnant le cap de Ténare, sur le dos d'un dauphin que ses chants ont charmé.



ZAGHOUAN

XVIII

ZAGHOUAN

Un soir que j'étais allé voir, du haut du Belvédère, le soleil se coucher sur Tunis, j'aperçus par delà toutes les petites collines qui moutonnent la plaine vers le sud,une montagne massive, imposante, dont la crête déchiquetée montait dans le ciel. Ses arêtes, encore éclairées, avaient des tons d'améthyste ; de longues stries noires la coupaient du sommet à la base. Les arches immenses d'un vieil aqueduc, sous lesquelles j'avais passé pour venir à la Manouba, se dirigeaient vers cette montagne ; à demi ruinées, elles disparaissaient derrière les mamelons et plus loin se profilaient encore, dessinaient leurs festons sombres sur la terre blanchâtre et sur le vert tendre des moissons. C'était le Djebel-Zaghouan, une des cimes les

plus hautes de la Tunisie, c'était l'aqueduc, long de quatre-vingt kilomètres, qui conduisait à Tunis et à Carthage les eaux du Zaghouan.

La source sort de la montagne, abondante et pure ; elle était l'objet d'un culte de la part des deux grandes villes du littoral. Son amenée à travers la vallée du Miliane, sur des arcades qui atteignent plus de vingt mètres de hauteur, avait coûté si cher; il était bien naturel d'en confier la garde à une divinité. Aussi les Romains avaient-ils construit un temple sur le point de captation des eaux ; et cette Nymphée, dont les ruines sont célèbres, est un des rares spécimens de ce genre de sanctuaire. Je décidai aussitôt une excursion à Zaghouan.

De bonne heure, le lendemain, j'étais en route. Le gigantesque aqueduc jalonnait mon chemin. Je traversai d'abord la vallée verdoyante que j'avais aperçue du Belvédère et j'atteignis les terres en friche où ne poussent que des chardons bleus. Oh ! la belle couleur de ces chardons ! Leurs tiges, leurs feuilles découpées, leurs fleurs qui ressemblent à des pompons hérissés de pointes, sont peintes avec de l'azur du ciel. Le sol paraît bientôt

moins aride; il se tapisse de belles-de-jour, dont les petites coroles, très simples, sont bleues comme les chardons, mais d'un ton plus vif et plus gai. Voici que le coloris change : des touffes violettes apparaissent et aussi des touffes jaunes, très basses, presque rampantes, et, du milieu de ces fleurs, montent des broussailles, de vrais massifs de verdure.

En passant, je vois les ruines d'Oudna groupées autour d'une forteresse byzantine. Encore une de ces villes prospères qui ont disparu dans les grands bouleversements de l'Afrique du Nord. Les Romains y avaient construit des temples, un théâtre et un amphithéâtre, des thermes et des citernes : après eux, les chrétiens des premiers siècles y avaient bâti des basiliques. Les maisons étaient riches, pavées de belles mosaïques. « Les Turcs ont passé là. » De tous ces monuments, il ne reste que des vestiges, des assises au ras du sol, des substructions que recouvrent en partie les herbes.

Si je m'arrêtais devant toutes les ruines intéressantes de cette région, à Sutunurca, à Giufi, à Henchir-Boucha, je n'arriverais pas au but. Le Zaghouan est encore loin, et je veux aller jusqu'à lui.

Il se montre maintenant bien en face et j'aperçois même, sur un des renflements de sa base, la petite ville blanche à laquelle il a donné son nom. Comme il me paraît plus noir qu'hier. Le soleil l'éclaire de côté et laisse dans l'ombre ses replis profonds. Il se dresse au-dessus de la plaine d'un seul bond, sans un contrefort qui en atténue l'élan. Il est chauve. Les forêts d'autrefois ont disparu avec la terre qui les faisait vivre. C'est un rocher prodigieux, plein de ravines, de coupures et de trouées.

Ses premières pentes sont faciles. Tous les blocs roulés de la montagne se sont arrêtés là, ont retenu les terres et formé un mamelon fertile, couvert de prairies, de jardins et de vergers. La petite ville de Zaghouan semble sortir de cette corbeille de verdure.

Une porte triomphale lui sert de frontispice. Elle est juste assez ruinée pour me donner l'illusion que je vais pénétrer dans une ville morte ; ses niches sont vides et son couronnement est tombé. La voie qui passe sous l'arcade est une pente raide, presque inaccessible aux

voitures. Puis-je trouver autre chose que des ruines derrière cette porte monumentale ?

Eh bien ! les vestiges antiques sont complètement enfouis, si cachés sous les maisons actuelles qu'il faut se livrer à de véritables fouilles pour les exhumer. Une ville, dont les savants n'ont pu encore, d'une façon certaine, déterminer le nom, occupait l'emplacement de Zaghouan. Peut-être était-elle d'origine phénicienne. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Carthaginois l'occupaient depuis longtemps, quand ils en furent chassés par les Romains. Il ne resta pas pierre sur pierre des édifices de l'époque punique. Les vainqueurs reconstruisirent la ville en employant les matériaux de démolition. Mais ils subirent le sort qu'ils avaient fait à leurs devanciers : leur œuvre fut détruite et recouverte par les maisons arabes de Zaghouan. Elles sont bien vieilles, ces maisons, blanchies à la chaux, très basses, et cette mosquée caduque que des contreforts ont de la peine à soutenir. Que les habitants paraissent misérables ! Et pourtant leurs jardins sont beaux et fertiles ; depuis que les eaux de la montagne ont été de nouveau captées, les champs leur donnent d'abondantes récoltes et

les pâturages leur permettent d'élever des troupeaux.

Rien de plus amusant que l'animation des rues de ces bourgades tunisiennes. Tous les hommes, tous les enfants sont là, devant les portes des maisons blanches, devant les cafés arabes, devant les boutiques. Les moissons doivent venir toutes seules et les vergers n'ont besoin d'aucun soin, puisque du matin au soir, ces gens paraissent inoccupés.

J'ai trouvé dans la foule le gardien des eaux qui m'accompagne jusqu'au *nympheum*. Nous montons par des sentiers à peine tracés, sur les pentes du Djebel-Zaghouan. Une faille ocreuse, qui coupait en deux la montagne, s'est effondrée à quelque époque lointaine, et des éboulis de rochers sont tombés dans cette coupure, où viennent se déverser toutes les eaux du massif. Elles filtrent à travers les pierres et le sable et jaillissent abondantes et pures. Dans un pays assoiffé, cette eau est une providence. Les Romains y ont élevé un temple superbe, une nymphée colossale.

Le culte de la déesse est aboli ; son autel a été renversé ; la *cella* est vide. Les colonnes du

temple et les plus beaux chapiteaux sont allés orner d'autres sanctuaires; mais le monument, dépouillé de ses statues et de sa décoration, reste grand et majestueux. Adossé à la montagne, l'autel sur lequel trônait la déesse est recouvert d'une coupole. Deux galeries, en quart de cercle, l'encadrent et s'étendent en avant comme pour embrasser la source qui emplissait des bassins avant de s'engouffrer dans le gigantesque aqueduc dont nous avons suivi le tracé depuis Tunis jusqu'à Zaghouan. Des statues de nymphes étaient placées sous les voûtes des galeries. Les architraves, couchées dans les herbes, ont des rinceaux et des palmettes d'un merveilleux dessin. Les réservoirs, l'aréa, les galeries et le sanctuaire sont étagés et disposés avec un art exquis.

En arrière, la muraille rocheuse du Djebel-Zaghouan, crevassée, noire, infranchissable; devant le temple, la plaine immense qui s'ouvre et s'étend jusqu'à la mer. Du fond de sa *cella*, la déesse des eaux voyait le miracle qu'elle accomplissait tous les jours : la richesse des jardins, les bosquets verdoyants et parfumés, les vergers chargés de fruits, la fécondité de la terre.



KAIROUAN

XIX

KAIROUAN

Une nouvelle poussée vers le Sud ; et, cette fois, c'est pour aller jusqu'à Kairouan, la ville sainte de la Tunisie.

Nous avons franchi la zone riche et cultivée des environs de Tunis et voyageons maintenant au milieu des massifs de caroubiers, de jujubiers sauvages et de figuiers de Barbarie. Il y a de véritables forêts de ces figuiers à raquettes vertes hérissées de longues épines. Ils couvrent un sol rocailleux, sec et mamelonné, qui ne produit aucune autre plante. Quelques-uns sont si vieux, si hauts, si dénudés à la base, qu'un cavalier passerait sous leurs branches sans se baisser. Le steppe désolé n'a pour toute végétation que ces cactiers monstrueux, pour toutes fleurs que leurs fleurs jaunes. Il

est parcouru par des caravanes d'ânes et de chameaux.

Des palmiers apparaissent ; c'est l'oasis de Sidi-bou-Ali. Les grenadiers en fleurs s'abritent derrière d'épaisses haies de cactus. Des ficoïdes à grandes fleurs jaunes et rouges, toutes épanouies, tapissent les talus. Nous traversons des bois d'oliviers et de citronniers.

Mais, de nouveau, le sol se dénude et le steppe s'étend jusqu'aux abords de Sousse. Nous en sortons pour entrer dans les olivettes les plus anciennes et les plus belles de la région. Nous verrons Sousse au retour ; aujourd'hui, nous passons.

A droite de la ligne, une ville blanche émerge à peine de sa ceinture de murailles grises. Une forteresse la couronne, posée, comme d'ordinaire, sur le point culminant. Et du milieu de ses terrasses, toutes égales, pointent des minarets et s'arrondissent des coupoles. Elle s'incline vers nous, sur le flanc d'une petite colline. Sans ses mosquées qui s'élèvent au-dessus des toitures basses et plates, on la prendrait pour une carrière de marbre blanc, en exploitation au niveau du sol. C'est Kalaa-Kébira.

Nous l'avons à peine dépassée qu'une autre ville, si semblable qu'elle en paraît être l'image, se montre de l'autre côté de la voie. Penchée sur sa colline, entourée de sa muraille grise, dominée par sa kasba, toute blanche, Akouba est la sœur jumelle de Kalaa-Kebira. L'une est comme le reflet de l'autre.

Et voici une troisième vision de la même ville, Kalaa-Srira, identique aux deux premières, posée et bâtie comme elles, étincelante au soleil. Ne dirait-on pas un effet de mirage ?

La plaine est doucement ondulée, grise, mouchetée de touffes d'alfa si chétif qu'on ne songe pas à l'exploiter. L'alfa disparaît bientôt et le sable aride se couvre de cristallisations salines. Ce désert, inondé pendant la saison des pluies, est, en ce moment, d'une blancheur éblouissante.

A l'horizon, au fond de l'espace miroitant, quelque chose d'indistinct d'abord et qui ressemble à une broderie du sol, commence à briller, grandit peu à peu et se précise ; des dômes et des minarets blancs surgissent derrière une muraille blanche, dentelée. Nous approchons de Kairouan.

Il n'y a pas une seule maison européenne dans l'intérieur de l'enceinte. La petite colonie étrangère est groupée devant une des portes ; c'est là que nous gîtons.

Le jeune Ali, notre guide, nous attend ; il s'est muni de l'autorisation du contrôleur civil qui nous permettra de visiter les mosquées et nous servira, au besoin, de sauf-conduit. Très avenant, parlant bien le français, il a de l'entrain et une bonne mine. Son ample gandoura lie de vin, brodée de soie verte, largement échancrée et flottante, donne à sa démarche une légèreté et un balancement gracieux. Sous sa cabouche, dont le gland noir pend jusqu'au bas de la nuque, il a enfoncé au niveau de l'oreille une tige de fleur odorante, un petit bouquet rouge qui vient s'appliquer à sa joue. Il tient à la main une baguette, et, en nous montrant la porte de Kairouan, nous dit de le suivre.

Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'avec mes deux amis je suis entré à la suite d'Ali dans la ville sainte aux cent cinquante coupoles. Isolée dans le désert, loin des oasis, des montagnes, des cours d'eau, fermée dans sa muraille blanche, toute blanche elle-même,

elle est comme un vaste sanctuaire de l'Islam. Sept pèlerinages à Kairouan valent un pèlerinage à La Mecque, et le croyant qui les a effectués a le droit de porter un turban vert. A en croire les musulmans, son origine est miraculeuse ; Kairouan serait sorti de terre par enchantement. Et on ne peut expliquer, en effet, que par un prodige de foi, la naissance et le développement de cette grande cité, au milieu d'un steppe qui paraît avoir été toujours stérile et brûlé par le soleil. Elle a perdu de son importance, s'il est vrai qu'on y comptait autrefois cent mille habitants, si son enceinte englobait le faubourg des Zlass et s'étendait bien loin à l'est de la grande mosquée. Mais elle reste le centre religieux de la Tunisie, une des portes du paradis de Mahomet. Les croyants se tournent vers elle dans leurs prières, et des bandes de pèlerins s'y acheminent à travers les sables qui boivent l'eau des rivières.

Nous entrons par la porte des Paussiers, et la rue principale s'ouvre devant nous. C'est là et dans le quartier des souks que se trouve concentré tout le commerce de Kairouan. Les petites boutiques se touchent et leurs étalages

débordent sur la chaussée. Je fais l'emplette de *mains de Fatma*, en peau de pieuvre, ce talisman qui écarte le mauvais sort, et j'achète aussi des cassolettes en argent dans lesquelles les Tunisiennes conservent la poudre noire qui teint leurs yeux. Des femmes, enveloppées dans un manteau noir, la figure voilée de noir, me regardent manier maladroitement ce petit bijou. Si je ne craignais de commettre une irrévérence impardonnable, je les prierais d'en faire usage devant moi. Leurs yeux sont si habilement agrandis ! Un indigène me tire d'embarras en me montrant la manière de s'en servir ; mais je n'ose, après lui, passer la tige d'argent entre mes paupières.

Cet indigène, que le hasard nous a fait rencontrer devant la boutique d'un bijoutier, est un avocat du tribunal régional. Il se joint à nous et veut bien nous accompagner dans les souks, chez les marchands de tapis, les bimbelotiers, les fabricants de sachets en cuir et de miroirs incrustés de paillons. Il tient à nous montrer son tribunal et nous présente au président et aux juges. C'est un très intelligent interprète, un homme courtois qui paraît heureux de nous faire les honneurs de sa ville.

Il nous invite à assister à un mariage qui sera célébré le lendemain. « Vous y verrez, nous dit-il, les Aissaouas. »

Nous le quittons pour errer dans le dédale des ruelles étroites, bordées de maisons blanches dont les portes sont verrouillées et les fenêtres garnies de grilles en fer. Toutes les maisons se ressemblent à Kairouan. Et nous allons ainsi jusqu'à la porte de Tunis où se tient un marché de bric-à-brac, de vieilles poteries, d'armes anciennes et de fruits du pays, de tambourins et de flûtes en roseau. Beaucoup d'hommes ont, comme notre guide, des fleurs roses ou jaunes piquées sous la cabouche. Des enfants vendent pour un sou ces petits bouquets odorants. Un parfumeur, son brasero à la main, passe au milieu de la foule, entre dans les boutiques, dans les cafés, recueillant quelques oboles. J'ai fait un choix de gargoulettes en terre de Nebeul, décorées de chameaux invraisemblables, qui marchent en caravane sur des arabesques vertes ; et j'ai déniché dans un tas de ferraille des étriers damasquinés d'argent qui ont servi à bien des chevauchées. Que de choses autrefois belles !

que de misérables nippes amoncelées sur cette place en dehors de la porte de Tunis !

Il est temps d'en sortir si nous voulons avant la nuit voir la Mosquée des Sabres et celle du Barbier. La première, située dans le faubourg des Zlass, malgré ses vastes proportions et l'élégance de ses coupoles, me paraît être l'œuvre d'un prodigieux maniaque. Le forgeron qui l'a fondée pouvait être un saint homme, mais il a sans doute excité l'admiration de ses coreligionnaires moins par sa science théologique et l'éclat de ses vertus que par les dimensions extravagantes des armes et des ustensiles qu'il était censé fabriquer pour son usage. Il devait être, en effet, un bien grand croyant, le marabout qui brandissait les sabres gigantesques et fumait les pipes colossales suspendues autour de son tombeau.

Autrement vénérable est la Mosquée du Barbier. Séparée de la ville, par un interminable cimetière, seule dans la plaine blanche, elle frappe tout de suite par son air de grandeur et son aspect religieux. On sent qu'elle est un foyer de dévotion. Chemin faisant, Ali nous raconte les origines fabuleuses de la mosquée,

la légende de son fondateur, le barbier de Mahomet, qui portait toujours sur lui trois poils du prophète et s'est fait enterrer là, tenant encore à la main la précieuse relique. Le tombeau d'un si grand saint attire depuis des siècles de nombreux pèlerins.

Presque en même temps que nous, des Arabes, le burnous flottant, entraient dans la grande cour et se dirigeaient immédiatement vers la salle aux ablutions. Nous les regardions. Mais, sans s'inquiéter de nous, ils accomplissaient leur rite et se préparaient, en lavant les souillures de leur corps, à pénétrer dans le temple. Sous la galerie décorée de colonnes et de chapiteaux anciens, un groupe de jeunes gens, accroupis autour de leur maître, récitent en balançant la tête les versets du Coran.

Quelle enfilade et quelle succession de cours et de couloirs, de colonnades et de vestibules! quels admirables plafonds et quelles frises gracieuses! Le tombeau de Sidi-Sahab, compagnon et barbier de Mahomet, est l'objet d'un culte tout spécial. Il occupe une petite salle que surmonte une coupole et dont les murs et le pavement sont recouverts des plus beaux tapis

de Kairouan. Des offrandes et des ex-voto pendent aux murs. A la grille qui entoure le sépulcre sont attachés des sachets remplis de terre que des pèlerins ont rapportés de La Mecque. Les musulmans, que nous avons vus dans la salle aux ablutions, sont maintenant prosternés devant le tombeau du barbier ; et, eux qui ne peuvent faire le grand pèlerinage, ils touchent avec la main les petits sachets remplis de terre sainte.

Quand nous quittons la mosquée de Sidi-Sahab, nous trouvons de pauvres femmes accroupies devant la porte. Elles viennent de si loin qu'elles sont harassées. Ce sont les compagnes des pèlerins en prières devant le marabout. Quelle foi vive ont tous ces gens !

Le jour baisse. Nous traversons de nouveau la nécropole solitaire, le terrain plat bossué, planté de petits cippes funéraires, et puis le faubourg des Zlass qui s'étend jusqu'aux murailles, presque aussi grand que la ville. Il est désert à cette heure de la soirée ; et la ville elle-même est morne et silencieuse. Les boutiques ont replié leurs marchandises. Seuls, les cafés populaires retiennent encore quelques

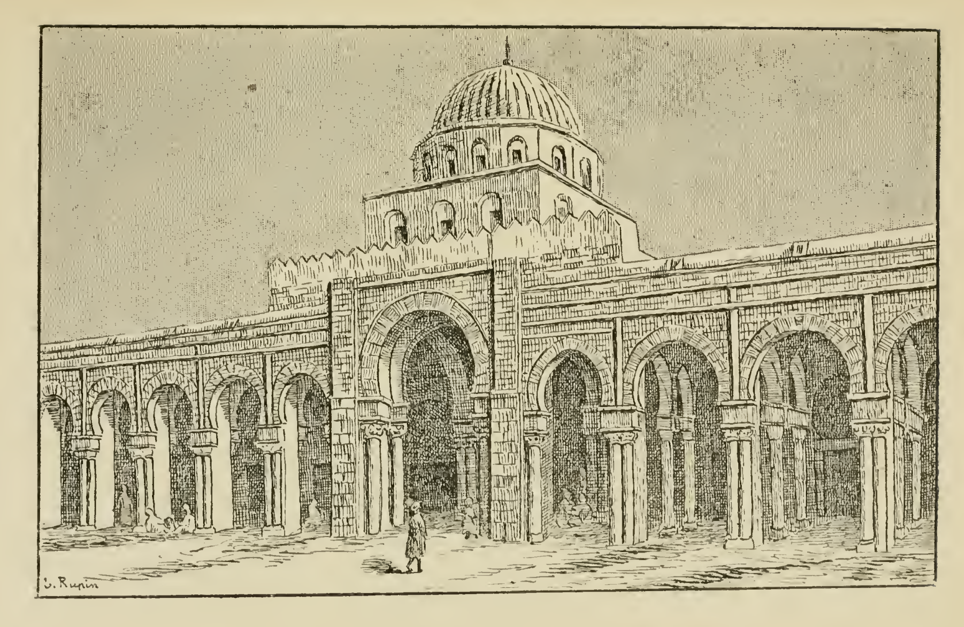
clients. Kairouan, la cité religieuse, semble plongée dans le recueillement. On n'entendra bientôt, dans le calme de la nuit, que la voix des muezins criant du haut des minarets la grandeur de Dieu et la sainteté de Mahomet.

La ville s'éveille de bonne heure et la grande rue s'anime dès que le soleil paraît. Je me suis aventuré seul dans le quartier des souks, au moment où les marchands déployaient leurs étoffes et leurs tapis, suspendaient aux vantaux des boutiques les babouches en cuir jaune et les bourses garnies de glands d'or ; j'ai assisté à l'arrivage des blocs de dattes et à la préparation des beignets huileux. Des gamins, que j'ai régalés de quelques sucreries, me suivent dans ma course matinale à travers les ruelles blanches, et j'aurais prolongé cette promenade propice aux sensations de vie orientale, si notre guide Ali ne nous avait pas donné rendez-vous pour la visite de la Grande Mosquée.

Toute voisine du mur d'enceinte, elle est enfermée elle-même dans une muraille formidable qu'épaulent de massifs contreforts. Nul étranger n'y avait pénétré avant 1881. On en

parlait comme d'une chose merveilleuse que personne n'avait jamais vue. Nos soldats en trouvèrent les portes ouvertes et campèrent dans sa cour. La ville sainte était violée. Depuis lors, les chrétiens peuvent entrer dans la Grande Mosquée de Kairouan comme dans tous les autres sanctuaires de la ville.

La vaste cour rectangulaire, pavée de marbre blanc, est déserte à notre arrivée, et sa profondeur, que borne au loin la masse énorme du minaret, rend notre isolement presque pénible. Une galerie double, à deux nefs pour ainsi dire, l'entoure sur ses quatre côtés. A l'autre bout de la cour, en face du minaret, s'ouvrent les belles portes de la mosquée. Une des nattes de la nef centrale est relevée pour nous permettre d'approcher du mirhab : mais je préfère laisser mes chaussures sur le seuil et voir dans tous ses détails et tous ses coins l'immense salle aux dix-sept nefs de huit travées chacune. Quelle forêt de colonnes pour supporter ces multiples plafonds et ces coupoles ! Et elles sont en matériaux précieux, en granit bleu ou rose, en marbre, en porphyre. Elles viennent des monuments disparus de Carthage, de Zaghouan et d'Hadrumète ; leurs chapiteaux



LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN

décoraient les temples païens et les basiliques byzantines de l'Afrique du Nord. Depuis plus de dix siècles, elles sont là, et la plupart datent d'autres dix siècles antérieurs. Les volutes, les palmettes, les feuilles d'acanthe, toutes les sculptures de leurs corbeilles sont d'une merveilleuse conservation et d'une extraordinaire variété. La fantaisie des artistes leur a donné les formes et les combinaisons les plus inattendues. Il y a des guirlandes enchevêtrées comme des nœuds gordiens, des feuillages qui paraissent retournés par un coup de vent ; et, au milieu de tous les caprices de cette flore architecturale, j'aperçois quelques croix latines dans des couronnes de fleurs et des pièces symboliques chrétiennes dont les architectes musulmans n'avaient pas dû comprendre le sens.

Au fond de la nef centrale, la niche du mirhab, encadrée de faïences à reflets métalliques, resplendit sous les feux de son vitrail. Tout près d'elle, est le mimbar, la chaire du mufty, si ancienne et si finement sculptée que les fidèles la disent venue du Paradis.

J'aurais voulu assister à la fête de la nativité du Prophète, à la Noël de l'Islam, dans cette

mosquée de Kairouan, la plus vieille et la plus vénérable de l'Afrique, quand les lustres de la nef centrale flamboient, quand le mufty, du haut de son mimbar, lit la loi de Mahomet, et quand la foule des hommes, tous encapuchonnés et pliés dans leurs burnous blancs, à genoux et le front courbé jusqu'à terre, emplit l'immense vaisseau dont l'ombre envahit les travées lointaines. La fête est passée depuis quelques jours. A Tunis, où j'étais quand on la célébrait, je n'en ai entendu que les échos, les mosquées étant fermées aux étrangers.

Ali vient me tirer de ma rêverie pour me conduire devant trois colonnes en marbre rouge, groupées sous un même chapiteau. « Passez entre ces colonnes, me dit-il, si vous voulez entrer au Paradis. » Et il me raconte l'histoire d'un visiteur qui, ayant tenté l'épreuve, s'engagea si bien entre les colonnes qu'il faillit y rester pour toujours. L'intervalle qui les sépare est si petit que je n'ai pas la curiosité de me risquer dans ce laminoir. Mais Ali y enfonce la tête, et puis les épaules, et puis le buste et reparaît de l'autre côté, le sourire aux lèvres. Il est sûr que la porte du paradis sera assez large pour le laisser passer.

Nous suivons notre guide sous les longues galeries à colonnades qui encadrent la cour de marbre. Il faut maintenant faire l'ascension du minaret. Comme il est différent de tous les autres, le minaret de Kairouan ! et comme sa forme trapue, sa masse carrée, que surmontent deux étages en retraite et une coupole, s'harmonisent heureusement avec la mosquée aux dimensions colossales !

Du haut de la seconde plate-forme, rien n'arrête la vue. Un désert sans oasis s'étend de toutes parts, à l'infini. Et au dessous de nous, dans sa muraille blanche que festonnent des créneaux arrondis, la ville ressemble à un damier dont chaque petit carré blanc est une terrasse de maison et chaque petit carré noir le trou d'une courette. Les terrasses se touchent, presque toujours de même niveau, séparées seulement par des parapets. Ali nous montre les minarets et les dômes et nous dit les noms des mosquées et des marabouts : la Djama-el-Bey, la Djama-Barouta dont le puits se relie sous terre à celui de La Mecque, la Djama-Tleta-Biban aussi vieille que la Grande Mosquée et qui porte sur sa façade une légende que les savants seuls peuvent lire ; et les Zaouïas

des confréries, celle de Hadid-el-Khrangani en marbre de diverses couleurs, celle de Sidi-Mohammed-Ben-Aïssa, patron des Aïssaouas, et la pauvre petite coupole de la Djama-Taoufik. D'un côté, le faubourg des Zlass enveloppe la ville depuis la porte Djelladin jusqu'à la Kasba; et partout ailleurs ses abords ne sont qu'une vaste nécropole, un semis de pierres funéraires et de tertres blancs. Heureux les croyants qui sont venus mourir à Kaïrouan et reposent sous ses murailles ! Au delà de cette agglomération de vivants et de morts, les coupoles blanches et le gracieux minaret de la mosquée du Barbier.

Sur une terrasse voisine, deux femmes se promènent. Elles ont leur brillant costume d'intérieur, des pantalons bouffants en soie de couleurs très claires, des vestes brodées, un foulard qui descend de leurs cheveux sur leurs épaules. Nous ne faisons aucun bruit dans la crainte de les voir fuir. Elles marchent lentement, passant d'une terrasse à une autre en escaladant le parapet qui les sépare. Une autre femme va à leur rencontre; elles s'embrassent et puis disparaissent derrière une murette blanche.

En sortant de la Grande Mosquée, je me rappelle que l'avocat au tribunal régional, mon compagnon de la veille, m'a invité pour ce soir à assister aux exercices des Aïssaouas. Cette secte est nombreuse et honorée à Kairouan. Mais j'ai vu de trop près leurs pratiques répugnantes, pour ne pas craindre de gâter, par ce spectacle, mes impressions de la journée. Je renonce donc à la fête promise pour conserver dans mes yeux l'image pure et grandiose de Kairouan, la capitale religieuse de la Tunisie, la ville aux soixante mosquées et aux cent cinquante coupoles.

XX

SOUSSE

Couchée sur le revers d'une colline, en face de l'Orient, Sousse ne perd pas un rayon de soleil. Elle est d'une blancheur immaculée. La mer, si transparente et si bleue au fond de ce golfe d'Hammamet, vient mourir à quelques mètres de ses remparts. Dans les bois d'oliviers séculaires qui couvrent la côte, on dirait qu'une large échancrure carrée a été découpée, pour y poser la ville. Le vert cendré des bois et l'azur de la Méditerranée l'enveloppent ainsi de toutes part et elle brille comme une perle dans un écrin.

Qu'on la voit bien du port ! On la voit telle qu'elle était autrefois, quand nos vaisseaux la bombardèrent au XVIII[e] siècle. Le nouveau quartier français, installé sur la droite, en

dehors des remparts, ne la touche pas. La superficie de la ville indigène, assez restreinte et presque quadrangulaire, permet de l'embrasser tout entière d'un seul coup d'œil. Elle est étroitement enserrée dans une enceinte crénelée, flanquée de tours aussi hautes que les plus hautes terrasses des maisons, d'une régularité parfaite que rompent seulement les fortifications des portes et les bastions de la kasba. Et dans cette ceinture blanche festonnée par des créneaux arrondis, les maisons plates, les coupoles et les minarets s'entassent, laissant à peine aux ruelles la place de passer, de se glisser en serpentant, de grimper jusqu'à la citadelle.

On la croirait bâtie d'un seul trait, à une même époque, tant elle est bien emboîtée dans sa muraille, tant elle paraît uniforme et semblable dans toutes ses parties ; et on la croirait construite d'hier, tant l'éclat de ses remparts et de ses maisons donne l'illusion d'une chose neuve.

Elle a pourtant un grand passé derrière elle. La Sousse que nous voyons, flambante au soleil, a été plusieurs fois bâtie et rebâtie, ruinée et

restaurée. Ses maisons sont faites de débris antiques que recouvrent d'épais badigeons de chaux. Elle s'appelait Hadrumète au temps des Phéniciens et des Carthaginois. Hannibal y réunit ses armées pour les mener contre Scipion. Trajan l'érigea en colonie et conserva son nom en y ajoutant le surnom de *frugifera*. Hadrumète frugifère devint alors une des villes opulentes de l'Afrique; ses édifices étaient ornés de statues et de mosaïques ; ses temples rivalisaient par leur luxe avec ceux de la métropole. Transformée par Justinien, elle reçut le nom de Justinianopolis et fut un des plus importants centres chrétiens de l'Afrique. Les Arabes s'en emparèrent et n'y laissèrent que des ruines. Sousse prit alors la place d'Hadrumète et fut tour à tour conquise et perdue par les Siciliens et les Espagnols.

Après tant de vicissitudes, on comprend que Sousse soit peu riche en monuments antiques. Le café du dôme, des citernes et les pans de mur d'un fort byzantin sont peut-être dans l'intérieur de l'enceinte, les seuls témoins des temps un peu reculés. Mais la ville primitive s'étendait en dehors des murailles mauresques et on en retrouve les vestiges en fouillant le

sol. Le camp établi près de la porte de l'Ouest occupe l'emplacement d'une nécropole phénicienne. Dans le voisinage, on relève les traces d'un amphithéâtre romain; enfin, on a retrouvé du même côté des catacombes chrétiennes dont nos officiers dirigent les fouilles.

Je suis entré dans les galeries nouvellement déblayées de ces catacombes et j'ai suivi le dédale des corridors souterrains. Voilà douze cents ans au moins que ce cimetière est abandonné, et il conserve encore ses tombes et ses morts. Ce n'est pas, comme à Paris, une ancienne carrière transformée en ossuaire; il a été creusé par les chrétiens pour servir de lieu de sépulture. Taillées dans le tuf, ses allées n'ont guère plus d'un mètre ou deux de largeur; mais des espaces plus grands, des chambres, ont été ménagés de distance en distance. Toutes les parois sont percées de plusieurs rangs superposés de tombes. Derrière les tuiles plates qui ferment ces cavités, le corps du défunt était étendu; et quand les tuiles sont tombées ou ont été remplacées par des parois de verre, on voit le squelette intact, dans sa niche horizontale. Le linceul, les vêtements, la plupart des

petits objets mobiliers placés dans le tombeau, ont été consumés par cet ensevelissement de tant de siècles. Le squelette est seul avec un peu de poussière jaune qui le recouvre.

Ma visite aux morts est faite. Comme je sortais des catacombes, je remarquai qu'une nécropole païenne avait été établie au-dessus des galeries chrétiennes et que certaines fosses, trop profondément creusées, communiquaient avec les tombes du dessous ; des squelettes païens et chrétiens gisaient côte à côte. C'est ainsi que, dans l'éternel repos, tout se mêle et se fond, que, dans l'éloignement du passé, tout se rapproche et s'apaise.

La muraille de Sousse, avec ses créneaux festonnés, est si haute que, du point où nous sommes, nous n'apercevons de la ville, ni maisons, ni mosquées. Mais la porte de l'Ouest n'est pas loin et elle donne accès dans le quartier de la Kasba. Des fenêtres de la citadelle, on a la vue sur les terrasses blanches de la ville, sur le port et sur la mer. A cette heure de l'après-midi, les terrasses sont désertes. Les femmes restent à l'ombre des galeries, dans

leurs cours intérieures; les hommes sont au café ou dans les rues.

Les rues sont plus larges qu'elles ne m'avaient paru d'abord et les mosquées sont bien bâties. Quelques-unes ont de belles portes, des linteaux et des frontons en marbre sculpté. Aux angles des pignons et des façades, dans les cours et les jardins, il n'est pas rare de voir des colonnes antiques, des frises et des chapiteaux provenant des édifices d'Hadrumète.

J'ai de la peine à trouver une issue, au bas de la ville, tant la muraille mauresque est bien fermée.

Enfin me voilà sur le quai; Sousse s'étage devant mes yeux, au soleil couchant. Les hommes de la marine sont encore occupés aux travaux de chargement des bateaux. La brise du soir commence à fraîchir et l'ombre s'allonge sous les grands arbres de la jetée. On dirait que la ville indigène s'endort et que toute la vie se concentre sur le port, rendez-vous de la population étrangère et des israélites riches.



CARTHAGE

XXI

CARTHAGE

Je l'ai devant moi, la colline sombre de Byrsa, dernier éperon de la ligne côtière qui vient mourir au bord du lac ; la cathédrale de Saint-Louis, isolée, brille à son sommet, comme un point blanc. C'est là que fut Carthage.

Qu'en reste t-il ? Les flancs de la colline sont crevassés et fouillés. On voit que les hommes se sont acharnés sur ce sol, l'ont entaillé et remué. Mais depuis leurs dernières luttes, qui remontent à bien des siècles, un linceul de terre et de broussailles a recouvert les seuls vestiges qui subsistent de leur longue occupation. La Carthage punique et la Carthage romaine ont été si complètement dé-

truites que leurs ruines mêmes semblent avoir disparu.

Peu de villes ont eu une destinée pareille. Ses richesses et sa puissance l'avaient mise au premier rang des cités de l'Afrique. Ses flottes lui avaient donné la souveraineté de la mer. Elle tenta de supplanter Rome, et Rome l'anéantit. De ses décombres sortit une ville nouvelle, aussi grande et aussi belle, parée de tout le luxe des vainqueurs, et les barbares la rasèrent, dispersèrent ses débris, firent un désert où avait été Carthage. Quelques familles de paysans se cachèrent dans les antiques citernes dont les voûtes bombaient le sol et y pullulèrent, seuls habitants de ce lieu maudit.

Les Pères Blancs en ont pris possession et, sous l'impulsion du cardinal Lavigerie, le R. P. Delattre a entrepris, depuis vingt ans, la fouille de la fameuse colline. Que de trouvailles merveilleuses il a faites et que de problèmes encore il lui reste à résoudre !

La cathédrale et le couvent occupent le plateau. C'était là l'emplacement de l'acropole et des temples d'Eschmoûn et de Tanit. La ville s'étendait tout autour, s'étendait jusqu'au

port dont nous voyons briller les miroirs, si petit aujourd'hui, et qui pouvait autrefois abriter la flotte entière de Carthage; elle gagnait la plaine, au pied des falaises, rejoignait le faubourg de Mégara, le quartier des pêcheurs, et allait jusqu'aux remparts dont il ne reste que de vagues substructions.

Pourra-t-on jamais retrouver le plan de l'acropole et des édifices qui l'entouraient? Leurs fondations avaient servi de base au capitole des Romains. Elles sont couvertes maintenant par le séminaire des Pères Blancs et par la cathédrale. Les voilà enfouies pour de longs siècles encore. Tanit, la déesse mystérieuse, n'est pas près de remonter sur son autel.

Le R. P. Delattre a retrouvé, dans un puits funéraire, l'image d'une de ses prêtresses, merveilleusement sculptée et peinte sur le couvercle d'un sarcophage; et dans tout le musée, si riche, qu'il a constitué avec le produit de ses fouilles, je n'ai rien vu de plus beau et de plus saisissant. La jeune femme tient à la main une colombe. Un voile encadre sa tête que surmonte un épervier; sur sa tunique légère retombent les plis d'une pèlerine; deux

grandes ailes se referment sur ses jambes. Son attitude est calme, sans raideur ; ses yeux ouverts semblent perdus dans un rêve. Telle était, sans doute, celle qui dormait depuis plus de vingt-deux siècles dans ce tombeau, quand elle offrait à Tanit, sur la terrasse du temple, l'oiseau symbolique. La ville était silencieuse à ses pieds ; la mer battait la falaise, et le bruit des flots accompagnait sa prière. La lune montait de l'Orient, passait au-dessus de Tunis, allait se perdre derrière les collines d'Utique. Comme une déesse vigilante, elle faisait chaque nuit sa ronde lumineuse autour de l'empire de Carthage ; et la chaste prêtresse la suivait du regard, tendait ses bras vers elle, implorait sa protection, priait pour la ville endormie.

D'autres statues ont été trouvées dans la même nécropole punique. Une femme soulève le voile qui couvre sa figure ; ses traits sont empreints de douleur. Pleure-t-elle ses enfants dévorés par le terrible dieu Moloch ? A côté de la douce déesse Tanit, Carthage avait des divinités farouches que le sang des enfants pouvait seul apaiser. J'ai cherché vainement les ruines du temple de Moloch ; on n'en connait pas l'emplacement. Ce prêtre barbu comme un

Asiatique, qui lève la main droite pour prier, servait peut-être son autel. Il tient la cassolette qu'il présente au dieu. Une épitoge, insigne de ses fonctions sacrées, descend de l'épaule gauche sur sa longue tunique.

La salle du musée Lavigerie, où sont conservés ces beaux sarcophages, est remplie par les objets mobiliers sortis des tombeaux carthaginois. Des inscriptions, des fragments de bas-reliefs, des frises sculptées sont appliqués aux murs, et des bijoux, des statuettes, des monnaies, des armes et des ustensiles de toute sorte garnissent les vitrines. Ces collections sont d'une richesse incomparable ; il faudrait les étudier avec soin pour comprendre la civilisation des premiers habitants de Carthage et se rendre compte des influences artistiques qui leur sont venues de l'Egypte et de la Grèce. Il ne reste d'eux que cela et les petits étangs qui étaient autrefois leurs ports intérieurs. Les monuments dont ils avaient couvert la colline de Byrsa ont été détruits de fond en comble. On rencontre bien, par-ci par-là, quelques morceaux de maçonnerie, des pans de murs amortis par des dalles inclinées, mais ce sont

encore des sépultures, des entrées de puits funéraires. De la Carthage punique, il ne subsiste que des tombeaux.

La ville romaine a laissé des traces plus apparentes, quoiqu'il ait fallu aussi remuer la terre pour les remettre au jour. Après nous avoir guidés dans les salles du musée, le P. Delattre a eu l'obligeance de nous conduire, mes amis et moi, aux ruines qu'il a découvertes ; à l'amphithéâtre, presque aussi vaste que le Colisée, où sainte Perpétue fut livrée aux bêtes; au théâtre, dont les colonnes brisées, les chapiteaux à feuillages et les architraves en marbre blanc ornées de magnifiques rinceaux, jonchent le sol ; aux citernes enfin qu'alimentait l'aqueduc de Zaghouan.

Les basiliques chrétiennes succédèrent aux temples païens. Elles disparurent à leur tour comme toutes les autres constructions de la seconde Carthage. Il faut aujourd'hui en chercher les vestiges. Et nous allons ainsi, sous la conduite de notre savant guide, de l'église de Dermiche à l'oratoire de la colline de Junon et à la grande basilique de Damous-el-Karita. On voudrait s'arrêter longtemps ici, tant l'édifice

est complexe, entouré d'absides, d'hémicycles, de chapelles, de bâtiments difficiles à déterminer. Il a été plusieurs fois remanié et augmenté. Les chrétiens se faisaient enterrer autour de ses murailles. Peut-être avait-il été construit sur le tombeau des martyrs.

Nous regagnons la colline de Saint-Louis : c'est le nom que porte maintenant la colline de Byrsa. Saint Louis y avait planté sa tente. Sa flotte était amarrée dans le port, et son armée de croisés, groupee sur les ruines de Carthage, s'apprêtait à assiéger Tunis. Le lac tranquille s'étendait devant lui et la ville sarrazine se reflétait dans les eaux. Il n'en était qu'à une demi-journée de marche ; il la tenait pour ainsi dire dans sa main. Les troupes des infidèles ne pourraient longtemps résister au choc de ses vaillants chevaliers. Il allait y planter l'étendard du Christ et — qui sait ? — pousser plus loin sa conquête dans le Sud, jusqu'à cette montagne noire qui ferme l'horizon, jusqu'au Djebel-Zaghouan où trônait autrefois la déesse des eaux.

Il mourut sur la colline de Byrsa, sans avoir pu réaliser son rêve. Un oratoire s'élève

maintenant à l'endroit qu'occupait sa tente, et, tout près de cette chapelle, les Pères Blancs ont bâti leur séminaire. On peut dire que la colline est à eux. Tunis n'est plus une ville ennemie ; les religieux y voient briller la croix sur les coupoles de la cathédrale. Leur influence s'exerce au profit de la France et de la civilisation bien au delà du Zaghouan, jusqu'aux confins du désert.

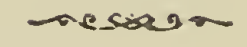
Je reste longtemps sur le seuil de l'oratoire de saint Louis. La ville blanche de Tunis est éclairée par le soleil, et l'eau limpide du lac, qui en reproduit l'image, me donne l'illusion d'une autre ville, plus miroitante encore et plus près de moi, d'une autre ville fantastique dont les dômes et les minarets renversés, s'enfonçant dans l'eau bleue, supporteraient comme des piliers et des colonnes l'entassement des maisons. Des bateaux de pêche sillonnent le lac, jetant l'épouvante dans les bandes de flamants aux ailes roses qui dormaient perchés sur leurs longues pattes. Les rochers du Cap Bon, en pleine lumière, ont des teintes dorées. Dans le fond du golfe, les villages de Radès et d'Hamman-Lif ressem-

blent à des taches blanches, à des nids de duvet sur le rivage. Une étroite langue de terre ferme le lac et arrête les flots de la mer. La ville de la Goulette couvre de ses villas et de ses jardins cette chaussée naturelle dont l'unique coupure est bordée de deux antiques forteresses. Une paix profonde règne sur ce coin de la côte ; à peine entendons-nous le bruit du petit chemin de fer qui, après avoir longé le lac, se glisse sur la jetée. Nous allons le prendre pour rentrer à Tunis.

Et ce soir, quand la nuit sera tombée, nous traverserons la passe de la Goulette entre les feux allumés sur les vieux forts espagnols. Nous aurons quitté la terre d'Afrique et ferons route vers la France.

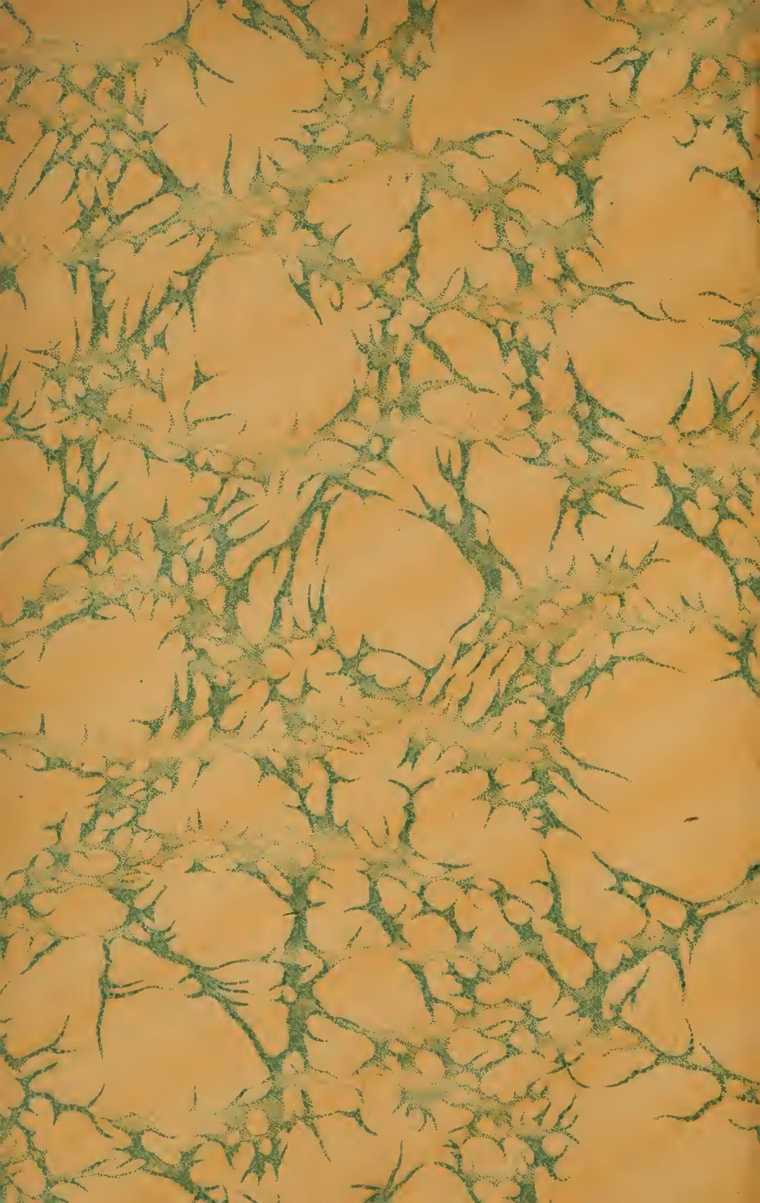

TABLE DES MATIÈRES

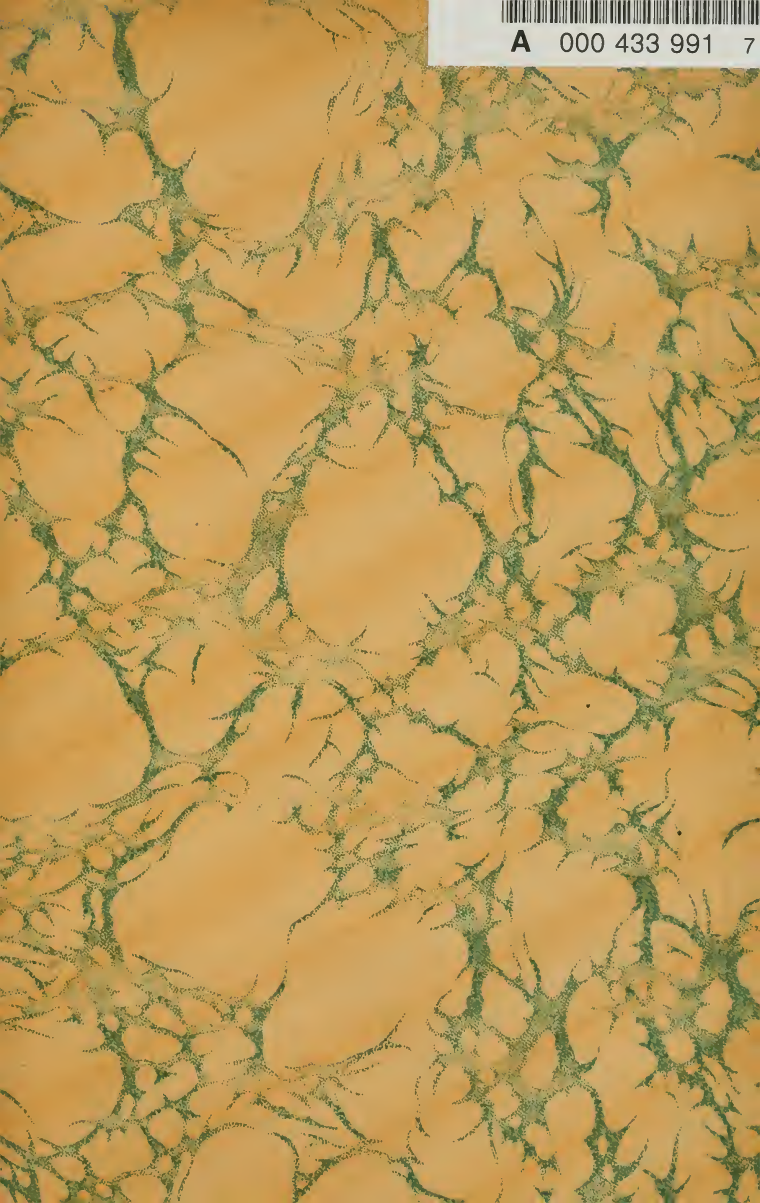
TABLE DES MATIÈRES





Tulle, imprimerie Crauffon 6902




A 000 433 991 7

